

**FNA 1494 -
Cacophonie du
nouveau monde -
Gabriel Jan**

Inconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

GABRIEL JAN

CACOPHONIE DU NOUVEAU MONDE



GABRIEL JAN

CACOPHONIE
DU NOUVEAU MONDE

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière– Paris-VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1986 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN : 2-265-03397-9

CHAPITRE PREMIER

Le chien jaune grognait mais semblait hésiter à attaquer. Ce n'était pas la première fois que Jed avait affaire à un animal de ce genre ; il en avait déjà tué quatre ou cinq. Celui-ci, pourtant, se révélait différent. Généralement, un chien sauvage attaquait sans avertir.

Une hachette dans chaque main, Jed se préparait au combat, pensant que l'inévitable ne tarderait pas à se produire. L'animal rusait, cherchait à endormir la méfiance de l'homme.

Jed entrevit toutefois une seconde hypothèse : si ce chien avait été dressé pour découvrir le gibier, il n'attaquerait pas sans en avoir reçu l'ordre. Le véritable danger, alors, viendrait des chasseurs auxquels il appartenait... Peut-être était-il préférable de rebrousser chemin ?

Jed fit un pas en avant.

Contre toute attente, le chien recula mais ne cessa pas de grogner. Il paraissait vouloir défendre quelque chose ou quelqu'un. L'homme amorça un mouvement tournant et continua d'avancer. Son ennemi à poil jaune accompagna ce mouvement en conservant un écart prudent. De toute évidence, il savait que l'inconnu était capable de tuer à distance grâce aux objets luisants qu'il tenait dans les mains.

Là-bas, dans un creux, au pied d'un talus... Un enfant. Un garçon presque nu. Treize ou quatorze ans. Couché. Malade...

Jed regarda alternativement l'enfant et le chien, crut comprendre la situation, inspecta une nouvelle fois les environs et se persuada que ces derniers ne cachaient nul Prédateur. Rassuré sur ce point, il se dirigea lentement vers le creux du talus. Le chien fit de même.

Rassuré également quant aux intentions de l'animal, Jed rangea ses armes à sa ceinture, se pencha sur l'enfant, grimaça en reconnaissant les symptômes de la maladie. La fièvre s'accompagnait d'une abondante sudation qui plaquait sur les tempes les cheveux blonds de l'enfant. Des taches brunes maculaient la peau. Les lèvres étaient bleues, presque noires, et laissaient échapper d'incompréhensibles monosyllabes, preuve que le mal était très avancé. Un mal dont Jed connaissait les différents aspects. Un mal presque toujours mortel. Trop d'insectes portaient les germes de la mort.

Jed examina l'enfant d'un peu plus près et, ayant découvert à la base du cou un ganglion érubescents, il conclut que l'insecte responsable n'était pas un siklit. Une bonne chose...

Jed s'éloigna de quelques pas, posa son outre et son sac en peau de

laprat, ôta son manteau – également en peau de laprat –, ne conserva que sa culotte et sa ceinture à laquelle pendaient les deux hachettes ainsi qu'un couteau à large lame. Puis il se frictionna vigoureusement les membres et le torse comme pour chasser une fatigue due à une trop longue marche. Habituellement, il n'effectuait que dix à quinze kilomètres par jour, étudiant un terrain toujours traître, même lorsqu'il empruntait les tronçons de chemins durs construits par les Anciens.

Le chien jaune était allé se coucher auprès de son maître. De temps en temps, il poussait un gémissement et, sans relever la tête, il adressait à Jed un regard chargé de peine et d'incompréhension.

Jed, lui aussi, était embarrassé. Il avait bien envie de passer son chemin sans se préoccuper de l'enfant. Il était mauvais pour un voyageur isolé de s'occuper des affaires des autres. Né pour errer jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un vieillard égotant, il s'était habitué à la solitude, n'avait jamais cherché la compagnie d'un autre voyageur. Lorsque l'on cesse d'être un vrai Solitaire, on perd un peu de ses réflexes. On a tendance à compter sur son compagnon. En quelque sorte, on se ramollit... Et puis, Jed n'oubliait pas le responsable de ses maux : ce tube bleu qu'il devait déposer dans la bouche du sphinx de métal... Une chose qui se cachait quelque part dans le sud, en un lieu qu'il avait le devoir de chercher et de trouver. C'était une mission à laquelle il lui était impossible de se soustraire. S'il l'oubliait pendant plus de vingt-quatre heures, il était pris de violents maux de tête et d'atroces douleurs intestinales. Pourtant, cette mission demeurerait pour lui un mystère. Il ne se rappelait pas la façon dont elle avait commencé. Il la portait comme l'on porte un mal qui ne veut pas guérir...

Il fourragea dans son épaisse chevelure blonde, se gratta la barbe. Depuis plusieurs jours il rêvait de se débarrasser de la crasse qui le recouvrait. Mais l'eau était d'une extrême rareté. Celle des rivières, des fleuves, des mares ou des étangs était noire, pestilentielle, bourrée de germes tueurs. La seule qui fût utilisable était l'eau de pluie que tous les hommes sans exception s'appliquaient à recueillir religieusement car, bien que toujours chargé de nuages, le ciel se montrait avare.

Jed ouvrit son sac, en retira méthodiquement les objets dont il se servait chaque soir et commença de confectionner ses pièges. Le creux dans lequel dormait l'enfant fut choisi comme centre du campement. Tout autour, à une vingtaine de mètres, Jed installa des cordes en boyau de laprat. Celles-ci, tendues à deux ou trois centimètres du sol, entraveraient la marche d'un éventuel ennemi. Mais elles ne constituaient pas le seul piège. Á l'intérieur du cercle grossier ainsi formé, Jed creusa des trous profonds de deux empan qu'il recouvrit

de petites branches et de terre, des trous entre lesquels il tendit encore des cordes. Ensuite, il confectionna un petit tas de bois avec les brindilles qu'il avait trouvées dans la journée et entreprit d'allumer un feu... De la mousse très sèche, un rouleau de feuilles mortes, très serrées, que l'on frotte sur une pierre plate enduite de cette substance verte qui abonde aux abords des marais, et les flammes jaillissent...

Jed s'empara d'une bourse contenant une poudre grise dont il préleva une pincée pour la jeter dans le feu. Une forte odeur se dégaya, s'atténua bientôt. Une telle poudre, qui provenait de l'égrugeage de certaines plantes séchées, avait la propriété d'éloigner les insectes, et particulièrement les plus dangereux comme les siklits... Si, faute d'être entretenu – le bois étant rare –, le feu mourait rapidement, les cendres conservaient en revanche l'odeur caractéristique, véritable répulsif pour les insectes. Les siklits étaient ceux que l'homme redoutait le plus. Gros comme le pouce, longs de huit à dix centimètres, ils possédaient un abdomen rayé de jaune, de noir et de bleu. Leur piqûre était toujours mortelle, sauf si l'on parvenait à ouvrir assez vite l'endroit meurtri et si l'on appliquait l'onguent approprié.

Satisfait, Jed rongea l'une de ces racines blanches qui, depuis trois jours, constituaient son menu. Son repas terminé, il but une gorgée d'eau. Une seule. Il s'approcha ensuite du garçon et, inclinant l'outre avec précaution, il fit couler dans sa bouche entrouverte un peu du précieux liquide. L'enfant faillit s'étouffer mais parvint tout de même à avaler. C'était tout ce que Jed était en mesure de faire pour lui. Lorsque le jour se lèverait, si l'enfant vivait encore, Jed tenterait de fabriquer un remède qui supprimerait la fièvre et atténuerait le mal. Dans les collines, il trouverait certainement les herbes nécessaires à la confection de ce remède... Et probablement apercevrait-il des laprats, ces animaux issus, croyait-on, des rats et des lapins bien que ces derniers existassent toujours. Les rats surtout.

Une aube sale traînait dans le ciel gris, chassait peu à peu les ombres des collines, mais le froid de la nuit demeurait, enveloppant les êtres et les choses. Quelque part, le croassement d'un corbeau perturba le silence du matin.

Jed se réveilla, la tête lourde. Il avait mal dormi. Le garçon n'avait pas cessé de délirer. Á certains moments, des mots s'étaient détachés d'un magma de syllabes confuses : « Gardien », « Raborne », « Dirith »... Ces deux derniers mots, selon Jed, devaient désigner des personnes.

Il enfila son manteau, exécuta quelques mouvements pour s'assouplir les muscles. L'enfant s'était apaisé et semblait plongé dans un profond sommeil. Sa respiration était presque normale. Les

membranes qui apparaissaient dans la gorge, généralement vers le cinquième jour suivant la piqure, ne constituaient pas encore une gêne sérieuse. Jed se promit qu'il ne leur laisserait pas le temps de se développer... Le garçon vivrait ! Déjà, il avait résisté au froid nocturne, n'ayant pour tout vêtement qu'un misérable cache-sexe. Jed s'était bien gardé de le couvrir, n'ignorant pas qu'une basse température interdisait au mal d'évoluer trop rapidement.

Le chien jaune n'avait pas bougé mais, lorsque Jed s'éloigna, il se redressa et se mit à gémir. L'inconnu l'abandonnait et abandonnait également son maître...

Jed grimpa au sommet de la plus proche colline, s'arrêta et regarda loin devant lui. Puis il pivota lentement, scruta l'horizon. Pas un arbre. Pas un buisson. La région ressemblait à un désert. Les collines se succédaient en un moutonnement grisâtre au sein duquel l'œil n'accrochait aucun détail particulier. Un paysage familier...

Il marchait dans un décor sinistre, sans couleur mais, dans les espaces gris, la nature n'était que rarement dangereuse. Il en allait tout autrement dans les espaces jaunes ou orangés, dans ces étendues où le sol fenestré montrait parfois de hideuses blessures, ou dans ces zones gris-bleu sillonnées de lézardes desquelles montaient des odeurs méphitiques et des vapeurs acides. Le décor d'une vie à son crépuscule.

Jed espérait néanmoins dénicher les plantes dont il avait besoin pour soigner l'enfant. Il y consacrerait la journée s'il le fallait. Oui, il avait réfléchi, repoussant sans cesse ce sentiment inhabituel qui le dérangeait, qui le transformait, qui l'affaiblissait sans doute. Mais il avait fini par admettre que ce sentiment vivait en lui, qu'il n'était pas né par hasard, qu'il avait une raison d'exister. La vie du garçon comptait pour Jed, le sauvage, le Solitaire. Et Jed ne savait pas encore très bien pourquoi il s'attachait tout à coup. Cette rencontre, en tout cas, marquait une étape dans sa vie. Sa vision du monde, ses conceptions allaient changer. Il en était convaincu. C'était probablement ce qui le gênait le plus.

Fréquemment, il observait le ciel : une vieille habitude qui l'avait maintes fois sauvé d'une mort horrible. Mais nul essaim ne le menaçait. En revanche, à deux reprises, il avait cru voir des nuages filamenteux annonciateurs de pluie. Pleuvrait-il vraiment ? Il le souhaitait. Le vent se levait avec le jour. C'était à la fois un bon et un mauvais signe, car si le vent pouvait apporter la pluie, il favorisait aussi le déplacement des voiles-aragnes, une autre calamité de ce monde. C'étaient des espèces de toiles d'araignées, parfois très grandes, des voiles quasiment invisibles que portait le moindre souffle d'air. Aucun homme ne savait ce qu'étaient exactement les voiles-aragnes, ni comment ils se formaient, ni d'où ils venaient. Ceux-ci

existaient, tout simplement, et on les redoutait. Les jours de grand vent, le ciel en était rempli. Il fallait impérativement s'abriter, sinon l'on risquait la mort. En effet, dès qu'un voile-aragne touchait la peau, il s'incrustait et provoquait immédiatement de terribles démangeaisons. Celui qui était atteint se grattait jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une plaie, laquelle ne tardait pas à s'infecter en raison du manque d'hygiène. Souvent, la conclusion était la mort. Les voiles-aragnes pénétraient dans tout ce qu'ils touchaient, même dans les pierres les plus dures, même dans les carcasses rouillées qui bordaient quelquefois les chemins durs. Ils disparaissaient dans l'eau, dans le sol. Lorsqu'ils étaient tombés, plus rien n'était à craindre.

« Qu'il pleuve ! » pensa Jed. Il renouvellerait ainsi sa provision d'eau et se nettoierait. Sa propre odeur, parfois, l'incommodait.

CHAPITRE II

Pendant trois jours, Jed progressa par petites étapes car l'enfant pesait lourd. Á chaque halte il observait le décor environnant, espérant apercevoir l'un de ces arbres mous à la sève si précieuse, et redoutant les traîtrises de la nature. Il profitait également de ces arrêts pour faire boire au garçon un peu de mixtion. Celui-ci n'avait plus de fièvre mais était encore très faible, et bien que le mal se fût atténué, il n'avait pas repris possession de ses facultés. Pourtant, Jed avait constaté une nette amélioration de son état. Les marbrures avaient disparu. Les lèvres de l'enfant étaient redevenues roses. Plus un ganglion à la base du cou...

Un jour nouveau s'était levé. Le cinquième depuis qu'il avait rencontré l'enfant. Au creux des petites vallées, comme sur les pentes des collines, aucun arbre mou ne se dessinait. Jed remarqua simplement une végétation plus affirmée. Ça et là poussaient des touffes d'herbe verte qui narguaient quelques buissons rabougris. On abordait une région plus clémente dans laquelle le gibier était peut-être plus abondant. Mais, parallèlement, les insectes étaient nombreux. Ils tournoyaient dans la tiédeur de l'air ou stridulaient dans la pierraille.

Jed n'aimait pas ces journées chaudes qui succédaient souvent à la chute brutale du vent. Or, la veille, le vent était tombé, ce qui préluait à un changement de température. La chaleur augmenterait dans les jours qui suivraient. On boirait davantage...

On approchait du milieu de la journée. Épuisé, couvert de sueur, Jed s'arrêta et déposa doucement l'enfant auprès d'un buisson. Il but une seule gorgée d'eau qu'il savoura, et décida qu'il n'irait pas plus loin. Le chien vint en gémissant réclamer sa part de liquide. Jed en versa un peu dans le récipient dont il s'était servi pour écraser les herbes. La pauvre bête fit disparaître l'eau en deux coups de langue, continua de lécher le récipient, gémit de nouveau, ne comprenant pas pourquoi elle ne pouvait étancher sa soif. Elle reçut en compensation quelques caresses et des paroles affectueuses. Puis Jed s'occupa de l'enfant.

Lorsqu'il fit couler le remède dans la bouche du garçon, celui-ci recouvra brutalement sa lucidité. La veille, déjà, quelques mots distincts avaient franchi ses lèvres. Il repoussa l'outre, cracha et grimaça.

— Aaark ! Mauvais ! dit-il en s'essuyant, dans un geste instinctif, les lèvres et le menton.

Jed se mit à rire de bon cœur.

En entendant parler son maître, le chien oublia sa soif et manifesta son contentement.

— Rol ?... Rol ! Tu es là...

Le chien lui lécha les mains et le visage en poussant de petits cris de joie.

— Rol, répéta l'enfant. Doucement... Assez, maintenant ! Qu'est-ce qui m'est arrivé, hein ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tu as été piqué par un insecte, dit Jed.

Le garçon sursauta, regarda l'homme avec un profond étonnement, chercha à rassembler ses souvenirs. Il se recroquevilla, serra son chien contre lui et lança à Jed un regard dépourvu d'aménité.

— Je t'ai trouvé sur mon chemin... Une chance pour toi car, à cette heure, tu serais mort ! Quel est ton nom ?

L'enfant ne répondit pas. De toute évidence, il se méfiait. Cet inconnu voulait-il lui faire croire qu'il l'avait sauvé ? Dans quel but ?... Pourtant, les souvenirs revenaient. Les insectes. La piqûre... Oui. Et l'atroce brûlure, le mal qui s'installe... Il avait fallu ramper, se cacher...

— Je suis un Solitaire et je m'appelle Jed... J'ai d'abord rencontré ton chien puis je t'ai vu, toi, allongé dans le creux d'un talus...

L'homme disait vrai. Le garçon se souvenait de ce creux dans lequel il s'était dissimulé avant de perdre totalement connaissance.

— Tu étais malade, poursuivit Jed. Allons ! Dis-moi ton nom... Je connais celui de ton chien, et je t'ai dit le mien... Et je te ferai remarquer que si je t'avais voulu du mal, j'aurais pu profiter de ton sommeil ! J'aurais pu aussi passer mon chemin !

L'enfant étudia les alentours avec un air circonspect. L'homme était bien seul comme il le prétendait.

— Tu crois qu'on peut lui faire confiance ? demanda le garçon en prenant entre ses mains la tête de son chien.

— Tu le dois ! répondit Jed. Il y a presque six jours que nous sommes ensemble !

— Six jours ?... J'ai... j'ai dormi pendant tout ce temps-là ?

— Tu t'es réveillé souvent mais tu ne t'en souviens pas. Hier, j'ai cru que tu allais sortir de l'inconscience. Mais il était sans doute trop tôt. Tu as prononcé quelques mots puis tu t'es rendormi.

Jed sourit. Les derniers doutes du garçon s'évanouirent.

— Mon nom est Liad.

— Liad, répéta Jed. Tu appartiens à un groupe ?

— Oui... À celui des Gardiens du Savoir.

— Gardiens du Savoir ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire... ce que ça veut dire, répondit Liad. C'est le nom de mon clan.

— Mmm ! Et il arrive souvent que ton clan abandonne ses enfants ?

— On ne m'a pas abandonné ! réagit Liad. Pas vraiment... Un matin, mon clan a été attaqué. Nos ennemis étaient nombreux. Raborne a dit à Dirith de me conduire loin du combat et de revenir plus tard... Dirith, c'est mon père... C'était mon père...

Liad marqua une pause et reprit :

— Nous nous sommes enfuis. D'autres enfants ont fui également, dans d'autres directions, avec quelques adultes. Dirith a reçu une flèche dans l'épaule. Malgré tout, nous avons pu nous éloigner et nous cacher. Alors, mon père a arraché la flèche. La blessure était...

Liad ne trouva pas le mot qu'il cherchait mais l'expression qu'il prit traduisait clairement l'aspect de la blessure.

— Très vite, Dirith a eu la fièvre. Il ne pouvait plus bouger. Pendant deux jours nous n'avons pas mangé. Et nous n'avions pas d'eau. Je ne savais pas ce que le clan était devenu... Le troisième jour, j'ai cru que mon père allait mieux. Il m'avait rassuré sur son état. Il...

L'enfant marqua une nouvelle pause.

— Il s'était levé et voulait rejoindre le clan. Nous sommes donc sortis de notre cachette. J'ai aidé Dirith à marcher jusqu'à l'endroit où le combat avait eu lieu... Nous avons trouvé un bûcher. Tous les morts avaient été brûlés, membres du clan et ennemis, preuve que les Gardiens avaient finalement eu le dessus et qu'ils étaient repartis... Ils ont certainement cru que nous étions morts tous les deux... Dirith s'est allongé sur le sol et m'a dit de partir seul à la recherche du clan. Je ne voulais pas l'abandonner, mais il est mort quelques heures après...

Les yeux de l'enfant s'embuèrent de larmes. Il inspira fortement, serra les poings et poursuivit :

— Je l'ai recouvert de pierres car je n'avais rien pour brûler son corps. Et je suis parti... Malheureusement, le vent s'était levé et avait effacé les traces. J'ignorais quelle direction avait prise le clan... Il y a maintenant plusieurs mois que je le cherche. Il doit être loin...

— Et tu as vécu seul ! fit Jed, admiratif.

— Qu'est-ce que tu crois ? Les Gardiens apprennent aux tout jeunes enfants les règles de survie, et aussi beaucoup d'autres choses !... Un jour, j'ai rencontré Rol. Il ne s'appelait certainement pas Rol. C'est moi qui lui ai donné ce nom... Il avait faim, et je venais de tuer un laprat. Il m'a regardé sans oser approcher. J'ai mangé ma viande crue et je lui ai abandonné le reste. Nous sommes devenus amis... Ensuite, nous avons chassé ensemble... Mais, où est mon lance-pierres ?

Il regarda autour de lui, redemanda :

— Où est mon lance-pierres ?

— Dans mon sac, répondit Jed.

— Fais voir !

Jed dut lui montrer que l'objet n'était pas perdu. Le garçon s'en empara vivement, l'examina avec attention avant de continuer son récit.

— On a dû se cacher souvent, moi et Rol ! Des fois, on a eu peur ! D'autres fois, on a eu faim... J'ai été forcé de manger du rat ! Au début, j'ai tout vomi, puis je me suis habitué. Pour l'eau, on s'est débrouillés. Je connais des racines qui trompent la soif... Parfois, on s'est battu contre des rats ! Rol en a tué beaucoup. Il ne les aime pas !... Mais toi aussi tu as dû te battre souvent. Tu as plein de cicatrices...

— J'imagine facilement ce que tu as vécu, Liad. Je connais ce genre de vie. Mais parlons plutôt de toi... As-tu finalement trouvé la trace de ton clan ?

— Non, répondit le garçon en soupirant. Souvent, j'ai pensé qu'ils étaient tous morts. Mais ce n'est pas possible. Les Gardiens sont nombreux...

— Avant que le combat ne se produise, est-ce qu'ils se dirigeaient vers un endroit précis ?

— Non. Ils cherchaient une nouvelle cité. C'est pourquoi je n'ai pas pu le rejoindre... Plusieurs fois, en me rendant dans les terres brûlées, j'ai espéré apercevoir l'un de nos détachements mais...

— Dans les terres brûlées ! s'écria Jed. Tu es allé dans les terres brûlées ?... Tu es fou ! Il ne faut jamais y mettre les pieds ! Et encore moins t'approcher des cités mortes !... Est-ce ainsi que les Gardiens apprennent aux enfants les règles de survie ?

— Toutes les cités ne sont pas dangereuses, assura Liad. Les gardiens savent les distinguer. C'est d'ailleurs dans les bonnes cités qu'ils trouvent le savoir des hommes du passé.

Jed eut l'air épouvanté.

— Ils vont *vraiment* dans les cités ?

— Oui, répondit Liad comme s'il s'agissait d'une banalité. Les Gardiens cherchent le savoir perdu des Anciens.

— Et... ils le trouvent ?

— Ça dépend. Parfois, le vent a apporté tellement de poussière que les ruines sont presque entièrement recouvertes. Mais il arrive qu'on découvre des livres, des images, toutes sortes d'objets intéressants.

— Des livres ? Des images ?... Je ne comprends pas.

— Tu en verras si tu viens avec moi... et si nous retrouvons le clan ! Est-ce que tu viendras avec moi ?

— Pour le moment, c'est toi qui viens avec moi ! dit fermement Jed. Et nous ne nous approcherons pas des cités ! Tes Gardiens ont perdu l'esprit !

— Tu ne veux pas m'aider ?

— Je ne fais que ça !... Ecoute, petit, tu n'es pas encore guéri. Le mal, tu le gardes. Pour t'en débarrasser, tu dois d'abord boire ce que tu as trouvé si mauvais tout à l'heure, et avaler ensuite un autre remède que je connais : de la sève d'arbre mou !

L'enfant tiqua.

— Tu dis que je suis encore malade ?

Il se leva, fit deux pas et s'écroula. Ses jambes n'étaient pas assez fortes pour le porter.

— Tu vois bien ! fit Jed. Demain, tu marcheras certainement. Pas avant.

— Et quand je serai guéri, tu viendras avec moi ?

C'était plus qu'une demande. Dans la question, Jed devina le découragement et la détresse.

— Je suis un Solitaire, Liad. La vie en groupe ne m'intéresse pas ! Toutefois, je peux t'aider à retrouver les tiens... Si tu m'obéis !

— Mais, Jed...

— Le monde, je le connais mieux que toi, et depuis plus longtemps que toi ! Tu as eu beaucoup de chance de survivre !... Aujourd'hui, tu te reposeras encore. Nous nous remettons en route demain. Si tu ne peux pas marcher, je te porterai comme je l'ai fait jusqu'ici. De toute façon, nous ferons peu de chemin. La chaleur monte...

Jed se garda de dire que la mixtion diminuait, qu'elle serait rapidement épuisée, et qu'on ne pouvait envisager d'en fabriquer avec le peu d'eau qui restait dans l'outre.

Il montra à Liad une tache plus claire dans le ciel.

— La chaleur vient de la terre, dit-il. Et aussi de cette partie blanche du ciel.

— Je le sais. C'est le soleil qui se cache derrière le rideau sombre.

— Le soleil ?

— Je ne sais pas vraiment ce que c'est. Les Gardiens disent que c'est une grande boule de feu dans le ciel. Ils ne l'ont jamais vue en vrai... Seulement sur des images.

— Evidemment ! Après les cités mortes et les terres brûlées, voilà la boule de feu dans le ciel ! C'est un clan de fous que tu veux rejoindre !

— Les Gardiens ne sont pas fous, Jed. Ils savent ! Ils en savent plus que tous les autres groupes réunis parce qu'ils ont toujours cherché le savoir perdu ! Il y a longtemps, les Anciens voyaient le soleil parce que le ciel était bleu, sans nuage !

Jed ricana.

— Les Gardiens t'ont appris des choses fausses, Liad. Le ciel est gris. Il l'a toujours été !

— Non ! Autrefois, le ciel était bleu ! D'ailleurs, j'en ai déjà vu, moi, des morceaux de ciel bleu ! C'est la vraie couleur ! La vraie couleur du ciel !

— Qu'est-ce que tu racontes là ? Je vais commencer à croire que la fièvre te fait de nouveau délirer... Au fait, qui est Raborne ? Tu en as souvent parlé...

— C'est le guide. Quand tu le verras, tu lui poseras toutes les questions que tu voudras. Il te montrera les livres et les images, et aussi les objets du passé... Tu n'as pas le droit de te moquer !

Jed toussota. L'enfant paraissait tellement convaincu qu'il valait mieux, pour le moment, ne pas insister.

— C'est bon. Nous reparlerons de tout cela plus tard. Est-ce que tu m'obéiras ?

— Seulement si tu m'aides à retrouver les Gardiens !

— Très bien ! Pour commencer, tu vas rester bien sagement ici, avec ton chien, pendant que je chasserai. J'ai envie de viande fraîche.

— Tu veux mon lance-pierres ?

Jed retint un sourire, déclina l'offre.

— Garde-le. Tu en auras peut-être besoin. De toute façon, je ne saurais pas m'en servir. Je préfère utiliser mes hachettes.

— Tu m'apprendras ?

— Si tu es raisonnable... Bon ! Ne bouge pas de là. Si tu as soif, ne bois que très peu d'eau. Il n'y en a presque plus.

La chaleur montait. Encore faible, Liad s'était rendormi, une main posée sur le dos de Rol allongé près de lui. Soudain, le chien leva la tête et grogna sourdement, dérangé par une odeur étrangère. Il se dressa, réveillant son maître, se figea, tous les sens en alerte.

— Qu'est-ce qu'il y a, Rol ?

Le chien ne bougeait pas. Museau levé, il tentait de capter les effluves particuliers et de les identifier. Pour Liad, il n'était pas question de fuir ; ses jambes ne le porteraient pas. Mais ce n'était pas la première fois qu'il se préparait à affronter un ennemi.

Rol grogna plus fort. Liad souhaita que la présence étrangère fût un animal. Il redoutait de voir apparaître un Sans-Mémoire ou un Prédateur, ou même un Solitaire.

— Ne bouge pas, murmura le garçon.

Quelques instants s'écoulèrent. L'atmosphère devint lourde, angoissante. Tout à coup, Rol poussa un gémissement et se coucha. Liad pensa que l'ennemi s'était éloigné. L'inconnu, alors, se montra.

C'était un homme très grand, aux cheveux gris et lisses qui descendaient sur ses épaules larges. Il ne portait qu'un pagne pour tout vêtement et ne possédait aucune arme. Il s'arrêta à distance respectueuse, bras légèrement écartés, mains ouvertes.

D'abord surpris par le comportement de Rol, Liad baissa son lance-pierres. L'inconnu ne se présentait pas en ennemi. Néanmoins, tout en lui semblait étrange. Á commencer par ses grands yeux d'un bleu très

clair qui lui donnaient un regard presque insoutenable. Liad remarqua aussi les très longs doigts de ses mains. Il se dégageait de cet homme une force tranquille et une jeunesse qui, eu égard aux cheveux gris, était assez troublante.

— Je voudrais un peu d'eau, dit-il d'une voix étonnamment grave.

Liad se sentit un peu mal à l'aise, ne comprenant pas pourquoi Rol s'était apaisé à l'approche de l'inconnu. Il éprouvait un sentiment indéfinissable, l'impression d'être observé... à l'intérieur de lui-même.

— Tu es seul ? interrogea-t-il.

L'homme hésita avant de répondre. Cette question, apparemment, le dérangeait.

— Peut-être. Mais il se peut aussi que je ne le sois pas.

Cette réponse ambiguë n'eut pas l'heur de satisfaire le garçon qui insista :

— Là, en ce moment, es-tu seul ?... Il n'y a personne avec toi ?

— Je dois avoir des frères quelque part, mais je n'en ai encore rencontré aucun... Je t'en prie, donne-moi un peu d'eau. J'ai beaucoup marché...

Liad rampa jusqu'à l'outre, détailla le géant et se persuada que celui-ci ne lui voulait aucun mal.

— Viens la chercher...

L'homme s'approcha, tendit le bras et saisit l'outre.

— Bois peu ! recommanda Liad. Il ne reste pas beaucoup d'eau.

Il surveilla l'inconnu qui se contenta de deux gorgées. Puis il reprit l'outre.

— C'est comment ton nom ?

— Jazan.

— Tu n'as pas d'arme ?

— Je n'aime pas les armes.

— Mais tu dois te défendre ! Et manger !... Et si tu étais attaqué ?

— Je n'aime pas me battre mais je sais me défendre si ma vie est menacée.

— Comment, puisque tu ne possèdes pas d'arme ?

— Oh ! il existe beaucoup de façons de se défendre. La fuite, d'abord. Je cours très vite. La force, ensuite...

Liad hocha la tête. Ce que disait Jazan lui paraissait absurde.

— C'est la première fois que je rencontre un homme tel que toi !

— Hélas !

— Pourquoi « hélas » ?

— J'aurais préféré que tu me dises où je peux rencontrer l'un de mes frères. Je suis persuadé qu'ils existent !

— Ils sont nombreux ?

— Je ne le crois pas... Et puis, ils sont certainement très dispersés. Ils se cherchent. Nous avons besoin l'un de l'autre. Un besoin profond,

impératif ! Il y a en nous une force qui nous pousse à nous rassembler... Malheureusement, ce rassemblement est encore lointain...

Jazan soupira, laissa vagabonder sa pensée tandis que Liad s'interrogeait.

— Tu as pris un risque en venant ici. J'aurais pu te blesser avec un caillou ou lancer mon chien sur toi !

— Mais tu ne l'as pas fait ! Si je t'avais attaqué, ton chien t'aurait sans nul doute défendu. Cependant, il n'y a pas de méchanceté en lui, et il n'y en a pas en moi. Nous nous sommes compris. Et toi aussi tu as compris.

— Tu es bizarre, Jazan.

— Tous les hommes le sont. Surtout ceux qui ne pensent qu'à se battre !

— Est-ce que tu as déjà entendu parler des Gardiens du Savoir ?

— Une fois ou deux, oui. Certains les appellent les hommes des terres brûlées parce qu'ils rôdent aux abords des cités mortes.

— C'est ça ! C'est exactement ça !... Et moi, je les cherche ! Est-ce que tu les as déjà rencontrés ?

— Non.

— Tu ignores donc la direction qu'ils suivent, fit Liad déçu.

Jazan fouilla dans ses souvenirs.

— La dernière fois que j'ai entendu parler des Gardiens, je me trouvais loin d'ici. Plus au sud. On a même pensé que je faisais partie de leur clan. C'est tout ce que je sais...

Il y eut un silence simplement troublé par le bourdonnement d'un insecte. Puis Jazan décida de partir.

— Tu pourrais rester avec nous, dit Liad. Jed... c'est mon ami, est en train de chasser...

— Je préfère m'en aller, poursuivre ma route. Tant que je n'aurai pas rencontré l'un de mes semblables, je n'aurai pas de paix... Quant à toi, accepte ce conseil : va vers l'ouest. Après quelques jours de marche, tu verras des arbres mous. Tu en recueilleras la sève que tu boiras. Tu effaceras ainsi le mal que tu portes en toi.

— Comment sais-tu que je suis malade ? s'étonna Liad.

— Je le sais, c'est tout, répondit Jazan.

— Jed veut aussi trouver des arbres mous !

— Alors, tout va bien... Maintenant, je pars. Merci pour l'eau !

Jed revint alors que le crépuscule s'étirait comme un monstre fatigué. Il n'avait tué aucun animal mais il rapportait quelques racines et une dizaine de tubercules. Il réveilla Liad qui, peu après le départ de Jazan, avait bu un peu de mixtion et s'était rendormi.

Le garçon éprouva l'envie de lui raconter ce qui s'était passé durant

son absence, mais cette envie se dissipa aussitôt. Il sentait subconsciemment que, pour une raison obscure, il ne devait pas parler de la rencontre. Lui-même devait s'efforcer de l'oublier. Mais comment effacer de sa mémoire le souvenir d'un personnage aussi étrange ?

Jed alluma un feu dans lequel il jeta une pincée de poudre grise, puis il installa quelques pièges.

— Demain, nous partirons tôt, déclara-t-il. Nous ferons le plus de chemin possible.

— Tu es sûr que nous trouverons des arbres mous ?

— Je sais qu'il en existe dans les régions de l'ouest... Il suffit d'un seul. Le premier sera le bon !... Tu ne manges pas ?

— Je n'ai pas faim.

— Fais un effort ! Tu dois reprendre des forces... Allons, mange !

Le garçon fit comme s'il n'avait pas entendu. Il regarda brûler les brindilles et se dit que sa vie était semblable à ces petites flammes qui dévoraient le bois. Rien de comparable avec les grands feux clairs autour desquels les Gardiens se réunissaient.

— Jed, souffla-t-il tout à coup. Jed, je ne veux pas mourir...

CHAPITRE III

Écrasant la maigre verdure d'un sol aride, la chaleur montait encore. Jed et Liad s'arrêtèrent pour souffler après avoir effectué un détour afin d'éviter une zone dominée par l'orange, un détour qui avait eu son utilité puisqu'ils avaient trouvé du bois mort en grosse quantité. Jed s'assit sur le tronc d'un arbre-cendre qu'une tempête avait couché. Il s'essuya le front et conseilla à Liad de boire un peu de mixtion.

— Encore ! protesta le garçon. J'en ai déjà bu tout à l'heure ! Et puis, je me sens tout à fait bien.

— Tu n'es pas guéri, Liad, ne l'oublie pas. C'est le remède qui te soutient. Bois ! La journée commence seulement, et nous avons à marcher jusqu'au crépuscule.

À regret, Liad prit l'outre qui contenait le médicament et but quelques gorgées sans respirer. Il faillit cracher la dernière.

— C'est de plus en plus mauvais, se plaignit-il.

Jed approuva d'un signe de tête, tâta l'outre presque plate, pinça les lèvres et se leva.

— Debout ! On repart !

— Quoi ! Déjà ? On vient tout juste de s'arrêter !

— Il faut continuer, aller le plus loin possible.

— Tu n'as même pas bu !

— Plus tard ! Il faut marcher. Viens !

Ils se remirent en route. Le chien les suivit.

Ils passèrent non loin d'un amas de ruines, les restes d'un village que la poussière avait presque entièrement recouverts. Désireux de montrer la façon dont procédaient les Gardiens du Savoir, Liad voulut fouiller les ruines, mais Jed refusa de s'attarder. Contrarié, Liad ne cacha pas sa mauvaise humeur.

— Tu peux partir tout seul ! lança-t-il. Moi et Rol, on se débrouillera ! De toute façon, je suis assez grand pour trouver moi-même un arbre mou !

Jed continua de marcher sans se retourner et ne répliqua pas.

— Raborne dit qu'il faut se méfier des Solitaires. Et il a bien raison !... Les Solitaires sont des sauvages sans cervelle !

Le sourire aux lèvres, Jed se contenta de subir cette mauvaise humeur. Liad le suivait. C'était l'essentiel.

Le décor variait insensiblement. Les collines s'empâtaient dans leurs molles ondulations, se chevauchaient, se réduisant parfois à de simples monticules chauves. Liad avait cessé de maugréer et traînait le pas. Jed avait un peu ralenti l'allure. Son inquiétude allait croissant. Aucun arbre mou ne se profilait à l'horizon. Et la mixtion diminuait. L'eau également. Liad donnait des signes de fatigue. Il y avait aussi cette chaleur qui, sans aucun doute, allait engendrer un brouillard blanc, ce brouillard tant redouté qui se déplaçait lentement au ras du sol et qui étouffait les êtres endormis.

— On l'a eu, Rol ! s'écria soudain le garçon.

Surpris, Jed se retourna et comprit instantanément la joie de Liad. À une dizaine de mètres sur sa gauche, un volatile se débattait, épuisait ses dernières forces dans un inutile combat contre la mort. La pierre l'avait atteint en pleine tête.

Il exécuta encore quelques soubresauts, battit des ailes puis s'immobilisa. C'était un magnifique coq noir.

— Je l'ai abattu du premier coup ! triompha Liad. Il était juste sur cette grosse pierre, là. Je ne pouvais pas le manquer !

— Tu es très habile, dit Jed. Une belle bête que tu as tuée... Grâce à toi, nous mangerons autre chose que des racines. Et sans tarder ! Viens ! Nous allons nous installer dans cette cuvette.

Liad ramassa le coq et entreprit de le plumer en se félicitant intérieurement. Il chantonna, heureux d'avoir prouvé qu'il était capable d'assurer sa subsistance. Et Jed s'était arrêté ! D'ailleurs, la mi-journée approchait ; l'estomac devenait exigeant.

Ayant allumé un feu, Jed profita de la nouvelle halte pour examiner attentivement les environs. Son absence fut de courte durée. Il revint alors que Liad était en train de vider la volaille et montra la plante aux feuilles hastées qu'il avait cueillie.

— Je ne connais pas son nom, déclara-t-il, mais je sais que cette plante et les arbres mous poussent sur le même terrain... Nous devrions donc en voir bientôt.

— Je le souhaite ! Au moins, j'en aurai fini avec ce breuvage amer que tu m'obliges à boire !

— Espérons-le ! dit Jed, pensif.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu parais préoccupé...

— J'ai également découvert autre chose, répondit Jed. Des traces. Des traces qui ne me plaisent pas. Un groupe est passé par ici il y a un jour ou deux, et il se dirige vers l'ouest. Comme nous...

Liad releva la tête.

— Tous les groupes ne sont pas à craindre !

— Celui-là, si ! C'est un groupe de Prédateurs. J'ai vu des ossements humains... À mon avis, ils sont au moins vingt. D'après les empreintes de pieds, il n'y a que des hommes qu'il vaudrait mieux ne pas

rencontrer... Ah ! s'il pouvait pleuvoir !

Liad fronça les sourcils. Une lueur d'incompréhension passa dans le bleu de ses yeux.

— Pour commencer, nous aurions de l'eau, expliqua Jed. Mais, surtout, la pluie empêcherait la formation du brouillard blanc... Ce soir nous devons nous réfugier sur une hauteur. Et nous ne serons pas les seuls. Attendons-nous à ce que les animaux en fassent autant. Pour les éloigner, nous n'aurons pas d'autre ressource que celle d'allumer un feu. Et un feu se voit de très loin ! Les Prédateurs nous repéreront à coup sûr !

— Et si nous n'allumons pas de feu ?

— Impossible. Mulots, rats et renards nous interdiront de dormir. Et je ne compte pas les animaux inconnus ! Quand le brouillard monte, l'homme doit être extrêmement vigilant... Bien avant le crépuscule, les animaux prennent position sur les hauteurs et engagent souvent des combats à mort. Certains, habituellement inoffensifs, s'en prennent à l'homme. Les renards, par exemple.

Liad enfila le coq sur une branche qu'il plaça en équilibre au-dessus du foyer, chacune des extrémités reposant sur une pierre.

— Nos détachements emploient la ruse, dit le garçon. Pour laisser croire qu'ils forment un groupe important, ils allument plusieurs feux. Faisons comme eux ! Nous ramasserons beaucoup de bois !

L'idée séduisit Jed qui l'adopta immédiatement.

— Les Gardiens ne sont pas aussi fous que je le croyais, dit-il. Nous allumerons plusieurs feux.

— Ils ne sont pas fous, non ! reprit Liad. Ils forment une mémoire ! La mémoire des hommes ! Ils cherchent pour connaître. Ils donnent un but à leur existence alors que la plupart des humains errent toute leur vie !

Jed considéra Liad avec curiosité. À certains moments, il lui était difficile de le voir comme un enfant.

— Toi, poursuivit Liad, tu peux me dire ce que tu cherches ?... C'est quoi, ton but ?

Jed pensa instantanément au tube bleu, à cette région du sud qu'il devait atteindre, au mystère de cette mission mal définie. Une mission qui avait commencé environ un mois plus tôt. Comment ? Il l'ignorait. Un soir, le tube était dans son sac alors qu'il ne s'y trouvait pas le matin même. Jed supposait qu'il avait dû le confondre avec un morceau de bois et qu'il l'avait ramassé machinalement. Cependant, lorsqu'il avait voulu s'en débarrasser, le jugeant parfaitement inutile, il avait été la proie de violentes douleurs. Parallèlement, des idées lui étaient venues : il devait se rendre dans le sud, chercher une région particulière, déposer l'objet en un lieu qu'il reconnaîtrait sans l'avoir jamais vu !... Il en était venu à croire que le tube le guiderait. C'était

absurde, il le savait, mais c'était pour lui la seule explication. Pour recouvrer sa liberté, Jed devait... obéir.

— Tu vois, dit Liad. Tu n'as pas de but !

— Je n'aime pas parler de moi, dit Jed. Raconte-moi plutôt ce que font les Gardiens ? À quoi leur sert leur savoir ?

Sans attendre la réponse, il alla s'asseoir sur une butte, prit l'une de ses hachettes et commença de l'affûter.

— Ils veulent reconquérir le monde tout en évitant les erreurs des anciens ! C'est dans ce but qu'ils séparent ce qui leur semble bon de ce qui leur semble mauvais. Le savoir qu'ils trouvent dans les cités mortes est discuté puis classé mais, bon ou mauvais, il entre dans la mémoire.

— Mmm ! Bon !... Ils sont combien, tes Gardiens ?

— Avant le combat dont je t'ai parlé, le clan comportait une soixantaine d'hommes, presque autant de femmes, et une quinzaine d'enfants...

— Tu as parlé de détachements...

— Ce sont des petits groupes chargés d'explorer les cités. Chaque détachement est composé d'une douzaine de personnes, hommes et femmes, dont la moitié au moins sont des défenseurs.

— Des défenseurs ? Tes Gardiens savent se battre ?

— Fort bien ! Ce sont des hommes qui font partie du clan ou qui ont été accueillis par lui : des combattants qui assurent notre protection ! Tu pourras en faire partie si tu veux...

— Je suppose qu'ils obéissent à quelqu'un, répliqua Jed. Ils suivent la route qu'on leur impose ! Moi, je n'obéis à... personne ! Je vais où je veux ! C'est un privilège de Solitaire.

— Un groupe est toujours plus fort. Blessé ou malade, tu seras secouru !

— Bah ! Il arrive parfois qu'un isolé en aide un autre, tu ne crois pas ?

Liad préféra se taire. Il alimenta le feu, surveilla la cuisson du coq, se disant qu'il était vain d'essayer de convaincre son compagnon. Celui-ci avait trop longtemps vécu seul pour songer à modifier ses habitudes.

La viande n'était pas tout à fait cuite quand ils la mangèrent mais Jed ne tenait pas à prolonger la halte plus qu'il n'était nécessaire. Cependant, pour dure qu'elle fût, la volaille ne leur sembla pas moins délicieuse. Rol, évidemment, eut droit à une bonne part.

Le repas terminé, Jed creusa un trou dans lequel il fit disparaître les cendres ainsi que les plumes du coq. Il convenait d'effacer les traces de leur passage, du moins celles qui, trop évidentes, pouvaient renseigner un éventuel ennemi sur leurs forces véritables.

Ils avaient marché pendant toute la seconde partie du jour mais s'étaient arrêtés fréquemment. Bien que très fatigué, Liad ne s'était pas plaint. Á la dernière halte, il se déclara même prêt à continuer, la chaleur ayant diminué avec la lumière.

Le crépuscule s'annonçait. Dans les cuvettes, dans les replis de terrain, des filaments laiteux apparaissaient, voiles impalpables qui devenaient de plus en plus nombreux et qui, bientôt, formeraient des nappes qui se souderaient entre elles.

Jed tendit le bras, montra à Liad une colline haute d'une centaine de mètres qui dominait un moutonnement. Elle se situait à trois ou quatre kilomètres devant eux ; ils l'atteindraient avant que le crépuscule ne se soit installé.

Jed encouragea Liad et lui recommanda de le suivre de très près. Dans la mesure du possible, il convenait de parcourir les lignes de la crête et surtout de ne jamais s'attarder dans les creux si l'on était contraint d'y descendre. Le brouillard, d'ailleurs, ne constituait pas le seul danger. De gros papillons noirs voletaient ; certains, ailes déployées, pouvaient atteindre les quarante centimètres, et soixante du bout des antennes à l'extrémité de l'abdomen.

— Des papillons-serpents, dit Jed. Ne les chasse pas ! Marche normalement sans t'intéresser à eux.

On les appelait papillons-serpents à cause de leur long corps effilés qui ne cessait de se tordre. Tant qu'ils ne se sentaient pas menacés, ils ne s'attaquaient pas à l'homme. Dans le cas contraire, ils n'hésitaient pas à utiliser leurs crochets à venin.

Ce n'était pas leur présence même qui inquiétait Jed mais la raison de cette présence, car là où vivait le papillon noir vivait aussi le siklit, son ennemi héréditaire, un insecte infiniment plus dangereux pour l'homme.

En temps ordinaire, Jed aurait simplement fait demi-tour ; l'idée d'être environné de siklits suffisait à l'écarter de leurs zones de prédilection. Par ailleurs, les Prédateurs rôdaient. Autre raison pour changer de chemin. Mais il y avait Liad...

— On approche... Á partir de maintenant, parle bas, dit Jed en donnant l'exemple. Nous devons éviter de nous faire repérer. Il se peut que les Prédateurs soient plus proches que je le pense.

— Ils n'oseront pas se déplacer la nuit, opina Liad. Pas avec le brouillard !

— C'est juste, mais méfions-nous quand même, ne serait-ce que pour éviter de tomber demain dans un de leurs pièges... Je connais bien leur tactique. Souvent, ils laissent volontairement des traces pour que l'on distingue la direction qu'ils ont prise. Seulement, ils reviennent sur leurs pas et, cette fois, effacent les traces. Ceux qui croient leur échapper en changeant de chemin tombent alors dans une

embuscade... S'ils nous prennent, nous n'aurons à attendre d'eux aucune pitié. Leur goût de chair humaine est si prononcé qu'il leur arrive, quand ils n'ont pas de prisonniers, de tuer l'un des leurs !

— Raborne dit qu'ils sont pareils aux animaux.

— Pires ! rectifia Jed. Un animal est plus estimable.

Ils atteignirent enfin le pied de la colline alors que le brouillard, sournoisement, noyait les creux, formant une sorte de monstre aux nombreux tentacules. Il stagnait ou se déplaçait imperceptiblement à quelques centimètres du sol, s'épaississait davantage dans les cuvettes plus profondes. Avec la venue du crépuscule, il commençait à luire faiblement. Lorsque la nuit serait tombée, il deviendrait phosphorescent et donnerait naissance à des clartés fantomatiques qui contrasteraient avec l'ombre.

Parvenu au sommet de la colline, Liad se laissa tomber, brisé. Jed n'eut pas à lui rappeler l'absorption du médicament. Il but quelques gorgées sans se plaindre puis, courageusement, il rassembla tout le bois qu'on avait ramassé en chemin. Il alla explorer les environs pendant que Jed installait ses pièges et découvrit, sur l'autre versant de la colline, quelques buissons-cendre. Tout heureux, il revint auprès de son compagnon, lui demanda l'une de ses hachettes et alla couper des branches. Du moins ne manquerait-on pas de bois. Un élément appréciable eu égard aux circonstances.

Ils allumèrent cinq feux espacés d'une dizaine de pas. Cinq feux disposés en ligne qui tromperaient peut-être les Prédateurs. Jed conseilla à Liad d'aller dormir parmi les rochers, non loin du premier feu. Lui resterait en retrait et surveillerait les cinq foyers. Cette nuit, il veillerait.

Le chien jaune suivit son maître et s'allongea près de lui ; il ne dormirait que d'un œil...

CHAPITRE IV

« Cette fois, elle est vide ! » pensa Jed en rebouchant l'outre qui avait contenu l'eau. Il avait laissé à Liad les quelques gorgées qui restaient, s'était simplement humecté les lèvres avec les dernières gouttes, estimant que le garçon avait plus que lui besoin de boire. Il éprouvait en cet instant un sentiment d'impuissance et de lassitude, sentiment mêlé à la reconnaissance d'une responsabilité prise en défaut. On n'avait découvert aucun arbre mou.

La veille au matin, Liad avait terminé la mixtion et le mal se réveillait lentement. Sur la peau de l'enfant, les inquiétantes marbrures réapparaissaient. On les distinguait à peine mais elles ne tarderaient pas à reprendre leur affreuse couleur brune. Avec elles reviendrait la fièvre ; la mort, tenue à l'écart, se rapprocherait...

Jed passa l'outre vide en bandoulière et donna le signal du départ. Cette halte, comme les précédentes, avait été brève, trop brève au gré de Liad qui refusa de se lever. De nouveau, il se sentait faiblir.

— Ça recommence, Jed. Je n'irai pas beaucoup plus loin...

— Fais un effort ! Je suis sûr qu'avant ce soir nous aurons trouvé un arbre mou !

Naturellement, il n'était sûr de rien. Liad lui prouva qu'il n'était pas dupe.

— Il y a quatre jours, tu m'as montré une plante.

Une plante qui pousse sur le terrain des arbres mous... Tu m'as menti, Jed, ou tu t'es trompé !

— Non, se défendit Jed, je ne t'ai pas menti. Et je ne me suis pas trompé non plus. Garde confiance. Tu ne vas pas te décourager alors que nous touchons presque au but ? D'ailleurs, regarde autour de toi : ces mêmes plantes poussent ici, et il y en a davantage !

— Autour de moi, il n'y a rien, répliqua Liad. Rien qu'une terre plate ! Où sont les arbres mous ? On ne peut même pas espérer en voir un en franchissant une colline !

— Les arbustes et les buissons sont plus nombreux, observa Jed. C'est bon signe. Les arbres mous se cachent peut-être dans des cuvettes ou dans des replis de terrain. Le sol n'est jamais uniformément plat, tu devrais le savoir. C'est en marchant qu'on découvre sa véritable nature. On se rend compte qu'il est formé de creux et de bosses... Et je te rappelle que les arbres mous sont très petits. Aucun d'eux ne dépasse un mètre de haut. Il est donc difficile

de les voir de loin...

Liad ne l'avait pas écouté ; il s'était détourné pour caresser Rol allongé près de lui, comme s'il se désintéressait de son propre sort.

— Si tu veux revoir un jour les tiens...

— Pars ! jeta le garçon. Va-t'en ! Je resterai ici avec Rol !

Désespéré, Jed se gratta la barbe. Il chercha l'argument capable de convaincre son jeune compagnon, réfléchit, se dit que Liad, après tout, n'avait pas tort.

— C'est ça ! Je vais partir seul ! De la sorte, j'avancerai plus vite. Mais nous sommes déjà à la mi-jour. Il se peut que je ne sois pas de retour avant un jour ou deux...

— Cela n'a pas d'importance, Jed, dit le garçon d'une voix morne. Je sais ce qui m'attend si je n'absorbe pas le remède...

Tout en continuant de caresser son chien, il ajouta.

— Que je sois ou non avec toi ne fait aucune différence... Pars ! Si demain soir tu n'as pas trouvé d'arbre mou, poursuis ton chemin !

Jed ne sut que répondre. Oppressé, dérouté, il acquiesça. Liad paraissait accepter une suite funeste sans la moindre velléité de révolte. Pourtant, bien souvent, la mort ressemble à l'injustice. Aveugle, elle oublie ceux qui la méritent et frappe impitoyablement ceux qui portent en eux un intense désir de vivre. Cependant, elle menace parfois longuement avant d'abattre sa faux, et ceux qui la voient approcher, s'ils ont su se préparer, la regardent sans crainte. Car à l'échéance fatale tous les hommes sont condamnés dès leur naissance.

Jed fit quelques pas, s'arrêta, se retourna, puis s'éloigna d'un pas rapide.

Il n'avait pas parcouru plus de deux kilomètres quand, parvenu en bordure d'un creux, il aperçut six hommes armés occupés à discuter. Jed se cacha aussitôt dans les broussailles. Trop éloigné pour entendre la conversation, il comprit cependant, aux gestes d'un grand barbu, que le groupe suivait la trace d'un gibier. Une trace qu'il avait vraisemblablement perdue. Pourtant, ledit gibier devait encore se trouver dans les parages.

Jed nota que les hommes ne portaient aucun vêtement. Certaines communautés sédentaires vivaient très bien ainsi. Elles préféraient échanger les peaux des animaux tués contre de l'eau ou des outils, un troc qui, le plus souvent, avait lieu avec les nomades.

Jed continua d'observer les chasseurs, envisageant déjà de les aborder pour leur demander si, en chemin, ils n'avaient pas repéré un arbre mou, mais le moment était mal choisi. Ils étaient très occupés par la disparition de leur gibier. Mieux valait attendre. Et puis, Jed avait besoin de garanties, besoin de savoir à qui il avait affaire. La méfiance s'imposait avec toute sa rigueur. Pour un Solitaire, tout

homme armé était un ennemi potentiel. À plus forte raison un groupe.

Soudain, l'un des chasseurs s'agita et cria. Les autres en firent autant. Brandissant leurs armes, ils s'élancèrent vers un bouquet de sureaux. Des arbustes sortit un homme blessé qui, découvert, chercha le salut dans la fuite. Il se mit à courir tout en se tenant la jambe gauche. Une sagaie l'atteignit au creux des reins. Il se figea, tomba à genoux puis bascula vers l'avant et s'étendit, face contre terre. Les hommes poussèrent des cris de victoire et se précipitèrent vers lui. À l'aide de leur couteau, ils commencèrent de tailler la chair...

Jed ne put réprimer un frisson de dégoût. Ceux qu'il voyait à l'œuvre étaient incontestablement des Prédateurs, et leur présence dans le secteur bouleversait singulièrement ses plans. Il n'était plus question de laisser Liad tout seul. D'autres groupes rôdaient certainement, en quête de proies...

Il décida de rebrousser chemin. Il se retira avec précaution puis se mit à courir. Néanmoins, l'un des mangeurs d'hommes l'aperçut et alerta aussitôt ses semblables. Trois d'entre eux engagèrent immédiatement la poursuite. Jed ne tarda pas à constater la présence d'ennemis sur ses talons. Dans ces conditions, il ne pouvait plus se diriger vers le lieu où il avait laissé Liad. Il obliqua brutalement sur sa droite, força l'allure, fila vers les ronciers qu'il avait repérés, et prépara sagement son combat.

Dès qu'il aperçut Jed, Rol fonça pour l'accueillir. Le visage de Liad s'éclaira.

— Jed ! Est-ce que tu as... ?

— Il faut partir vite ! Les Prédateurs occupent cette région et je ne sais pas au juste combien ils sont. J'ignore aussi où se trouve leur camp, mais si nous restons ici, ils nous tomberont dessus et nous n'aurons aucune chance de nous en sortir !

— Partir ?

— Oui. Tout de suite ! Lève-toi !

Il força le garçon à se relever et le poussa devant lui.

— Vite, Liad ! Vite ! Nous devons fuir !... Par là ! La végétation est plus importante.

— Ils t'ont repéré ?

— S'ils m'ont repéré ? Et comment ! J'ai tué trois des leurs ! Les autres vont attirer le groupe tout entier !... Tu pourras marcher ?

— Je crois que je tiendrai.

— Il le faut ! Sois courageux.

Ils partirent en hâte, décidés à couvrir la plus grande distance possible avant que les mangeurs d'hommes ne se lancent à leur poursuite.

— Il n'est pas impossible qu'on leur échappe, envisagea Jed. La

végétation nous couvrira. Mais je connais l'acharnement des Prédateurs. Ils suivront nos traces. Nous devons peut-être nous cacher pendant le jour et marcher pendant la nuit... C'est dangereux, je ne l'ignore pas, mais nos ennemis le sont encore plus ! Pour eux, nous sommes du gibier. Ils n'auront de répit que lorsqu'ils nous auront retrouvés. Ils n'abandonnent jamais une proie !

Ils traversèrent une zone couverte d'herbe verte, se faufilèrent entre les buissons qui formaient parfois des bouquets très serrés, et abordèrent un autre espace où la végétation redevenait rare. Quelques arbres-cendre, çà et là, rompaient la monotonie du décor.

Liad se fatiguait. Sur sa peau, les marbrures apparaissaient plus nettement, mais il ne dit rien. Jed, quant à lui, feignit de ne pas les avoir remarquées.

De nouveau, le sol pauvre céda la place à l'herbe verte. Épuisé, Liad se laissa tomber. Ses lèvres bleuissaient.

— Debout, Liad ! Nous devons continuer ! CON-TI-NU-ER ! Le mal se réinstallera plus vite en toi si tu ne lui résistes pas ! Allons ! Lève-toi. Je vais te por...

Il n'acheva pas. Il venait d'apercevoir, à moins d'un kilomètre, un groupe d'une quinzaine d'hommes qu'il identifia aussitôt. Sa gorge se serra. Ses tempes battirent.

— Comment ont-ils fait ? souffla-t-il.

À peine venait-il de se poser la question qu'il réalisa son erreur. Une erreur due à une trop grande précipitation. Au lieu de s'éloigner de ses ennemis, il s'en était rapproché. Mais rien ne lui avait permis de déterminer la position de la bande.

— On va par là, vers les halliers... L'espace est couvert de buissons-cendre qui me donnent une idée. Nous entraînerons les Prédateurs à notre suite. Ils ne s'attendent pas à ce que je passe à l'offensive. Dès qu'ils seront bien engagés, je mettrai le feu à tout ce bois mort. Les flammes et la fumée feront diversion... Ils ne nous tiennent pas encore !

Ils ne tardèrent pas à pénétrer dans les halliers qui recouvraient une importante étendue de terre craquelée. Buissons et arbrisseaux avaient poussé serrés, offrant aux fugitifs un moyen d'échapper aux regards.

— Baissons-nous. Retiens Rol, surtout ! Qu'il se taise !... On va ramper là-dessous. Viens de ce côté ! Fais vite ! Il faut nous engager plus avant et progresser en zigzags. Je veux obliger nos poursuivants à se séparer !

— Tu comptes les combattre ?

— À ma manière, oui ! Cette fois, je n'aurai pas besoin de mes hachettes !

— Ils nous trouveront !

— Pas tout de suite. Ils vont se diviser en deux ou trois groupes,

établir un plan rapide, sans doute, mais qui leur fera tout de même perdre du temps. Tout n'est pas perdu, Liad !... Derrière nous, nous allumerons des feux. Avec un peu de chance, nous leur échapperons !

Jed s'arrêta, fit signe à Liad de continuer. Écartant quelques branches mortes, il épia ses ennemis. Ceux-ci n'avaient plus qu'une centaine de mètres à parcourir avant de pénétrer à leur tour dans les halliers mais, comme l'avait prévu Jed, ils ralentirent. Ils s'arrêtèrent pour échanger quelques paroles puis se séparèrent.

Jed eut tôt fait de rejoindre Liad.

— Ils ne nous voient plus et ne savent plus de quel côté se diriger ! Tâchons d'éviter le bruit...

Ils avancèrent encore d'une cinquantaine de mètres.

— Jed ! dit Liad à voix basse. Regarde au-dessus de nous !

Jed n'eut pas à lever les yeux pour comprendre qu'un nouvel ennemi se manifestait et que cet ennemi-là ne ferait pas de distinction entre un Prédateur, un Solitaire ou un enfant appartenant au clan des Gardiens du Savoir.

— Des siklits !

L'essaim passa en bourdonnant, s'éleva, tournoya en se déformant sans cesse et en se reconstituant de même.

— Mets le feu aux broussailles, Jed ! Et jette de la poudre !

— Trop tard. Si nous bougeons, les siklits nous verront. Restons à couvert. Si nous demeurons immobiles, les siklits ne nous attaqueront peut-être pas...

Les insectes tournoyaient toujours comme s'ils hésitaient à choisir leurs victimes. Rapides, ils décrivaient de folles arabesques, en ordre serré ou dispersé. Tantôt ils formaient une masse compacte, tantôt ils se présentaient sous la forme d'un mince ruban pouvant s'étirer à l'infini.

Leur apparition provoqua la panique chez les Prédateurs. Certains effectuèrent un demi-tour immédiat et coururent en tous sens pour se mettre à l'abri. D'autres, déjà assaillis par la nuée, fouettaient l'air avec leurs armes dérisoires.

Les insectes les enveloppèrent. Hurlements de douleur et de terreur se mêlèrent au bourdonnement furieux de l'essaim. Quelque deux cents siklits harcelaient les Prédateurs, inoculant leur venin à chaque coup de dard.

— Ils vont mourir, murmura Liad.

C'était un combat inégal, les siklits possédant l'incontestable avantage de leur taille. Les hommes ne disposaient d'aucune arme capable de les vaincre. Environnés d'ennemis ailés, les Prédateurs survivants fuyaient, se protégeant inutilement la tête de leurs bras repliés. Tous étaient couverts d'enflures. L'horreur les accompagnait, venimeuse nuée qui ne mettait aucun frein à son action destructrice.

Au sol, les victimes gisaient, haletantes, hideuses et gonflées, les femelles se promenant sur leur corps nu, déformé par des centaines de piqûres. Les pondeuses choisissaient plus volontiers la région abdominale pour y enfoncer leur tarière et y déposer leurs œufs.

Bientôt, on n'entendit plus le moindre bourdonnement ni le moindre cri. C'était l'instant sacré de la ponte.

Leur tâche accomplie, les siklits mâles laissaient les femelles jouer leur rôle. Lorsqu'elles eurent terminé, l'essaim se reforma et le bourdonnement reprit. Des sons de flûte s'élevèrent à leur tour : d'étranges modulations qui ressemblaient à de la musique.

Jed et Liad n'avaient jamais rien entendu de pareil. On aurait dit que les siklits chantaient leur victoire. Pourtant, ils n'étaient pas responsables de cette mélodie. Le son de flûte venait d'une autre direction et se rapprochait. Il devint très aigu, se termina abruptement sur trois notes parfaitement détachées. Les siklits s'éloignèrent aussitôt.

Le silence qui suivit fut de courte durée. Rol grogna. Jed saisit l'une de ses hachettes. À quelques mètres de lui se tenait un petit homme aux cheveux aile de corbeau. Il souriait, et son sourire ridait un peu plus son visage au teint mat. Une flamme malicieuse brillait dans ses yeux noirs.

Sans cesser de sourire, il approcha, ayant passé autour du cou la lanière d'un objet constitué de petits tuyaux de bois accolés et d'inégale longueur.

Jed serra son arme mais ne la leva pas. Qu'avait-il à craindre de ce petit homme qui flottait dans sa tunique trop ample ?

— Plus avoir peur, maintenant. Prédateurs tous morts...

Surpris par ce langage, Jed toisa l'inconnu.

— Je, Zalik, ton ami, poursuivit le petit homme. Comment, ton nom ?

Jed se racla la gorge, s'essuya les lèvres du revers de la main et se présenta :

— Jed... Lui, c'est Liad. Et le chien s'appelle Rol.

— Jed, Liad, répéta Zalik. Très bon. Venir avec je.

— Hé ! Attends un peu... Les siklits !

Zalik se mit à rire de bon cœur. Comme il lui manquait quelques incisives, il fit pouffer Liad.

— Siklits pas méchants. Pas toucher vous !

— Pas méchants ! s'écria Jed. Qu'est-ce qu'il te faut !

Il se releva prudemment. Liad également.

— Siklits obéir je, déclara fièrement le petit homme. Pas toucher vous... Je surveiller terres pendant trois jours et voir Prédateurs. Pas bon, ça. Pas bon pour personne. Ils tuer beaucoup et manger hommes. Je savoir vous pas pareils.

Jed avait senti tous ses poils se hérissier. Il regarda Zalik avec des yeux ronds.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu prétends que tu commandes à ces fichues bestioles ?

— Ça vrai. Siklits obéir je !

Jed se frappa le front. C'était le mensonge le plus monumental qu'il ait jamais entendu ou la plus déconcertante des vérités ! Comment cet homme pouvait-il donner des ordres aux insectes, et surtout aux siklits ? En quelle langue ? Cela paraissait inconcevable.

— Tu es encore plus terrible que Liad ! dit Jed en secouant la tête.

— J'ai toujours dit la vérité, moi ! se défendit le garçon.

Jed ignore la remarque. Levant la tête, il demanda :

— Et... ils sont où, maintenant, tes insectes ?

— Voir plus tard, répondit Zalik. Venir avec je.

— Où ça ?

— Maison.

— Maison ? Parce que tu as aussi une maison ?

— Ça vrai. Je construire... Pas bien parler mais beaucoup penser et agir.

Aussi stupéfait que Jed, Liad était fasciné par un tel personnage.

— Et tu vis seul ?

— Pas seul, non. Siklits avec je !

— Les siklits ? Tu vis avec ces saletés ?

— Pas saletés ! objecta Zalik. Siklits pas méchants... Maintenant pas parler trop. Venir avec je.

Jed hésita. Le voisinage des insectes tueurs provoquait en lui une appréhension bien naturelle.

— On préfère continuer, Zalik. On te doit beaucoup, c'est vrai, mais on préfère changer de coin, tu comprends ?

— Tsst ! Jour finir bientôt. Vous fatigués... Garçon malade. Taches sur la peau... Je dire encore siklits pas méchants, pas toucher vous, obéir je ! Compris vraiment ?

— Tu le répéterais cent fois que ça ne changerait rien à ce que je pense de ces sal... de ces bestioles ! répliqua Jed. Je les connais !

Il se tourna vers Liad et ajouta :

— Mais je crois que tu as raison. Nous avons besoin de repos. Je veux bien te faire confiance...

— Faire confiance ? Ça quoi veut dire ?

— Ça veut dire qu'on vient avec toi ! répondit Jed.

— Ah ? Venir ? Je content. Jamais voir personne ici...

— Ça, ça ne m'étonne pas, figure-toi !

— Quoi dire ?

— Rien ! jeta Jed, agacé.

— Bon ! Partir... Vous boire et manger. Laver aussi. Je soigner Liad.

Malade mais pas grave... Pas grave mais il mourir si je pas soigner. Il piqué par mouche bleue mauvaise.

— Comment le sais-tu ? s'étonna Liad.

— Je savoir... normalement. Je apprendre petit, ailleurs, très loin... Je venir très loin et parler autrement.

CHAPITRE V

Creusée dans le flanc du talus, la maison ressemblait à une caverne fermée par un mur de branches comportant deux ouvertures : une porte et une fenêtre.

— Boire d'abord, dit Zalik en montrant un grand vase rempli d'eau.

Il tendit à ses hôtes deux écuelles en bois et les invita du geste à se servir. Ils burent lentement, appréciant le liquide dont la saveur étonna Jed.

— D'où vient cette eau ? demanda-t-il en plongeant pour la troisième fois, son écuelle dans le vase.

— Je creuser puits, répondit Zalik en posant près de Rol l'espèce de grosse assiette qu'il venait de remplir.

Il montra un trou qui se situait à quarante pas environ de l'habitation ; une jarre égueulée était posée tout à côté. Liad aurait voulu se précipiter pour se débarrasser de la crasse qui le recouvrait mais il n'en eut pas le courage. La tête lui tournait et il n'éprouvait qu'une seule et véritable envie : dormir.

Jed posa son écuelle et courut jusqu'au puits. Il lui semblait vivre un rêve. Se laver, en ce monde, était un bonheur trop rare pour qu'il parvienne à dominer son impatience.

Goûtant aux joies des ablutions, Jed pensa tout à coup au sphinx de métal, au tube bleu, aux risques qu'il encourait. Depuis qu'il avait rencontré Liad sa « mission » était passée au second plan. Il fallait pourtant qu'il s'en acquitte. Il le fallait pour la tranquillité de son esprit, et pour n'avoir plus à supporter les intolérables souffrances qui s'emparaient de lui lorsqu'il oubliait qu'il n'était pas libre...

Il regagna la demeure dans laquelle il retrouva un Zalik toujours aussi jovial. L'ermite s'appliquait à piler des plantes séchées.

— Content, Jed ? Eau bonne ?

— Très bonne, tu veux dire !

Étendu sur une natte, Liad dormait, le corps couvert de sueur. Le mal revenait rapidement. Jed se pencha sur lui, inquiet, se remémora quelques instants pénibles, soupira.

— Pas avoir peur, Jed. Liad guéri dans deux jours.

Jed en accepta l'augure puis parla des arbres mous, montrant qu'il connaissait lui aussi la parade au mal dont souffrait le garçon. Zalik parut très intéressé et, après avoir demandé quelques détails, il révéla la composition du mélange qu'il réduisait en poudre.

— Peut-être encore besoin, acheva-t-il.
— J'espère que non !
— Pas dire non. Pas savoir...
— Evidemment ! Mais il y a une chose que j'aimerais que tu m'expliques... Tu t'y prends comment pour commander aux siklits ? Si je connaissais ton secret, je n'aurais pas besoin de préparer de remède !

— Ça vrai, mais facile seulement pour je... Jouer flûte. Pas parler. Jamais. Siklits aimer et comprendre musique. Ils obéir quand je jouer airs pas pareils...

Voulant illustrer son propos, il commença de chanter :

— La-laaa-la-la : partir... La-laaa-la-laaa : partir loin... La-la-la : revenir... La : attaquer... La-la-laaa-la-laaa : attaquer loin... Beaucoup possibilités. Siklits aimer flûte. Ils malins et parler je.

Jed pensa que Zalik se moquait de lui car, entre chaque exemple, il riait. Qu'importait, au fond ! S'il commandait aux siklits (et ce qui s'était passé le prouvait), il était libre de préserver son secret.

— Tu sais, Zalik, je n'ai pas souvent rencontré d'hommes comme toi. Bien que je sois un Solitaire, il ne me déplairait pas de t'avoir pour compagnon... Pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous ?

Cette fois, l'ermite oublia de rire. Il posa son pilon. Ses yeux s'agrandirent et son front se plissa. On aurait dit qu'il venait d'entendre une énormité ou la plus parfaite des incongruités.

— Je pas vouloir partir, Jed ! Beaucoup voyagé déjà ! Fini, maintenant. Je vieux... Pas partir. Bien ici. Tranquille. Rien manquer...

— Tu as raison, reconnut Jed. On est bien, ici. Je n'aurais pas dû te poser cette question... au fond, toi et moi on est de la même race. À chacun sa solitude...

Jed observa un instant de silence et poursuivit :

— Mmm ! Tu ne connais certainement pas ce clan qu'on appelle les Gardiens du Savoir...

— Savoir quoi ?

— Les Gardiens du Savoir, répéta Jed. Des hommes et des femmes qui cherchent le savoir perdu des Anciens. Liad appartient à ce clan, et il veut le retrouver... Le plus tôt possible, j'espère !

— Passé pas bon, Jed. Pas bon !

— Je suis bien de ton avis, ami. Seulement, va expliquer ça à Liad !

Zalik se désintéressa rapidement du sujet. Il reprit son pilon et, lorsque son mélange d'herbes sèches fut convenablement égrugé, il alla le jeter dans un récipient placé sur le foyer. L'eau frémissante prit aussitôt une couleur roussâtre.

De son sac, Jed retira la bourse contenant la poudre à éloigner les insectes. Il l'ouvrit, la présenta à l'ermite qui fit un signe

d'assentiment.

— Je connaître. Donner plus tard... Maintenant, manger.

— Manger, oui ! J'avalerais un coq et deux laprats entiers !

Ayant recouvré sa bonne humeur naturelle, Zalik se mit à rire. Il était visiblement très heureux d'accueillir chez lui deux voyageurs. Non pas que la solitude lui fût pesante, car il l'aimait, sa solitude. Mais il allait, pendant deux jours au moins, avoir la joie de partager ce qu'il possédait.

Le sémillant petit homme ne s'ennuyait pourtant jamais. L'ennui n'existe que pour ceux qui ne savent pas se servir de leurs sens. Il élevait les siklits, récoltait des graines, des racines, des tubercules, cueillait des herbes qu'il mettait à sécher, fabriquait de nouveaux outils, ainsi que des poteries, on jouait de la flûte pour son seul plaisir... Parfois, il effectuait de longues promenades, partant au lever du jour pour ne revenir qu'au crépuscule. Des armes, il n'en possédait pas. Ses amis siklits l'accompagnaient et le protégeaient. Bien mal avisé eût été celui qui eût osé le menacer !

Jed allait et venait, n'étant pas habitué à l'inaction. Observant Zalik, il s'approcha de la table. L'ermite venait de déposer un récipient en terre rempli d'une poudre grisâtre.

— Zalik ! Ça ! C'est quoi ?

— Je pas savoir nom dans langage ici... Où je venir, poudre s'appeler « Mehl ».

Jed tendit la main, prit une pincée de « Mehl » qu'il porta à sa bouche.

Il ferma les yeux, les rouvrit. Cette poudre lui rappelait un goût depuis longtemps oublié, un goût associé à des souvenirs d'enfant. Une intense émotion lui serra la gorge.

— De la farine ! articula-t-il à grand-peine. C'est de la farine !

Zalik ne comprit pas la raison de son émotion. Il se contenta de répéter le mot qui enrichissait son vocabulaire, ne posa aucune question. Il versa de l'eau dans le récipient, remua, obtint une pâte qu'il pétrit avec un soin tout particulier.

— Bien manger, puis bien reposer, dit-il.

Jed acquiesça. Il était dépassé. Grâce aux Prédateurs, il avait eu la chance de rencontrer un homme qui ne ressemblait pas aux autres, un homme capable de soigner Liad, d'offrir de l'eau à volonté, de quoi manger, et un abri ! Même dans ses rêves les plus fous, Jed n'eût pas imaginé une telle rencontre.

Il alla s'asseoir non loin du foyer. Il y avait des années et des années qu'il ne s'était pas senti aussi bien. Il n'était alors qu'un enfant insouciant... Un jour, oui, un jour il reviendrait voir Zalik ! Peut-être l'ermite consentirait-il à le garder près de lui ?

— Dormir, Jed ?

— Nnon... Je rêvassais...

Les galettes que Zalik avait mises à cuire répandaient une bonne odeur à laquelle Rol n'était pas indifférent. Il ne perdait aucun des gestes de l'ermite, espérant qu'un morceau tomberait. Mais il eut droit à une copieuse ration lorsque Jed et Zalik eurent terminé leur repas.

— Demain, Liad beaucoup mieux, Jed.

Le petit homme se leva, marcha jusqu'à la fenêtre, examina le ciel puis se dirigea vers le foyer. Il préleva un peu de mixtion, la huma et, satisfait, alla réveiller le garçon.

— Boire chaud ! dit-il en tendant l'écuelle.

Liad se montra docile. Il but par petites gorgées et, lorsque le récipient fut vide, il le tendit à Zalik.

— Au moins, murmura-t-il à moitié endormi, ton remède est bon !
Là-dessus, il s'étendit et ferma les yeux.

CHAPITRE VI

Liad marchait tête baissée, enveloppé dans un carré de toile imperméable, celle dont Jed se servait pour recueillir l'eau de pluie. Il suivait le Solitaire qui, bien avant que le vent ne se lève, s'était mis en quête d'un abri, craignant l'apparition des voiles-aragnes. Ceux-ci, venus de partout et de nulle part, pouvaient surgir à n'importe quel moment. C'étaient de tous les maux l'un des plus terribles, et l'homme, à quelque groupe qu'il appartînt, ou fût-il Solitaire, éprouvait à leur endroit une véritable hantise. Cependant, la tempête n'offrait pas que des désagréments : lorsque le vent soufflait de la sorte, une trêve s'instaurait entre les êtres vivants habituellement antagonistes. Seul l'homme ne respectait pas toujours cette trêve.

Jed et Liad avaient quitté l'ermite depuis la veille, emportant deux outres d'eau et une ample provision de galettes. Toutefois, les provisions n'étant pas inépuisables, Jed préconisa de les économiser.

Après chaque rafale, Rol lançait vers le ciel des aboiements furieux, comme si sa hargne eût pu apaiser le courroux des génies. À d'autres moments, il hurlait à la mort, mêlant son cri lugubre aux imprécations du vent. Sur l'horizon bouché évoluaient des formes obscures, entités nées de l'ignoble alliance de l'air et de la poussière. Dans l'atmosphère épaisse, deux humains et un animal cherchaient un abri... Un abri qu'ils finirent par trouver parmi les ruines de ce qui avait été autrefois un village. Il ne restait plus que quelques pans de murs dont certains, ayant résisté aux atteintes du temps, délimitaient encore les pièces. Les toits avaient disparu. Portes et fenêtres également. Les façades mortes regardaient sans le voir le sinistre décor. Là, le vent se brisait en sifflant de dépit.

Jed regarda l'oiseau mort qui venait de tomber à ses pieds, leva la tête, pensant que l'animal venait d'être victime d'un voile-aragne, mais il n'aperçut aucune de ces écharpes tant redoutées. Il s'accroupit, examina sans le toucher le plumage rongé et conclut que l'oiseau avait certainement été entraîné dans une zone à dominante jaune.

Rol vint tourner autour de l'oiseau et le flaira. Jed crut bon de faire disparaître le petit cadavre sous un tas de pierres. Puis il alla s'asseoir auprès de Liad qui demanda :

— Nous resterons combien de temps ici ?

Jed haussa les épaules.

— Nous ne bougerons pas tant que durera la tempête, répondit-il.

Deux jours, trois ? Peut-être davantage... Il faut que j'aille chasser !

Jed s'éloigna des ruines après avoir une nouvelle fois levé les yeux vers le ciel. Soulagé quant à l'absence de voiles-aragnes, il se prit à espérer l'arrivée des nuages filandreux, ceux qui annonçaient la pluie... S'il pleuvait, la tempête se calmerait...

Il se retourna bientôt, ne distingua plus les ruines, aussi prit-il un certain nombre de points de repère qui, au retour, lui permettraient de s'orienter. Ses pensées volaient vers Zalik. Comme lui, il aurait aimé vivre sa solitude en parlant aux siklits par le truchement d'une flûte, en récoltant des graines pour fabriquer de la farine...

Jed se bâtissait un avenir heureux mais encore lointain. Il n'était pas libre et ne le serait pas tant qu'il posséderait le tube bleu.

— Le sphinx de métal, dit-il pour lui-même. Pourquoi ce nom ? Je ne sais même pas ce que c'est !

Il pensa que les Gardiens, eux, sauraient ce qu'était un sphinx de métal. À moins que cela ne fût un de leurs secrets ?... S'il en était ainsi, Liad servirait de monnaie d'échange. Le garçon contre le renseignement !

Tout à sa réflexion, il vit trop tard le laprat qui détalait à son approche. Il poussa un juron, leva tout de même sa hachette mais ne la lança pas. Il se traita d'imbécile et de rêveur, puis se promit qu'il ne manquerait pas le prochain animal. Malheureusement, il n'en rencontra plus un seul, ce qui le mit d'humeur si mauvaise qu'il renonça à débusquer les occupants des terriers qu'il avait repérés. D'ailleurs, il n'avait plus très envie de chasser. Ce vent et cette fichue poussière l'agaçaient. Néanmoins, pour ne pas revenir les mains vides, il entreprit de fouiller le sol en quelques endroits choisis afin d'arracher des tubercules.

Cela l'entraîna assez loin des ruines. Il était en train de creuser quand il sursauta, ayant aperçu, à moins de dix pas, deux corps étendus.

Deux hommes. Nus. Morts. L'un avait la tête fracassée, l'autre le ventre ouvert. Jed se pencha sur eux sans le moindre dégoût et estima que la mort ne remontait guère à plus d'une heure. Les plaies étaient fraîches et suintaient. Instinctivement, il saisit ses hachettes et épia les alentours.

Jed s'inquiéta. Pillards ? Solitaire ? Sans-Mémoire ? Les agresseurs étaient-ils de ceux qui tuaient pour le plaisir ? Mû par un sombre pressentiment, Jed décida de rejoindre Liad au plus vite.

Le vent soufflait avec une violence accrue, arrachant des buissons et des arbustes mal enracinés qu'il emportait dans une course sans fin.

Lorsque Jed, à travers l'opacité de l'air, devina les ruines, il

n'avança plus qu'en rampant. L'endroit semblait désert, tel qu'il l'avait quitté. Pourtant, il se garda bien de se montrer à découvert. Ayant atteint la bordure de l'ancien village, il se mit à l'abri et écouta hurler le vent avec l'espoir que celui-ci, en apportant une voix, trahirait la présence d'hommes. Mais rien de tel ne se produisit.

Prudent, il longea un pan de mur et, en quelques bonds, en atteignit un autre. De la sorte, il se rapprocha petit à petit de l'endroit où il avait laissé Liad, s'attendant à chaque instant à voir apparaître Rol. Le chien, cependant, ne se montra pas. Ce fut une odeur qui attira l'attention de Jed et qui éveilla sa méfiance ; une odeur de fumée, de bois qui brûle.

Supposant que Jed allait revenir avec du gibier, Liad avait probablement allumé un feu qui serait du reste le bienvenu car la température avait tendance à baisser. Pourtant, la chaude image n'influença pas le Solitaire que l'instinct poussait à redoubler de méfiance. Ce calme était trop parfait, vraiment trop parfait...

Jed n'avait vu aucune silhouette, aucune ombre suspecte, mais il était persuadé que des hommes se cachaient dans les ruines. Un sixième sens l'avertissait d'un danger proche. Prêt à parer à toute éventualité, il saisit ses hachettes et continua d'avancer. L'odeur de fumée devint plus forte.

Ayant étudié les lieux, il escalada un mur dans l'espoir de voir sans être vu et, lorsqu'il bénéficia d'une position avantageuse, il réalisa que son instinct ne l'avait pas trompé. Liad, ligoté, pleurait dans un coin. À quelques pas de lui, cinq hommes dépenaillés devisaient à voix basse. Jed se raidit. Un sentiment de rage brûla chacune de ses fibres. Il faillit lancer ses hachettes sans réfléchir et sauter, tel un fauve, au milieu de la pièce. Mais il se maîtrisa. Il était seul contre cinq. Même si les hachettes apportaient la mort, il resterait trois hommes à combattre, trois hommes qui ne cultivaient pas particulièrement la tendresse. Il devait les séparer.

Il descendit lentement, sans bruit, se demandant comment il allait s'y prendre pour attirer au-dehors un ou deux ruffians. Mais à peine venait-il de poser les pieds sur le sol qu'une corde à boules, lancée avec dextérité, vint se nouer autour de ses chevilles. Surpris par l'attaque, il perdit l'équilibre, tomba, se retourna vivement et leva ses hachettes.

— Ne bouge pas ! Jette tes armes !

Arc bandé, un sixième larron qu'on avait posté en sentinelle le menaçait d'une flèche. Au moindre changement d'attitude, le trait partirait, ayant sur les hachettes l'avantage de la vitesse. À contrecœur, Jed obéit, garda néanmoins son couteau. Si l'homme approchait...

— Ne bouge surtout pas !

Le ruffian n'approcha pas. Il appela ses compagnons, dut s'égosiller pour se faire entendre. Jed décocha aux nouveaux venus un regard haineux.

— Qui c'est, celui-là ?

— Il nous épiait, Rough. Je n'ai eu qu'à le cueillir !

— Bon travail, Calog ! Il est seul ?

— Je crois. En tout cas, je n'ai aperçu personne d'autre... Il y avait un moment que je l'observais.

Le dénommé Rough était puissant, tout en muscles. Sous ses cheveux noirs presque ras on ne voyait que l'énorme cicatrice qui barrait son front large. Sans ménagements, il souleva Jed, le palpa, sourit en prenant le couteau. Un sourire froid, suffisant, qui ne transforma pas les traits de son visage glabre.

— Qu'est-ce que t'espérais, le Solitaire ?

Jed ne répondit pas. Dos au mur, il se contenta de soutenir le regard de celui qui l'interrogeait.

— T'es muet ou sourd ? Tu cherches quoi, par ici ?

Sans attendre une réponse, Rough lui envoya son énorme poing dans l'estomac. Jed serra les dents, encaissa. Il eut envie de riposter mais se contint. Ses chevilles entravées lui interdisaient de combattre. Et puis, celui qui répondait au nom de Calog le tenait toujours à la pointe de sa flèche. Il préféra céder.

— Ce serait plutôt à moi de te poser la question, non ? J'étais ici avant toi. Avec le petit ! Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Oh, rien ! Rien du tout !... On l'a juste un petit peu ficelé pour l'empêcher de nous fausser compagnie ! Tu vas d'ailleurs le rejoindre sans tarder !... Ligotez-le, vous autres, et conduisez-le à l'intérieur !

On libéra Jed des bolas qui l'avaient immobilisé ; en revanche, on lui lia solidement les poignets derrière le dos.

— Avance !

Lorsqu'il vit entrer Jed, Liad poussa un cri de désespoir. Jusqu'à cet instant, il avait nourri l'espoir que le Solitaire parviendrait à le délivrer.

— Jed ! Oh ! Jed ! Ils... ils ont tué Rol !

Le garçon éclata en sanglots tandis que Jed, apprenant la nouvelle, bousculait ceux qui l'encadraient.

— Du calme ! ordonna Rough.

— Salaud !

— Ta gueule ! Ce n'était qu'un chien. Tu vas pas nous faire une comédie à ton tour, non ?... D'accord, on a tué la bête. Et après ? Faut bouffer ! Tu dois comprendre ça, hein, le Solitaire ?

— Et les deux hommes que j'ai vus morts, pas loin ? Vous les avez tués aussi pour les bouffer ?

— Deux hommes ? Quels hommes ? On a tué personne !

— Ben voyons ! Va dire ça à l'ordure qui t'a mis au monde !

Rough ne réagit pas sous l'insulte. Il paraissait réellement surpris, tourmenté même. Le ton qu'il avait employé, la transformation de ses traits prouvaient qu'il était sincère.

L'un des hommes de la bande suggéra :

— C'est peut-être les autres, Rough. S'ils étaient tombés sur un groupe ?

— Connerie ! On n'a pas vus de groupe depuis au moins huit jours ! Et puis, Stig est trop malin pour aller se jeter dans un piège...

— Tu dis ça pour nous rassurer ?

— Ferme-la, Exod ! Tu penses toujours au pire !

— J'ai mes raisons ! Stig a peut-être été attaqué. Je vais aller à sa rencontre !

— Tu vas rien faire du tout ! On va l'attendre ici, comme convenu !

— Ils ressemblaient à quoi, ces hommes ? interrogea Rough.

— A... des hommes ! répondit Jed. On a pris leurs vêtements et leurs biens, ainsi que leurs armes s'ils en possédaient. L'un d'eux avait la tête fracassée, et l'autre était ouvert de bas en haut si tu vois ce que je veux dire !

— Mais leur tête ? Elle était comment, leur tête ?

Jed haussa les épaules. Rough laissa échapper un « Ha ! » de dépit et se mit à marcher de long en large. Le Solitaire s'amusa de son embarras. Le contretemps allait rendre nerveux les hommes de la bande. Une nervosité qui servirait peut-être ses projets car, bien qu'il fût en mauvaise posture, il était déjà en train d'élaborer un plan de fuite.

Ayant renoncé à poursuivre l'interrogatoire, Rough parlait tout bas à ses acolytes. Excédé, il se retourna brusquement et lança à Jed :

— Fais taire ce gosse ! Qu'il cesse de renifler !

Jed ne broncha pas, demeura muet. Plus que jamais absorbé dans ses pensées, il ne quittait pas des yeux celui que Rough avait appelé Calog, car c'était lui qui avait pris ses hachettes et son couteau. Jed n'admettait pas encore qu'il ne possédait plus rien et ne renonçait évidemment pas à l'idée de fuir à la première occasion, c'est-à-dire lorsque le vent aurait cessé de souffler. D'ici là, il fallait qu'il prépare minutieusement son plan. Pour commencer, il devait savoir pourquoi les deux bandes s'étaient donné rendez-vous.

— Jed..., souffla Liad.

— Non, ne dis rien. Pour Rol, je comprends mais...

— Il y a longtemps que nous étions ensemble, Jed. C'était un bon chien...

— On ne l'oubliera pas, je te le promets. Mais il faut que tu penses à autre chose, maintenant. Aux Gardiens, par exemple.

— Mais... on est là, Jed ! Là ! Prisonniers !... Qu'est-ce qu'ils vont

nous faire ?

— Ça... Je n'en sais rien ! Pour l'instant, ils n'ont pas l'air de vouloir s'occuper de nous... Au fond, nous avons de la chance. On aurait pu avoir affaire aux Prédateurs !

— Ceux-là sont pareils !

— Pas tout à fait...

— C'est vrai que tu as découvert deux morts ?

— Oui, à trois kilomètres d'ici, environ. Mais tais-toi. Je voudrais bien entendre ce qui se dit là-bas...

Liad se recroquevilla et se tut. Dans la pièce voisine, un feu brûlait.

Tout en grignotant l'une des galettes confectionnées par Zalik, Calog s'accroupit près de Jed.

— C'est toi qui as fabriqué ça ?

Jed surmonta son envie de l'envoyer paître. Mieux valait qu'il fasse preuve de docilité s'il voulait vivre assez longtemps pour espérer la fuite.

— Qui veux-tu que ce soit ?

— C'est bon, apprécia Calog. C'est fait avec quoi ?

— Avec... de la farine.

— Farine ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une poudre qu'on obtient en écrasant les graines de certaines plantes, répondit Jed. En mélangeant de l'eau à la farine on fabrique une pâte qu'on met à cuire...

— Ouais, ça paraît facile. Mais, en parlant d'eau, tu pourrais pas me dire où t'as rempli tes outres ?

— La dernière pluie, dit Jed.

— Tu mens ! La dernière pluie remonte à quinze jours !

— J'étais loin d'ici !

— Arrête ! Je suis sûr que t'as déniché un puits !

Jed se contenta de sourire. Ce Calog était un malin mais il lui prouverait, le moment venu, qu'il l'était davantage. Pour connaître le point d'eau, les ruffians devraient le laisser en vie...

— C'est ça, hein ? J'ai vu juste ! Tu sais où il y a un puits !

— Qu'est-ce que t'as à gueuler comme ça ? intervint Rough.

— Le Solitaire a trouvé un puits, j'en suis sûr ! Je me disais bien que ses outres étaient un peu trop pleines.

— C'est vrai, ça ? demanda Rough. Tu connais l'emplacement d'un puits ?

À peine Rough venait-il de poser cette question que Calog s'écria :

— Rough ! Voilà Stig ! Il est blessé !

L'homme arriva en titubant ; ses guenilles étaient tachées de sang. Calog et Rough se précipitèrent pour le soutenir et l'aider à s'asseoir. Il était à bout de forces.

— Stig ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Où sont les autres ?

Le blessé réclama de l'eau. On lui donna à boire. Il déglutit plusieurs fois avant de répondre :

— Morts !... Tous...

Il éprouvait de sérieuses difficultés à respirer.

— On a attaqué deux isolés, poursuivit-il d'une voix faible. Ils avaient abattu des laprats... Et puis, ils avaient des armes et des vêtements... On pensait qu'ils étaient seuls... Ils étaient au moins vingt ! Leur groupe était à... à moins de cinq cents mètres de là... Faut qu'on parte, Rough !

— Ils sont loin d'ici ?

— Je l'ignore... Mais faut partir !

Rough pinça les lèvres.

— Le vent monte encore. On peut pas prendre le risque... Il y a les voiles-aragones !

— Avec eux, on a tout de même une chance... Pas avec le groupe... J'ai même cru reconnaître l'un des hommes de Chadar !

Tandis que la conversation se poursuivait et que l'on s'interrogeait sur la suite des événements, Jed réfléchissait. Ce Chadar semblait jouir d'une certaine notoriété mais son arrivée ruinait les plans du Solitaire.

— On peut pas partir ! dit fermement Exod.

— Il le faut ! insista le blessé. Ils nous tueront !

Exod s'agenouilla près de lui, serra les poings.

— Rien ne prouve qu'ils viendront ici ! Et puis, avec cette poussière, on ne voit pas très loin... De toute façon, on peut les attendre ! S'ils approchent, nous leur enverrons quelques flèches, et comme ils ne sauront jamais combien nous sommes, ils...

— Des flèches ! pesta Rough. Vraiment ! Avec ce vent, tu n'atteindras aucune cible !... Je crois plutôt que Stig a raison. On va partir avant que les autres arrivent !

Les ruffians s'empressèrent de rassembler leurs armes et leurs biens, emportèrent ceux de Jed.

— Dommage, dit Calog qui revenait de la pièce voisine, le rôti était cuit... Qu'est-ce qu'on va faire de ces deux-là ?

— Qu'ils crèvent ! jeta Rough.

Sans se préoccuper davantage du sort de leurs prisonniers, ils quittèrent l'abri et s'éloignèrent en rasant les murs. Mais il était déjà trop tard. Leurs ennemis avaient atteint les ruines et les encerclaient.

Malgré la voix impérieuse du vent, Jed et Liad perçurent des cris et des appels.

— Ça y est ! dit Jed. L'autre groupe est là ! Rough et sa bande sont perdus !

— C'est eux qui crèveront ! jeta Liad. Rol sera vengé !

— Sans doute, murmura Jed, mais un groupe est un groupe. Je ne suis pas plus tranquille. Ceux qui viennent sont peut-être pires !

Armée d'une sagaie, une femme entra, eut un mouvement de défense en découvrant les prisonniers, mais elle constata immédiatement qu'elle n'avait rien à craindre d'eux. Elle baissa son arme et tourna les talons.

Elle revint peu après, accompagnée de deux hommes qui considérèrent Jed et Liad avec un certain étonnement. L'un d'eux sortit son couteau et, sans un mot, trancha les liens des prisonniers. Quand ceux-ci furent libres, il dit :

— Je suppose que ceux qui étaient avec vous n'étaient pas de vos amis...

L'homme s'interrompit, posa les yeux sur Liad. Il était jeune, grand et fort, avec des cheveux noirs coupés courts et une épaisse moustache qui lui ornait la lèvre supérieur.

— Vous êtes libres, déclara-t-il.

Jed sentit la méfiance le quitter.

— J'aimerais récupérer mes armes.

— Tu les trouveras certainement à côté de ceux que nous avons abattus, à moins que mes hommes ne les aient déjà ramassées...

Jed pensa également à rentrer en possession de ses biens. Le tube bleu se trouvait dans son sac...

Une autre femme entra.

— Le blessé vient de mourir, Chadar...

— Nous le brûlerons avec Ralta et Agbar si nous trouvons assez de bois pour élever un bûcher. Dans le cas contraire, nous les enterrerons.

— Rough est parvenu à s'enfuir !

— Aucune importance. Je doute fort qu'il puisse prévenir Vaughn. Il est trop loin... Et le risque des voiles-aragnes demeure !

Chadar s'adressa de nouveau à Jed :

— Nous t'avons aperçu quand tu as découvert nos deux compagnons. Sur le moment, nous avons cru que tu faisais partie de la bande et nous t'avons suivi de loin... Sans le vouloir, tu nous as rendu service. Tu n'as rien à craindre de nous.

CHAPITRE VII

À proximité de l'emplacement où le groupe s'était installé, entre quelques pans de murs lépreux qui cassaient la force du vent, un bûcher avait été élevé, et c'était Klav le silencieux qui avait demandé à le surveiller. Il s'était toujours très bien entendu avec Ralta, et ce qu'il éprouvait lui commandait de demeurer auprès de son ami jusqu'à ce que le corps de ce dernier ne soit plus que cendres. Près de Ralta on avait couché les dépouilles de Stig et d'Agbar. Quant aux ruffians que l'on avait abattus, on les avait ensevelis.

La nuit tombait. On avait tendu des toiles et des peaux, dressé les tentes, empilé des pierres afin de s'assurer une meilleure protection contre le vent, la poussière et les éventuels voiles-aragmes. Des feux éclairaient les ruines, repoussant l'obscurité dévorante et jetant sur les murs des ombres tourmentées. Au milieu de la plaine souffrante le campement constituait un monde à part, un havre, une oasis. Aux gémissements graves et modulés, aux hululements et aux sifflements s'ajoutaient des bruits de voix et les pleurs d'un enfant. Dans des récipients métalliques cuisaient des laprats, des racines et des tubercules.

Cette nuit-là aurait pu être une nuit comme les autres malgré la tempête, mais le groupe avait livré un nouveau combat et l'on déplorait la mort de deux de ses membres. D'humeur sombre, chacun s'efforçait de ne pas montrer ses sentiments. On parlait peu. On s'occupait pour paraître indisponible.

Quelques-uns, comme Chadar, méditaient, s'interrogeaient sur leur avenir. Il y aurait d'autres combats, d'autres morts, de longues marches, des soifs et des faims. Mais à ces images suscitées par la peine se superposaient les espoirs liés au projet commun. Seul, Chadar tentait de faire le point. Touché par la mort de deux de ses compagnons, il ne distinguait plus qu'un futur érugineux. Le doute se cristallisait sur les idées les plus hardies et menaçait de les broyer. Pourtant Chadar ne se laissa pas entraîner par le noir courant des pensées pessimistes. Avec quelques fidèles, il avait osé quitter le clan de Jugo, un groupe de nomades. Il désirait rassembler des hommes et des femmes de tout bord afin de former un vrai peuple, un peuple qui s'installerait sur un vrai territoire, là où il y aurait de l'eau et du gibier. Ainsi avait-il réuni plus d'une cinquantaine d'âmes qui croyaient trouver le bonheur au bout de leur chemin.

Tournant la tête, il aperçut Jed et Liad qui, eux aussi, semblaient méditer. Il alla s'asseoir auprès d'eux. Son regard se perdit dans les flammes d'un foyer et explora le décor d'avenir qu'il y trouva. Il demeura longuement muet puis, à brûle-pourpoint, demanda :

— Et toi, Jed ? C'est quoi, ton but ?... Si tu veux te joindre à nous...

Il avait posé cette question, fait cette proposition comme s'il venait d'exposer les vues de son groupe. Jed lui répondit avec un temps de retard :

— Je suis un Solitaire, Chadar, et je tiens à le rester. Mes raisons valent les tiennes, je crois. Il est donc inutile d'en parler.

— Comme tu voudras !

Le silence revint entre les deux hommes mais ne se prolongea pas.

— Liad appartient à un groupe dont il a perdu la trace... Des espèces de nomades. Enfin, des errants d'un genre particulier qui se désignent eux-mêmes sous le nom de Gardiens du Savoir. Quand nous les aurons retrouvés, mon but sera atteint. Je reprendrai mon voyage...

— Pour aller où ?

— Ailleurs, répondit Jed simplement. Toujours ailleurs.

— Un Solitaire est condamné à errer jusqu'à sa mort, dit Chadar. Et il n'a pas le temps de vieillir ! L'âge altère les réflexes et brise la force. Alors, le Solitaire devient une victime !

— Il peut aussi s'arrêter, répliqua Jed, construire un abri et continuer à vivre seul... Nul chef ne le contraint à errer encore ! Il est libre ! Il prend seul ses décisions ! Il choisit !

— Notre groupe s'arrêtera un jour, lui aussi, et sur une terre qu'il aura également choisie ! Nous formerons un peuple, nous construirons une cité et nous deviendrons puissants ! Nous creuserons les puits et nous cultiverons la terre afin que chacun mange et boive selon ses besoins !

— Tu veux imiter les Anciens ?

— Nous voulons simplement vivre autrement, sans craindre nos ennemis, sans redouter la sécheresse ou la famine. Et surtout, nous désirons bâtir afin que notre peuple puisse se développer ! Les errants, qu'ils soient en groupes ou qu'ils soient solitaires, finiront par disparaître. Parce qu'ils se contentent de survivre dans le présent ! Et survivre n'est pas vivre !... Il ne suffit pas de savoir se protéger, il faut accroître cette protection. Dans tous les domaines ! Nous nous améliorerons. Nous progresserons à l'abri des murs de notre cité !

— Tu parles un peu comme Liad, dit-il après s'être accordé un moment de réflexion. Les Gardiens du savoir forment un peuple mais ils prétendent qu'il faut d'abord connaître le passé pour penser à l'avenir... Ils emploient des mots sans signification, des mots comme « soleil » ou « livre », et ils disent que le ciel a été bleu avant d'être

gris...

— Ça n'a pas de sens, déclara Chadar. Pourquoi inventent-ils de telles histoires ?

— Liad affirme que ce ne sont pas des histoires, que tout est vrai !

— Et toi ? Tu le crois ?

— J'ignore ce que je dois croire ou ne pas croire, répondit Jed. J'avoue que ce que me raconte Liad me trouble. Quand il me parle des Gardiens, je me dis qu'il n'a aucun intérêt à mentir, mais je ne comprends pas. Le monde n'a pas pu être à ce point différent... Les Gardiens cherchent les raisons de la disparition des Anciens, et ils découvrent un à un leurs secrets. Et ces secrets sont certainement importants car les Gardiens n'hésitent pas à prendre d'énormes risques en pénétrant dans les cités mortes !

— Quoi ? fit Chadar. Ils s'aventurent dans les terres brûlées ?

— Liad le dit.

— Dans les cités mortes ! répéta Chadar. J'avais donc raison ! On peut les approcher et même y pénétrer !

— Tu en avais l'intention ?

— Pour construire notre cité, nous aurons besoin de matériaux. Il sera donc possible de prendre tout ce que nous voudrions...

— À condition de savoir si le danger existe ou non !... Hum ! Liad pourrait peut-être te dire comment aborder les cités...

Jed se tourna vers le garçon qui, ne pouvant accepter la mort atroce de Rol, demeurait prostré.

Le Solitaire esquissa un geste de regret, se laissa distraire un instant par une jeune femme qui attisait un feu... Depuis combien de temps n'avait-il pas tenu une femme contre lui ?

Cette question le ramena dans le passé, ce passé qu'il fuyait mais qui resurgissait malgré lui. La solitude le rendait libre, du moins le croyait-il, mais elle avait ses exigences...

— Toi, que sais-tu des Gardiens ? demanda Chadar.

— Peu de chose, en vérité. Au début, j'ai douté de leur existence, et il m'arrive encore de le faire en dépit des affirmations de Liad.

— Ils existent, assura un homme qui, accroupi devant le foyer le plus proche, s'était intéressé à la conversation.

Il mesura aussitôt l'effet que son intervention avait produit, en lisant l'étonnement et la reconnaissance sur le visage de Liad. Le garçon avait aussitôt réagi.

— Tu les as vus ?

Chadar invita l'homme à s'asseoir près de lui.

— Qu'est-ce que tu sais, Hanigat ?

— J'ai déjà rencontré des Gardiens... Moi et quelques autres, précisa-t-il. C'était avant que nous ne fassions partie de ton groupe... Il y a six semaines environ. Nous étions en train de récolter des herbes

à épi quand nous les avons vus. Ils étaient une douzaine. Evidemment, nous avons immédiatement pensé à nous défendre et... et même à fuir, car nous n'étions que cinq. Nous sommes restés à bonne distance, mais ils nous ont fait des signes en nous appelant. Nous n'avons pas bougé. Cinq d'entre eux ont alors abandonné leurs armes et sont venus vers nous. C'est ainsi que nous avons appris qui ils étaient. Ils voulaient des renseignements sur la région...

Tremblant d'excitation, Liad demanda :

— Est-ce qu'ils t'ont dit ce qu'ils cherchaient, où ils allaient ?

— Ils cherchaient une cité qui, selon eux, se dressait près d'un fleuve. Nous leur avons répondu que le fleuve, si nous parlions du même, se situait beaucoup plus au sud.

— Un fleuve... Au sud... Et ils étaient douze, c'est bien ça ?

— Oui, douze. Peut-être treize.

— Il y avait des femmes ?

— Il me semble en avoir aperçu une mais c'est là un souvenir très vague.

— C'était un détachement, conclut Liad. Un détachement ! Et s'il est vrai que tu l'as rencontré il y a un peu plus d'un mois, il est possible qu'il soit encore dans cette cité !... Est-ce qu'ils t'ont parlé du clan ?

Hanigat ne répondit pas immédiatement, sachant combien sa réponse avait de l'importance pour Liad. Il fit un effort de mémoire avant de déclarer :

— Je ne le crois pas. Toutefois, je me souviens d'une réflexion... Un homme a dit : « Plus au sud ? Nous sommes donc remontés trop loin ! » Cela pourrait signifier qu'ils venaient du sud ou qu'ils étaient revenus sur leurs pas... Le clan se dirigerait peut-être vers le sud...

Liad se rappela cet homme très grand, aux cheveux gris et lisses, qui se nommait Jazan. Celui-ci n'avait-il pas déclaré avoir eu des échos des hommes des terres brûlées alors qu'il se trouvait plus au sud ?

— C'est ça ! dit le garçon. C'est sûrement ça ! Nous partirons dès demain, Jed !

Pour le Solitaire, le sud évoquait tout autre chose, et il se réjouissait intérieurement de la tournure que prenaient les événements. Toutefois, il crut bon de tempérer l'enthousiasme de Liad.

— Nous partirons quand le calme sera revenu, rectifia-t-il. Tant que le vent soufflera de la sorte, nous ne bougerons pas de l'abri. Rien ne presse.

CHAPITRE VIII

La tempête avait laissé derrière elle un calme surprenant. Le vent s'était tu et la température avait baissé, rendant les nuits particulièrement froides. Les deux voyageurs découvraient un autre paysage. Depuis quatre jours, Jed tentait de trouver une ouverture vers le sud. Maintes fois il avait été contraint de rebrousser chemin, de se diriger vers l'est et de contourner des lieux où, pour sa sécurité, l'homme ne devait en aucun cas poser le pied.

Liad, qui pendant les deux jours passés avec le clan de Chadar n'avait pas cessé de trépigner, se décourageait, et ce découragement rendait plus aiguë la peine qu'il éprouvait de n'avoir plus Rol à ses côtés. Parfois, l'esprit ailleurs, il cherchait le chien des yeux, croyait entendre un aboiement mais il se ressaisissait et ne tardait pas à retomber dans une tristesse morbide. Il traînait le pas, parlait à peine, ignorait les propos de son compagnon qui pourtant ne perdait jamais une occasion de le distraire.

Jed proposa à Liad de s'arrêter bien avant que ne s'annonce la fin du jour. Le garçon acquiesça mais, au lieu de l'aider à tendre ses pièges comme il le faisait habituellement, il resta assis sous l'orme qui marquait l'emplacement choisi. Jed effectua seul le travail, sans commentaire. Ensuite, il alluma un feu près duquel il aligna les gros tubercules qu'il avait déterrés en chemin.

— Tu veux de l'eau ?

Le garçon eut un geste de dénégation. Ce fut sa seule réponse. Jed but quelques gorgées, reboucha l'outre et alla s'allonger auprès de Liad qu'il observa du coin de l'œil. Puis il se redressa.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea-t-il doucement.

— Nous ne sommes pas sur le bon chemin, Jed ! On tourne en rond !

— Allons ! Il existe obligatoirement un passage que nous découvrirons tôt ou tard mais, tu le vois comme moi, nous sommes environnés de zones dangereuses dont nous ignorons l'étendue... Ne te décourage pas, va ! Les Cherchants sont sûrement passés par ici et, avant nous, ils auront eu beaucoup de mal à sortir de cette région... Tu ne penses tout de même pas que nous sommes plus malins qu'eux !

— Oh, non ! s'écria Liad. Les Gardiens se fraieraient un chemin même à travers les marais !

Jed dissimula un sourire et poursuivit :

— Dans ce cas, il faut te dire que nous tournerons encore en rond pendant quelques jours. Mais nous finirons bien par découvrir le chemin du sud, surtout si tu observes bien ce qui t'entoure et si tu me donnes des indications !... Je ne peux pas tout voir !

— Si Rol était là... Mais il est mort. Comme Dirith ! Comme Soa, ma mère !

Ils restèrent longuement silencieux. Jed alimenta le feu, brindille par brindille, son regard cherchant à saisir le mouvement capricieux des flammes. Alors, il se souvint et se mit à parler de lui.

— J'étais un peu plus jeune que toi quand mon clan a été massacré. Je ne t'apprendrai rien en te racontant la vie que j'ai menée, car cette vie, tu l'as vécue ! Moins longtemps que moi, c'est vrai, mais tu l'as vécue ! Tu sais donc ce que représente la solitude pour un enfant... J'ai eu peur, moi aussi. J'ai eu faim et soif. Comme toi ! Je me suis égaré dans des régions épouvantables, j'ai été malade, j'ai failli mourir cent fois ! Il m'est arrivé de rester plusieurs jours dans un trou, sans oser bouger, parce que des chiens sauvages rôdaient ou parce que l'air était infesté d'insectes...

Jed s'interrompit. Les images du passé revenaient pêle-mêle, défilaient sans ordre, mais aucune n'était ternie. Elles dataient de la veille...

— Je devais avoir ton âge lorsque j'ai été recueilli par le clan de Lug. Je mourais de soif. J'étais couvert de blessures car, la veille, je m'étais fait attaquer par une vingtaine de corbeaux... Un homme m'a servi de père. Il s'appelait Korzal et son épouse Dhélya. Korzal m'a beaucoup appris, principalement à utiliser les hachettes. Celles que je possède ont été fabriquées par lui... Dans le clan de Lug j'ai vécu mes plus belles années. J'ai grandi en pensant que mon père adoptif connaissait tout de la vie. Il chassait à la perfection, savait construire des huttes, fabriquer des armes et des outils. Il possédait aussi une très grande force... Mais, peu à peu, je me suis détaché de lui. Il disait d'ailleurs qu'il n'avait plus rien à m'apprendre. Et moi, je préférerais la compagnie d'Hanowa... Elle était très belle, avec de longs cheveux bruns et des yeux noirs très profonds... Comme le voulait la coutume, nous avons échangé des promesses ; nous désirions mener une existence commune. Mais Hanowa est morte, piquée, comme toi, par une mouche bleue. Nos efforts pour la sauver ont été inutiles. Nous ne possédions aucun remède adapté... Elle est morte en souffrant atrocement... Quand le clan a décidé de poursuivre sa route, je n'ai pas voulu le suivre malgré l'insistance de tous les miens. Je leur ai dit que j'avais besoin de solitude, que je les rejoindrais plus tard. Mais j'ai pris un autre chemin...

Jed n'avait pas cessé de contempler les flammes.

À présent, Liad comprenait pourquoi son compagnon n'aimait pas

parler du passé. Il était devenu un isolé, un Solitaire. Tous les dangers liés à la solitude, la lutte pour la survie devaient occuper son esprit et effacer de sa mémoire l'image d'Hanowa...

— La vie ne s'arrête pas lorsque nous avons de dures épreuves à surmonter, dit Jed. Il faut continuer... Et nous continuerons ! Nous retrouverons les Gardiens !

CHAPITRE IX

Lorella courait à perdre haleine dans une plaine parsemée de sureaux et de buissons épineux. Fréquemment, elle se retournait, sa longue chevelure noire flottant sur ses épaules nues. Souple, rapide malgré la fatigue qui commençait à la gagner, elle tentait de creuser l'écart entre elle et ses poursuivants. Ils étaient quatre, armés de sagaies. Jeunes comme elle, ils se trouvaient sur ses talons depuis l'aube. Par cinq fois elle avait changé de direction, dans l'évidente intention de brouiller sa piste, mais ils avaient eu tôt fait de la reprendre en chasse, et Lorella en venait à douter de leur échapper.

Elle tira de nouvelles forces de l'évocation de son châtiment. Si elle était prise, Mara, la maîtresse du clan, donnerait l'ordre d'appliquer la loi. Il ne fallait espérer d'elle aucune pitié. Lorella se voyait déjà nue, écartelée, poignets et chevilles attachés à des piquets, criant sous le poids de tous les hommes du clan qui la pénétreraient tour à tour. Ensuite, elle serait fouettée puis mutilée, et finalement abandonnée, sans vêtements, sans eau et sans nourriture, ce qui signifiait la mort à brève échéance.

Bien qu'elle eût la gorge en feu, elle ne ménageait pas ses efforts. Ses grands yeux myosotis, légèrement étirés vers les tempes, cherchaient sur l'horizon une bande verdâtre qui aurait signalé des halliers ou des bois, mais sur cette ligne qui reculait sans cesse ne se détachaient que quelques arbres mous et des buissons épars.

Brisée, elle dut renoncer à courir. Elle marcha néanmoins d'un pas alerte, tenta de reprendre son souffle, estimant qu'elle possédait une avance suffisante pour s'accorder un temps de repos. Elle jura qu'elle ne reverrait jamais le clan de Mara, résolue à se donner la mort pour n'avoir pas à subir l'horrible châtiment. Certes, en ayant accepté, plusieurs fois de suite, de partager la couche de Tourah, l'homme le plus jeune du clan, elle avait commis une faute grave. Des jalousies étaient nées. On s'était battu. Il y avait eu deux morts, deux combattants, et le groupe en avait été affaibli. Or, celui ou celle qui se rendait responsable d'une telle faute méritait une punition exemplaire. Car dans un monde où la force était considérée comme la première des qualités, tout acte réduisant cette force s'apparentait à la trahison.

Parvenue au sommet d'un tertre, elle se retourna une nouvelle fois et aperçut, à quelque cinq cents mètres, les quatre hommes qui, comme elle, se reposaient en marchant. Elle pensa qu'ils étaient

fatigués, eux aussi, et que, la nuit venue, il faudrait bien qu'ils s'arrêtent ! Cependant, la nuit était encore loin. Lorella espérait tenir jusque-là. Profitant de l'ombre, elle effectuerait alors un large crochet et prendrait une direction différente.

Nourrissant ce projet, elle se remit à courir. Pourtant elle n'ignorait pas qu'elle devrait de plus en plus souvent ralentir l'allure si elle voulait ne pas atteindre trop rapidement la limite de ses forces. Sa courte robe de cotonnade, tout imprégnée de sueur, lui collait à la peau, dévoilant les courbes harmonieuses d'un corps dont la taille était encore soulignée par une ceinture de cuir tressé.

Elle maintint son effort, s'imposa une allure régulière à laquelle elle adapta le rythme de sa respiration. Plus que la faim, la soif la tenaillait. Un peu d'eau l'eût comblée. Hélas, elle avait renoncé à s'encombrer d'une outre et, comme tout être vivant, elle savait que boire de l'eau stagnante équivalait à se condamner. D'ailleurs, il n'avait pas plu depuis vingt jours au moins. La sécheresse s'installait sous un ciel perpétuellement gris mais dans lequel les nuages de pluie demeuraient désespérément absents.

Ayant remarqué la présence de quelques papillons-serpents dont le corps effilé ne cessait de se tordre, elle s'inquiéta. Ces grands insectes aux ailes noires, aux mandibules garnies de crochets à venin, ne s'attaquaient pas aux humains mais dénonçaient la proximité des siklits. Lorella scruta le ciel, n'aperçut aucun essaim. Pourtant, les insectes au corps rayé de noir, de jaune et de bleu, devaient occuper un espace proche... Lorella obliqua sur sa droite, s'éloigna prudemment de cette zone qu'à juste titre elle jugeait malsaine. C'est alors qu'elle se prit les pieds dans les tiges d'une plante rampante...

Assis de part et d'autre d'un feu qui se mourait lentement, Jed et Liad achevaient leur repas. Un repas composé d'oiseaux que le garçon avait abattus avec son lance-pierres. Le crépuscule allait descendre sur la plaine lorsque Jed décida qu'il était temps d'installer les pièges autour du campement. Il se leva, fit quelques pas, fourragea dans ses cheveux blonds et dans sa barbe.

— Il ne pleuvra pas encore demain, dit-il en soupirant. Et nous n'avons plus que la moitié d'une outre d'eau !

Le jeune adolescent se leva à son tour pour aider Jed.

Un peu plus d'un mois s'était écoulé depuis qu'ils avaient quitté le groupe de Chadar et pris la direction du sud. En chemin, ils n'avaient rencontré âme qui vive, car les groupes ou les isolés évitaient ces espaces dénaturés au sein desquels la mort jouait à changer de visage.

Non loin de l'endroit où ils avaient décidé de camper, un vaste dôme aplati affleurait le sol et abritait, croyait-on, de nombreux Dormeurs. Toutefois, nul n'avait encore démontré l'existence de ces

derniers car la construction, profondément enfoncée dans la terre, ne présentait aucune ouverture. Quant au matériau utilisé, il était aussi dur que le métal et formait probablement des murs très épais.

Jed, pour sa part, ignorait ces sortes de tombeaux, se disant que si les Anciens y étaient enfermés, ils devaient être morts depuis des années et des années.

— J'ai encore faim, déclara Jed. Lorsque nous découvrirons des herbes à épis, nous fabriquerons de la farine et des galettes...

— Á condition de trouver de l'eau ! rappela l'adolescent qui achevait de nouer une corde autour d'un bâton.

— Mmm ! Tu as raison. Ce n'est pas le moment de penser à ça. La sécheresse persiste... Tends cette corde davantage !

Á peine Jed venait-il de terminer sa phrase que des cris mobilisèrent son attention. Á deux cents pas environ une femme tentait, en clopinant, d'échapper aux deux hommes qui la poursuivaient.

— Jed ! s'écria Liad en l'apercevant. Ils vont la tuer !

— J'y vais !

Il se précipita vers la fille aux cheveux noirs. Les deux poursuivants s'arrêtèrent, firent face en levant leur sagaie, mais ne purent mettre leur menace à exécution. Avec une extraordinaire rapidité, Jed avait lancé ses hachettes, atteignant le premier en pleine figure et le second à la base du cou. La fugitive s'était évanouie.

Demeuré en arrière, Liad s'écria :

— Jed ! Attention ! Il y en a deux autres !

En effet, venant d'une autre direction, deux hommes accouraient. L'un d'eux lança sa sagaie que Jed évita en effectuant un brusque écart. Puis il se jeta sur le corps de ses victimes, reprit ses armes et se retourna vivement en débitant un flot d'injures.

Mais l'ennemi était déjà sur lui, couteau levé.

Jed n'eut que le temps de saisir le poignet meurtrier.

Une lutte à mort s'engagea tandis que Liad reculait devant celui qui venait vers lui. Le garçon rusait. Armant promptement son lance-pierres qu'il avait jusque-là dissimulé, il envoya un projectile qui frappa son adversaire juste sur l'arête du nez. L'homme poussa un cri de douleur, lâcha sa sagaie et porta ses mains à l'endroit meurtri. Il saignait abondamment.

Ivre de rage, il continua d'avancer. Liad recula encore de quelques pas et fit de nouveau bon usage de son lance-pierres. Un deuxième projectile atteignit l'homme au front, un troisième à la tempe. Il vacilla et s'affala dans la poussière.

— Je l'ai eu ! Je l'ai eu ! s'écria le garçon.

De son côté, Jed avait affaire à un individu coriace que la nature avait doté d'une force peu commune. Ils cognaient dur chaque fois qu'ils se dégageaient d'une étreinte et roulaient dans la poussière,

ayant tour à tour le dessus.

Visage contre visage, dents serrées, ils mêlaient leur haleine, crachaient et éructaient, chaque effort étant ponctué de ahans.

Jed possédait un avantage : celui d'être parfaitement reposé alors que son antagoniste avait été très éprouvé par une longue course. Á un moment donné, il le sentit faiblir, aussi multiplia-t-il ses coups afin d'en finir. Mais l'homme résistait. Dans le corps à corps, il parvint à récupérer son couteau qu'il avait abandonné sous la contrainte. Il tenta de frapper mortellement mais Jed dévia le coup et la lame ne fit qu'entailler légèrement son flanc gauche. Furieux, il désarma derechef son ennemi, et ses mains se refermèrent sur le cou de celui-ci.

L'homme ouvrit grand la bouche, essayant vainement d'aspirer une goulée d'air. Jed s'assit sur lui, maintenant sa pression, lui interdisant de se dégager malgré ses sauts de carpe.

Bientôt, tout le corps de l'homme devint flasque. Il s'immobilisa.

— Il est mort, conclut Jed. C'était un...

Il s'interrompit, hébété, en entendant un cri rauque. Il se retourna, vit tomber celui que Liad n'avait que blessé. L'homme avait reçu un couteau au niveau du cœur. La fille aux cheveux noirs, ayant recouvré ses esprits, était intervenue à point nommé pour contrer une attaque qui, sans aucun doute, eût été fatale à Jed.

Durant quelques instants, ils se regardèrent tous les trois sans mot dire. Ce fut Liad qui, remarquant la blessure de Jed, rompit le silence :

— Jed... Tu es blessé !

— Rien de grave. La lame m'a juste effleuré.

Jed se tourna vers la fille.

— Sans toi j'étais mort, déclara-t-il. Est-ce qu'il y en a d'autres ?

Elle fit « non » de la tête.

— Sans toi, j'aurais connu un châtement pire que la mort, répliqua-t-elle. Ces hommes me poursuivaient depuis l'aube... Lorella est mon nom... J'appartenais au clan de Mara.

— Tu... appartenais ?

— Je... j'ai enfreint les lois du clan, répondit-elle après une brève hésitation.

Liad était allé chercher une outre. Jed la lui prit des mains et la tendit à Lorella.

— Bois peu, recommanda-t-il.

Elle but quelques gorgées et rendit l'outre. Jed s'attendait à ce qu'elle fournisse quelques détails sur les raisons de sa fuite mais elle ne donna aucune explication, ni sur la nature de l'infraction, ni sur le châtement qu'elle craignait.

— Les lois ! pesta Jed. Les lois ! Les coutumes ! Les obligations ! Les traditions ! Les groupes ne connaissent que ça ! Ils ne savent pas quoi inventer pour briser la liberté !

Lorella hocha la tête.

— Tu es un Solitaire ?

— Un Solitaire, oui ! Un homme libre !

— Hum ! Peut-être... Et lui ? C'est ton fils ?

— Mon... ? Non.

Jed raconta brièvement l'histoire de sa rencontre avec Liad puis changea rapidement de sujet de conversation.

— Tu appartenais à un clan errant ? interrogea-t-il.

— Nous ne sommes pas des nomades. Notre village est installé à proximité d'une construction d'Anciens que nous avons mise à jour en ôtant la terre qui l'entourait...

— Des Gratteurs ! intervint Liad. Est-ce que vous êtes entrés dans cette construction ?

— Pas encore. Il y a des jours et des jours que nous examinons chaque pouce de ces vastes murs sans déceler l'emplacement d'une ouverture. Nous avons essayé d'entamer les parois mais elles sont trop dures. Nos outils les griffent à peine.

— Á quoi bon ouvrir ces tombeaux ! dit Jed en haussant les épaules. Même si les Gratteurs parvenaient à y entrer, ils n'y trouveraient que des morts !

— Détrompe-toi ! objecta Lorella. Les Anciens qui sont enfermés dans ces constructions ne sont pas morts. Ils dorment !... Certains, même, se sont réveillés ! Aztar, du village de Brah, les a vus !

— Mensonge !

— Non ! Aztar est connu pour ne jamais mentir ! Il a vu un petit groupe d'Anciens sortir d'une construction de faible importance. Ils étaient huit et portaient d'étranges vêtements blancs qui les recouvraient de la tête aux pieds. On ne voyait même pas leur visage !... Ils ne sont pas allés très loin. Ils se sont contentés d'examiner le sol de place en place, comme s'ils cherchaient quelque chose...

— Des vêtements blancs..., murmura Jed en détournant les yeux.

Puis, plus fort :

— Des légendes ! Des histoires invraisemblables ! Personne ne pourrait dormir aussi longtemps ! Et même s'ils étaient réveillés, ils se nourriraient de quoi, tes Anciens ?

— Aztar les a vus ! s'entêta Lorella. Il a vu la façon dont ils étaient habillés... Bien sûr, il n'a pas osé les approcher. Il les a longuement observés puis il est allé prévenir Brah, le chef de son village qui a aussitôt envoyé des combattants sur place. Mais quand ils sont arrivés, les Anciens avaient disparu. Les traces ont révélé qu'ils étaient rentrés dans leur construction. Jusqu'ici, nul ne les a vus ressortir...

— Assez ! s'emporta Jed. Les Anciens sont morts !

Il s'éloigna en maugréant, s'assit à l'écart et soigna sa blessure.

Navré, Liad l'observa un instant puis s'approcha de Lorella. La nuit venait doucement.

— Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

— Je ne le sais pas encore.

— Tu fuyais sans but ?

La fille aux cheveux noirs soupira.

— Tous les villages de Gratteurs me sont désormais interdits. Des messagers répandront la nouvelle et l'on saura très vite que je suis exclue... J'espère qu'un clan de nomades m'acceptera.

— Reste avec nous ! proposa Liad.

Lorella lança un coup d'œil en direction de Jed. Elle ne répondit pas.

— Tu nous aideras à chercher les Gardiens, insista Liad. Ce sont les miens... Si tu le veux, je t'en parlerai demain.

— Demain, oui, fit Lorella.

Mais elle pensa qu'elle serait loin lorsque le jour se lèverait...

CHAPITRE X

Lorsque Jed se rendit compte de l'attaque, il était déjà trop tard. Une vingtaine d'hommes porteurs de torches cernaient le campement.

— Ce sont les tiens ? demanda Jed à Lorella.

— Non. Ce ne sont pas des Gratteurs !

Il ragea intérieurement, se répétant qu'il ne se serait pas fait prendre aussi sottement s'il était resté seul. Au prix d'un terrible effort, il abandonna ses armes.

— Qu'est-ce que vous voulez ? jeta-t-il haineux. De l'eau ?... Il n'en reste presque plus ! Quoi d'autre ?

Nul ne prit la peine de lui répondre. Sous la menace des sagaies il se laissa lier les bras derrière le dos puis rejoignit Liad et Lorella, ligotés eux aussi. Pensant à sa mission, il serra les dents.

— Marchez !

Les hommes se placèrent sur deux files, encadrant les prisonniers, et se mirent en route sur l'ordre de celui qui possédait la plus haute autorité.

Jed s'en voulait d'avoir été surpris de la sorte et tentait, en fouillant sa mémoire, de relever les erreurs qu'il avait commises. Qui avait dit un jour que les Solitaires se ramollissaient lorsqu'ils trouvaient des compagnons ?

Coupable, il l'était. Il s'accusait lui-même. Il aurait dû veiller, ainsi aurait-il aperçu les torches. Mais, avec Liad, il avait erré si longtemps avant de trouver un chemin vers le sud, il avait si longtemps marché sans rencontrer âme qui vive que son instinct de Solitaire s'était quelque peu émoussé. À présent, il payait sa négligence.

Oui, il aurait dû veiller ! Surtout après ce qui s'était passé, car les Gratteurs auraient pu lancer une autre escouade sur les traces de Lorella ! Mais il ne servait plus à rien de regretter.

Le vent tiède qui s'était levé depuis peu apportait des effluves malodorants qui témoignaient de la proximité de certains sols fenestrés. C'était un air sec qui n'augurait rien de bon, qui soulevait la poussière, qui chasserait du ciel les nuages de pluie et qui favoriserait l'apparition des voiles-aragnes.

D'ordinaire, Jed aurait grimacé, redoutant tout autant qu'un autre ces écharpes impalpables qui envahissaient parfois l'atmosphère. Là, au contraire, il s'en réjouit. Tout ce qui contrarierait les desseins de cette troupe pour le moins singulière pourrait apporter une occasion

de fuite. Or, si le vent montait, le groupe devrait chercher un abri et s'arrêter...

Ils marchèrent jusqu'à l'aube. Lorsqu'ils s'arrêtèrent, Jed eut peine à dissimuler sa stupeur. Au milieu des halliers, il découvrait un étrange village. De larges et profondes tranchées, solidement étayées, quadrillaient un espace circulaire d'environ deux cents mètres de rayon et délimitaient d'imposants cubes de terre dans lesquels on avait creusé des habitations.

Avertis par une sentinelle du retour de l'un de ses groupes, le chef du village apparut et s'entretint longuement avec trois de ses subordonnés. À l'exception de quelques hommes et de quelques femmes en haillons qui attendaient on ne savait quoi, le village était désert. Jed dénombra plus de quinze tranchées et quelque soixante habitations. C'était un clan important.

Jed s'approcha de Lorella qui s'était assise pour masser sa cheville foulée. Il eut envie de lui parler mais les mots ne vinrent pas. Qu'aurait-il pu dire en pareilles circonstances ?... Et puis, on l'épiait. On l'observait comme s'il n'avait été qu'une bête curieuse. Il eut l'impression que ces gens rassemblés attendaient de lui un espoir, un souffle nouveau. Agacé, il allait leur lancer quelques invectives quand il vit venir un individu de forte carrure, au visage glabre dont les pommettes saillaient.

Des murmures coururent de bouche en bouche mais cessèrent presque instantanément. Jed entendit distinctement un nom : Kareb.

L'homme s'arrêta à sa hauteur, le toisa, parut apprécier sa belle musculature, puis examina également Lorella et enfin Liad. Il revint à Jed et déclara :

— Vous êtes au village de Mahed. Mon nom est Kareb. Vous faites désormais partie de mon troupeau !

— De ton troupeau ! s'exclama Jed. Ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire que tu travailleras sous mes ordres ! Toi et ceux qui t'accompagnent ! J'exige une obéissance absolue, en tout temps et en tout lieu !

— Je n'ai jamais courbé l'échine devant personne ! riposta Jed. Et ce n'est pas toi qui me feras changer !

De nouveau, des murmures s'élevèrent. Kareb les fit tomber d'un simple regard. Il sourit.

— Tu changeras, je te l'assure. Tu ne seras ni le premier ni le dernier. Le clan de Mahed ne ressemble à aucun autre. On n'y tolère pas le moindre désordre ! Pas le moindre, tu entends ? La rigueur, la discipline et le travail sont nos premières lois et chacun doit s'y conformer !

— Les lois sont faites pour restreindre la liberté !

Un éclair féroce passa dans les yeux de Kareb.

— Pour cette fois, je ne tiendrai pas compte de tes paroles mais, à l'avenir, tu feras bien de surveiller ton langage... Avant ce soir tu auras accepté ces lois que tu refuses !

— Ça m'étonnerait !

— Ne parle pas sans savoir ! Je te dis, moi, que tu les accepteras ! Parce que c'est sur elles qu'on a bâti notre communauté. Ceux qui ne les respectent pas sont châtiés... Tu travailleras donc ! Tu feras en tout point ce qu'on te dira ! Si le travail me satisfait, tu auras droit au repos et à la nourriture. Dans le cas contraire, nous saurons t'amener à l'obéissance. Tu te traîneras à nos pieds en suppliant...

L'ironie plissa les lèvres de Jed.

— J'espère que tu comprendras avant qu'on n'en vienne à cette extrémité, poursuivit Kareb. Souviens-toi : tu es sous mes ordres !... Interroge tes semblables. Ils te diront que tu aurais pu tomber plus mal, que Kareb est juste mais sans pitié ! Certains d'entre eux ont été, comme toi, libres avant d'être esclaves. Il y avait parmi eux des Solitaires qui se disaient indomptables !... Réfléchis ! Encore un mot : n'essaie pas de t'enfuir. Des sentinelles veillent jour et nuit. Elles ne te permettront pas de nous quitter... C'est comment ton nom ?

Ahuri, Jed avait, en se maîtrisant, subi le flot de paroles. Il promena son regard sur les autres esclaves.

— Tu es sourd ? Comment tu t'appelles ?

Conscient de n'être pas en position avantageuse, Jed céda. Il répondit.

— Jed ! répéta Kareb en plissant ses petits yeux porcins. Tu dois savoir te battre. Les cicatrices que tu portes attestent que tu as dû lutter pour préserver ta vie. Mais nous verrons ça plus tard. Pour la première fois, tu m'as obéi. Continuons : qui est la femme ?

Malgré lui, Jed répondit. S'il avait eu les mains libres, sans doute aurait-il été incapable de se dominer. Mais seuls Lorella et Liad, jugés inoffensifs, avaient été débarrassés de leurs liens.

— Et l'enfant ? demanda Kareb.

— C'est... c'est mon fils, mentit Jed.

— Très bien ! fit Kareb satisfait. Très bien !

— Qu'est-ce qui est très bien ?

— D'abord, que tu m'aies répondu ! Ensuite, que ce garçon soit ton fils !... Je suis sûr que tu n'aimerais pas l'entendre crier sous le fouet ! Est-ce que je me trompe ?

Jed serra les dents. Son visage prit une expression de haine féroce. Mais il se contenta de garder la tête haute en manière de défi.

Kareb le bouscula.

— Réponds ! beugla-t-il. Est-ce que je me trompe ?

Jed lança un coup d'œil en direction de Liad et de Lorella. Un feu

étrange lui brûlait les entrailles et rendait ses muscles aussi durs que la pierre. Pourquoi se retenait-il ? Il n'avait qu'à se baisser et, d'un coup de tête, il enverrait rouler Kareb dans la poussière.

— Immonde pourriture ! jeta-t-il.

— Du calme ! Si tu obéis, il ne lui arrivera rien. Á la femme non plus... Quand tu auras fait tes preuves, je dis bien : quand tu auras fait tes preuves, tu auras même la possibilité de les libérer...

Soupçonnant quelque piège sournois, Jed se garda de réagir. Kareb poursuivait :

— Il te suffira, le moment venu, de demander ton intégration. Dans le clan, nous ne serons jamais assez nombreux. Nous avons besoin d'hommes solides qui sachent travailler et combattre ! Nous avons également besoin de femmes et d'enfants...

« La liberté dans la soumission », pensa Jed.

Jed dévisagea les esclaves rassemblés autour d'eux. Dans leurs yeux, il ne lut ni joie ni tristesse, mais simplement une sorte de résignation. Une résignation que lui ne connaîtrait jamais !

N'étaient-ils plus tentés de fuir ? Est-ce que les Solitaires avaient oublié leur condition première ? Dans ce cas, pourquoi avaient-ils changé ? Quel était leur espoir, à supposer que cet espoir existât encore ? Est-ce qu'ils n'avaient jamais songé à se révolter ?

— Á quoi tu penses ? interrogea Kareb.

— Tu as parlé de travail...

— Exact ! C'est en travaillant que nous nous montrons supérieurs à nos ennemis. Nous assurons notre nourriture et nous agrandissons chaque jour notre territoire... Nous avons l'intention de construire d'autres villages, de conquérir de nouveaux espaces. Tu apprendras à défricher la terre, à cultiver. Tu apprendras à fabriquer de la nourriture, à conserver la viande, à... à faire tout ce que ne t'a pas permis ta vie de Solitaire !

— Les ennemis de ton clan deviendront toujours plus nombreux !

— Ce sont également les tiens à partir de cet instant ! Tu es avec nous ou contre nous ! Il n'y a pas de milieu !

— Je n'ai pas demandé à faire partie de ton clan !

— Aucun esclave ne l'a demandé ! Nos groupes vont parfois très loin pour enlever des hommes et des femmes. Nous leur apprenons le travail et la discipline. Nous leur offrons la sécurité ! Peu à peu, ils adoptent nos idées et, lorsque nous sommes sûrs d'eux, nous leur confions d'autres tâches. Certains deviennent alors des combattants.

— Comment peut-on renier son passé ?

— On ne le renie pas. On change ! Ton tour viendra bientôt. Tes idées ne seront plus les mêmes. Tu sauras alors qu'il est possible à un esclave de se hisser au rang des combattants de Mahed.

Jed n'insista pas. Il se retourna et demanda à Kareb de lui couper

ses liens.

— Entendu, Jed ! Mais souviens-toi de ce que je t'ai dit : pas de révolte ! Ne te laisse pas tenter, tu ne tarderais pas à le regretter !

Libéré, Jed se frotta les avant-bras dont la peau conservait la marque des cordes.

— Je réfléchirai, promit-il. Mais en attendant j'ai besoin de repos. Mes compagnons également. Nous avons...

— Le repos se gagne ! Comme la nourriture ! Tu dois d'abord travailler !

— Nous sommes épuisés...

— Attention ! prévient Kareb. Pas de révolte ! J'ai dit que tu devais d'abord travailler. Notre groupe va partir.

— Partir ?... Où ?

— Tu le verras bien !

Kareb distribua des ordres que les esclaves s'empressèrent d'exécuter. L'un d'eux s'approcha de Jed et lui remit une sorte de houe. Il en profita pour glisser à voix basse :

— Fais ce qu'il te dit. Tu ne peux rien.

— Mais...

— Tais-toi ! Fais attention !

Kareb, qui s'était un peu éloigné pour vérifier le bon état des outils, revint vers Jed. Vers Jed qui ne put s'interdire de penser que dans ce clan on aimait aller très vite comme si chaque minute passée présentait un aspect négatif.

— Pressez-vous ! Nous avons du retard sur les autres groupes !

— Et alors ? dit Jed. Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Plus on travaille, plus le rendement est bon, répliqua Kareb. Chacun doit œuvrer avec l'idée de devenir sans cesse le meilleur !... Je porte la responsabilité d'un troupeau, et ce troupeau doit au moins atteindre le niveau des autres malgré les pertes qu'il a subies.

— Et si ce n'était pas le cas ?

— C'est simple : Mahed me ferait exécuter ! répondit Kareb en donnant le signal du départ.

CHAPITRE XI

Un vent chaud, intermittent, soufflait avec modération sur les champs dans lesquels les esclaves travaillaient depuis l'aube. Immobiles, des sentinelles armées d'arcs et de flèches occupaient leur poste, attentives aux déplacements de ceux qu'elles étaient chargées de surveiller. Un fouet à la main, les chefs de troupes distribuaient des ordres, et les coups pleuvaient sur le dos des malheureux qui ne les exécutaient pas avec toute la célérité voulue.

Ici, on traçait des sillons. Là, on plantait des tubercules et des jeunes pousses. Plus loin, on récoltait des herbes à épis, chaque secteur étant délimité par des buissons sur les branches desquels des fruits verts apparaissaient.

La terre n'était donc pas entièrement empoisonnée comme Jed l'avait toujours cru. Á son corps défendant, il éprouvait une certaine admiration pour ceux qui avaient rendu au sol sa fertilité.

Liad s'arrêta soudain, ayant aperçu, à quelque deux cents mètres sur sa droite, deux femmes, deux très grandes femmes, nues à l'exception de leur pagne, qui manœuvraient à elles seules une meule énorme. Fasciné, il les observa jusqu'à ce qu'il reçoive un coup de pied dans le derrière qui l'obligea de nouveau à avancer. Très vite, il rattrapa Jed et Lorella mais ne leur parla pas. D'ailleurs nul ne parlait bien que le silence, sur le chemin, ne fût pas imposé.

On arriva bientôt à la limite des champs, là où croissait une herbe grise qui disputait l'espace à des buissons épineux et à quelques arbres chétifs presque totalement dépourvus de feuilles. Kareb ordonna que l'on se mette aussitôt au travail. Il s'agissait de défricher cette terre afin de la rendre propice aux cultures. Les esclaves se répartirent sur une seule ligne et, sans attendre, commencèrent leur voyage.

Jed avait remarqué qu'un homme s'était arrangé pour être auprès de lui : celui, précisément, qui lui avait apporté sa houe et qui l'avait mis en garde contre toute velléité de rébellion.

Pendant un long moment, il s'employa à la tâche sans même tourner la tête. Les sentinelles veillaient tandis que Kareb allait et venait, inspectant le travail, prêt à abattre son fouet sur le dos des traînants. Les esclaves maniaient leur outil avec une habileté que ni Jed ni Lorella ni Liad ne possédaient, n'ayant jamais eu à effectuer ce genre de besogne. La partie se compliquait singulièrement lorsque l'on avait

devant soi des arbres et des arbustes à déraciner ou d'énormes pierres à enlever. Kareb exigeait un sol propre, dépourvu du moindre brin d'herbe, du moindre caillou.

Jed fit quelques pas sur sa gauche dès que les sentinelles s'éloignèrent, et demanda à son voisin :

— Tu es là depuis quand ?

— Pas loin d'un mois, je crois.

— Et tu n'as jamais cherché à t'enfuir ?

L'homme ne répondit qu'après le passage de Kareb.

— Si. Une fois. Peu après mon arrivée... Je suis un Solitaire, comme toi, et je n'ai pas accepté le traitement. J'ai été repris tout de suite. On m'a enfermé dans une cage et on m'a privé d'eau et de nourriture pendant cinq jours ! Ensuite, j'ai été fouetté jusqu'à ce que mon dos ne soit plus qu'une plaie... J'ai gardé les marques !... Et j'ai dû céder. Crois-moi, Jed, si l'idée de fuir te tourmente, abandonne-la au plus vite !

— Jamais ! Je trouverai un moyen pour filer !

— Sans arme, sans eau et sans nourriture ?... Tu n'iras pas loin ! En supposant que tu échappes aux sentinelles, d'autres dangers te menaceront. Tu sais ce qu'il y a autour de ce territoire ?

— Non, mais... Attention ! Revoilà l'autre !

Ils se turent, mirent plus d'ardeur à défricher et poursuivirent leur effort, Kareb ayant eu la mauvaise idée de s'arrêter juste derrière eux.

— Plus vite, petit ! lança-t-il à Liad. Tu es fort ! Tu dois faire au moins aussi bien qu'une femme !

L'estomac de Jed se noua.

— Il est fatigué, intervint-il. Je te l'ai dit. Il...

Il n'acheva pas. Kareb venait de lui fouetter le visage. Aussitôt Jed leva sa houe, prêt à frapper à son tour, mais son voisin se jeta sur lui pour l'en empêcher.

— Non, Jed ! Pas ça !

Jed se domina. Kareb se mit à ricaner.

— C'est bien, Sabad, approuva-t-il. C'est très bien. Continue comme ça !

Puis il s'éloigna.

— Ne recommence jamais ça ! dit Sabad. Il ne te le pardonnerait pas !

— Tu te figures peut-être que je vais me laisser frapper sans réagir ? Que je vais supporter d'être commandé et de travailler pour manger ?... Quelle sorte de Solitaire es-tu donc, Sabad ?

— J'étais comme toi ! Mets-toi ça dans le crâne ! Comme toi ! Et même pire, parce que je n'avais personne avec moi ! J'étais entièrement libre de ma personne !... J'ai voulu fuir. J'ai échoué. Parce que fuir est impossible. Impossible, tu entends ? Au-delà de ce

territoire n'existent que des zones dangereuses et des espaces neutres occupés par des Rampants...

— Des Rampants ! Tu parles de quoi, au juste ?

— Ce sont des êtres à peine humains qui ne se déplacent qu'en rampant. Leurs jambes ne peuvent pas les soutenir...

— Bah ! Ils ne doivent pas être tellement dangereux !

— Tu ne les connais pas ! Ces créatures sont plus terribles que les hommes de Mahed ! Elles aussi asservissent ceux qui tombent en leur pouvoir. Elles possèdent une pensée supérieure, une pensée qui... qui efface la tienne et qui t'oblige à exécuter tout ce qu'elle te commande ! Mahed lui-même les craint comme l'on craint les siklits...

Jed demeura perplexe. Pourtant, les paroles de Sabad avaient produit sur lui une forte impression. Il observa un long silence puis céda à une impulsion, refusant la condition d'esclave.

— Je ne resterai pas ici ! affirma-t-il. Tu dois comprendre ça, toi ! Tu n'as pas pu changer en si peu de temps !

— Je tiens d'abord à préserver ma vie ! Au moment de ma capture, j'avais déjà renoncé à mener cette existence de voyageur isolé. Je voulais rejoindre un groupe puissant, un clan qui ne cesse de grossir et qui est conduit par un nommé Chadar.

— Chadar ? fit Jed en sursautant. Tu sais où il se trouve ?

— Pas vraiment. Il se déplace beaucoup. Certains sont séduits par ses idées et le rejoignent spontanément. D'autres, au contraire, se liguent contre lui... Tu le connais ?

— Je l'ai rencontré. Il nous a tirés, Liad et moi, d'une mauvaise passe.

— Tu aurais dû rester avec lui.

— Il me l'a proposé... Et peut-être aurais-je accepté son offre si je n'avais eu aucun but. Mais j'en ai un et je me fais fort de l'atteindre ! Je te jure que je m'enfuirai, Sabad !

— Tu n'y arriveras pas !

— Organisons une révolte !

— C'est ça ! Et nous nous ferons tous massacrer ! Non, Jed !

Liad avait lâché sa houe. La paume de ses mains comportait quelques cloques qui, par le frottement répété du manche de l'outil, avaient éclaté.

— Ramasse vite ta houe, conseilla Sabad. Kareb ne t'épargnera pas !

— S'il me frappe, il le paiera ! gronda Liad.

Les deux hommes ne purent s'empêcher de sourire.

— Pourquoi t'es-tu arrêté, tout à l'heure ? demanda Jed.

— Tu n'as pas vu les géantes qui tournaient la meule ?

— Quelles géantes ?

— Ne t'occupe pas d'elles, déclara Sabad. Mieux vaut ne pas les approcher. Elles ont beau ressembler aux autres femmes, elles ne sont

pas comme elles. Tous les esclaves les suspectent car elles sont les seules à être contentes de leur sort ! Elles se sont rendues sans combattre et ont immédiatement accepté le travail. Chacune d'elles possède la force de dix hommes !

— Elles... elles sont vraiment si fortes ? fit Jed.

— N'en doute pas ! répondit Sabad.

— Elles appartiennent à un groupe ?

Ce fut Liad qui répondit :

— À aucun. Ceux et celles qui leur ressemblent sont des isolés qui voyagent sans cesse pour se retrouver. Seuls, ils sont très malheureux...

— C'est vrai, enchérit Sabad. Ces deux-là sont très heureuses d'être ensemble. Elles ne supportent pas d'être séparées.

— Elles pourraient nous aider, poursuivit Liad. J'ai rencontré un homme qui était comme elles. Il s'appelle Jazan...

Liad s'adressa plus particulièrement à Jed :

— C'était juste avant que je n'abatte le coq noir, tu te souviens ?

Il relata l'épisode, profitant que Kareb avait le dos tourné. Quand il eut terminé, Jed lui reprocha de ne lui en avoir jamais rien dit.

— J'ai senti que je ne devais pas parler de cette rencontre, se défendit le garçon. C'était... à l'intérieur de moi. Quelque chose m'en empêchait. Mais je suis sûr que Jazan m'aurait aidé s'il l'avait pu. Les géants ne sont pas mauvais !

Jed n'insista pas.

Comme Kareb revenait, le silence se fit de nouveau. Lorella peinait et, comme Liad, elle avait les mains abîmées. Elle travaillait pourtant sans se plaindre, et ce mutisme intriguait Jed. Mais chaque fois qu'il posait sur elle un regard, elle lui adressait un petit sourire triste.

— Il faut que nous parlions aux géantes ! dit Liad. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis sûr qu'elles seront de notre côté !

— C'est ton imagination qui te guide, répliqua Sabad. Ces deux femmes ne pensent pas du tout à fuir ! De toute façon, nous ne pourrions pas les approcher. Elles appartiennent à un autre troupeau. Quant à toi, tu ne peux quitter ton secteur !

— Et la nuit ? Elles dorment où ?

— Pas avec nous, en tout cas ! Oublie-les, Liad. Pense plutôt à ton travail.

Une rafale de vent emporta l'herbe sèche qu'on venait de couper et fit tourbillonner la poussière. Instinctivement, Jed leva les yeux. Une réaction qui n'échappa pas à Sabad.

— L'instinct commande toujours, à ce que je vois. Tu cherches des voiles-aragones ?

— S'ils emplissaient le ciel, j'éprouverais une grande joie, répondit Jed. On profiterait de la panique pour...

— Ils ont prévu cette éventualité, culpa Sabad. Ils ne laissent rien au hasard.

CHAPITRE XII

Tous les esclaves dormaient, à l'exception de Jed qui gardait les yeux fixés sur la petite flamme tremblante d'une lampe à huile accrochée à l'un des étais de la prison. Dehors, devant la porte, une sentinelle veillait, immobile dans le vent sec qui emplissait la nuit.

Neuf jours s'étaient écoulés depuis que Jed avait été capturé ; neuf jours pendant lesquels, sur les conseils de Sabad, il avait feint d'accepter son sort. Mais il savait qu'il ne supporterait plus très longtemps cette situation. Sa nature reprenait sans cesse le dessus et il éprouvait toutes les peines du monde à la faire taire. Souvent, il avait envie de se jeter sur Kareb pour l'étrangler. Le matin même, à l'aide d'une grosse pierre qu'il venait de déterrer, il avait eu l'intention de fracasser le crâne du chef du troupeau, celui-ci ayant sauvagement frappé Lorella. Avec d'autres esclaves, la fille aux yeux myosotis tentait de débarrasser le terrain de l'énorme souche d'un arbre récemment coupé. Le travail ne s'effectuait pas assez vite au gré de Kareb qui était entré dans une colère noire, distribuant des coups de fouet à ceux que l'infortune éprouvait une nouvelle fois. Il avait fallu toute la force de persuasion de Sabad pour interdire à Jed une intervention qu'il eût sans nul doute payée très cher.

Mâchoires contractées, Jed revivait la scène en pensée et se répétait qu'il ne tarderait pas à mettre sur pied un plan d'évasion. Déjà, il avait noté quelques détails intéressants, notamment que certains secteurs étaient moins bien gardés que d'autres et que la moitié des sentinelles ne possédaient pas d'armes de jet. Par ailleurs, il avait gravé dans sa mémoire toutes les caractéristiques du territoire occupé par les hommes de Mahed. Certes, il était encore trop tôt pour réaliser le projet qui lui tenait à cœur mais, lentement, celui-ci se dessinait. Dans quelque temps, il s'en ouvrirait à Sabad.

Comme chaque soir, il pensa au tube bleu, redoutant le mal, redoutant aussi qu'on eût jeté l'objet. Il ne se voyait pas, une vie durant, songer à une mission qu'il serait incapable de remplir. Pour se libérer du mal qu'il portait, il devait découvrir le sphinx de métal. Il était prêt pour cela à abattre tous ceux qui se dresseraient contre lui, prêt à gravir n'importe quel obstacle, car il supportait de moins en moins l'obligation d'évoquer régulièrement la tâche qu'il avait à accomplir. Cette chose l'obsédait, le persécutait, grignotait peu à peu sa chère liberté...

Lorella poussa un profond soupir, bougea un peu. Sa tête reposait sur l'épaule de Jed. Elle dormait toujours ainsi. Du bout des doigts, il caressa la noire chevelure et vit sur le beau visage la marque qu'avait laissée la lanière du fouet. Un jour, Kareb paierait. Et ce jour n'était peut-être plus si loin...

Jed allait à son tour songer au sommeil quand il vit la porte s'ouvrir doucement. Reconnaisant l'une des deux géantes, il sursauta. Elle entra, se tint courbée, avança après avoir soigneusement refermé la porte derrière elle. Jed estima que sa taille devait avoisiner les deux mètres vingt. Elle était bien faite, agréable à regarder, mais il y avait en elle quelque chose de troublant que Jed fut incapable de discerner. Était-ce cette jeunesse trahie par des cheveux gris ? Étaient-ce ces yeux d'un bleu très clair ?

Elle s'agenouilla auprès de Liad qu'elle réveilla doucement dans un geste presque maternel. Le garçon se redressa, surpris. Il retint difficilement un cri, demeura bouche bée.

Jed n'avait pas bronché. Intrigué par la présence de la géante, il se livrait à toutes sortes de supputations auxquelles son plan de fuite n'était pas étranger.

— Mon nom est Thula, dit-elle à Liad. Je sais que tu dois me parler...

— Te parler ? Maintenant ?... C'est pour ça que tu m'as réveillé ? Tu te trompes certainement, je...

— Je ne me trompe pas. Tu nous épies depuis ton arrivée et je te sens lié à nous par une pensée que je ne parviens pas encore à déterminer. Ton intention n'était-elle pas de nous rencontrer ?

Confondu, Liad balbutia quelques paroles inintelligibles. Jed se glissa lentement sur le côté pour ne pas réveiller Lorella puis rejoignit le garçon et la géante.

— Attends ! fit-il, soupçonneux. Comment as-tu pu venir sans te faire repérer ?

— Simple, répondit Thula. J'ai paralysé les sens des sentinelles ! Jed ne comprit pas.

— Cela fait partie de mes dons, enchaîna Thula, avançant les questions. Accepte cela comme un fait naturel... comme boire, manger, dormir, et ne me demande pas d'explications.

— J'en ai pourtant besoin ! répliqua-t-il. À mes yeux, tu es suspecte. J'ai appris que tu t'étais rendue sans combattre et que tu as accepté immédiatement de travailler pour Mahed ! Et ta semblable également !

Thula eut une petite moue de mépris.

— Je conçois ta réaction, mais Jésa et moi ne sommes suspectes qu'aux yeux des hommes et des femmes ordinaires ! Nous sommes très différentes de vous. Nous constituons une race à part ! Notre manière

de vivre, nos aspirations, nos besoins sont différents... Ta logique n'est pas la mienne. C'est ce que tu dois d'abord accepter si tu veux comprendre !

— Vraiment ! Et... c'est quoi, les buts de votre race à part ?

— Tu n'as pas qualité pour les connaître ! D'ailleurs, tu ne comprendrais pas. Sache seulement que Jésa et moi avons erré, chacune de notre côté, pendant des années et des années, persuadées qu'il existait dans le monde des femmes semblables à nous. Nous ne pouvions pas être des exemplaires uniques. Nous savions... Au fond de nous, nous savions que nous finirions par nous rencontrer. C'était comme si nous possédions une mémoire appartenant à un autre temps. Nous connaissions certaines choses avant de les avoir vues. Mais cela n'a guère d'importance pour toi... Pour répondre à ton accusation, apprends que Jésa et moi avons besoin l'une de l'autre, qu'il suffit que nous soyons ensemble pour être heureuses. Quelles que soient les conditions de vie ! C'est pourquoi nous ne nous sommes pas opposées aux hommes de Mahed. De toute façon, nous n'aimons pas la violence.

— Tu préfères donc la captivité à la liberté ! C'est une logique que je ne connaissais pas encore !

— Je ne préfère rien du tout ! Nous vivons ici parce que nous l'avons accepté !

— C'est bien ce que je disais !

— Fais un effort ! Raisonne sur un autre plan ! Nous sommes des êtres dif-fé-rents ! Peux-tu concevoir cela du fond de ton ignorance abyssale ?

— Sois plus claire. J'ignore de quoi tu veux parler.

— En d'autres termes, Jésa et moi ne demandons pas autre chose que de vivre ensemble. En échange des services que nous rendons, on nous donne à boire et à manger. Cela ne signifie pas obligatoirement que nous soyons les alliées de Mahed ! Nous le quitterons d'ailleurs quand nous le désirerons, et ce ne sont pas ses hommes qui nous en empêcheront !

— Alors, pourquoi rester ?

— Ailleurs, la vie est la même. Mahed n'est pas plus mauvais que les autres chefs de clan ou de village. Il mène une existence à sa façon... Tu vois, nous ne portons sur les hommes aucun jugement. Nous savons simplement qu'il est possible de s'entendre avec certains malgré leur penchant belliqueux, alors qu'avec d'autres, avec les esprits bornés en particulier, tout dialogue est inutile.

— Tu dis que tu quitteras Mahed quand tu le voudras ?

— C'est la vérité.

Jed afficha une mine perplexe.

— Elle ne ment pas, affirma Liad.

— Tiens ! Et comment tu sais ça ?

— Je le sais, c'est tout.

— Et que sais-tu d'autre ? interrogea la géante. J'aimerais que tu me dises pourquoi nous t'intéressons à ce point...

Jed ricana.

— Puisque tu lis si bien dans les pensées, tu devrais être renseignée, railla-t-il. À quoi te servent tes dons qui, selon toi, te rendent si différente des humains... *ordinaires* ?

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres de Thula.

— Je ne lis pas dans les pensées, se défendit-elle. Je devine simplement des intentions, un état d'esprit. C'est une sorte de sixième sens qui me permet, par exemple, de localiser ma semblable dans un rayon de huit à neuf cents mètres, ou d'agir sur l'esprit de ceux que je veux neutraliser... Il est vrai que nous sommes différents des humains ordinaires, mais ne crois pas que je dise cela par pure vanité. C'est un simple constat !

— Admettons ! Qu'est-ce que tu attends de Liad ?

— Ce garçon désire communiquer avec nous. Je sais que c'est très important.

Jed devint soudain plus attentif.

— En supposant que tu obtiennes satisfaction, est-ce que Jésa et toi accepteriez de nous aider à nous évader ?

Thula passa dans ses cheveux gris ses longs doigts fins.

— Cela se peut. Mais il faut d'abord que Liad me donne l'information qu'il détient. Vite, maintenant !

— Je veux ta parole !

— Laisse, Jed, intervint Liad. J'ai confiance en elle. Elle nous aidera.

La conversation avait réveillé tous les esclaves mais aucun d'eux ne broncha. Fascinés par la géante qu'ils n'avaient jamais vue d'aussi près, et pressentant un événement d'importance, ils se tinrent cois.

— J'ai... j'ai rencontré un homme qui te ressemble, reprit Liad. Son nom est Jazan.

Une lueur de méfiance passa dans les yeux de Thula mais disparut presque aussitôt. L'intérêt l'emporta. La géante trembla d'émotion.

— Dépêche-toi ! Parle-moi de lui. Comment était-il ? Que t'a-t-il dit ?

— Sa voix était très grave, répondit Liad. Il m'a d'abord demandé à boire. J'avais l'impression que ses yeux m'observaient à l'intérieur de moi-même... Je lui ai demandé s'il était seul. Je crois que ma question l'a un peu dérangé, mais il m'a répondu...

— Parle ! le pressa Thula. Qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

— Il m'a dit ? « Peut-être, mais il se peut aussi que je ne le sois pas. Je dois avoir des frères quelque part, mais je n'en ai encore rencontré aucun... » il m'a dit aussi qu'il n'aimait pas les armes...

Liad s'interrompt, voulut ordonner ses souvenirs et les restituer le plus exactement possible. Thula s'impatiente :

— Que t'a-t-il dit d'autre ?

Elle était devenue nerveuse. Jed crut qu'elle ne parvenait pas à dominer son émotion. Mais à cette nervosité il y avait une cause qu'il n'allait pas tarder à apprendre.

— Il pensait que ses frères étaient très dispersés, poursuivit Liad, et qu'ils avaient un besoin profond les uns des autres. Il était aussi convaincu qu'une force les poussait à se rassembler mais que ce rassemblement était encore lointain... Je lui ai demandé s'il avait déjà entendu parler des Gardiens du Savoir, car je suis de leur clan et je les cherche. Cependant Jazan ne m'a donné que de vagues indications. Peut-être que toi... ?

— Oui, oui, dit Thula en se tordant les doigts, je les connais. Avant de suivre les hommes de Mahed, Jésa et moi avons rencontré un détachement, ceux qu'on appelle les hommes des terres brûlées. Les Gardiens se rendaient à Uster, une cité morte qui se trouve à peu près à vingt kilomètres de ce village. Mais il faut compter le double de cette distance pour atteindre la cité. À cause des zones mauvaises et surtout des Rampants ! Si tu veux rejoindre les tiens, tu devras passer par les marais.

— Par les marais ! s'exclama Jed. C'est la mort assurée !

— Avec la sécheresse, les risques sont amoindris, répliqua la géante. De toute façon, les marais constituent le seul passage. Il faut éviter les Rampants. Ils sont très forts. Ce sont les seules créatures que je craigne véritablement.

Liad était transfiguré. Apprendre que les siens ne se trouvaient qu'à une vingtaine de kilomètres de l'endroit où il était prisonnier le transportait de joie. Pourtant, rien n'était joué. Même si l'évasion réussissait de nombreux dangers attendaient les fugitifs.

— Parle-moi encore de Jazan. Quand l'as-tu rencontré ?... Fais vite ! Jésa et moi ne pouvons demeurer longtemps séparées sans souffrir atrocement. Je devrai la rejoindre bientôt...

— Pas avant que tu nous aies dit comment tu comptes nous aider ! déclara Jed. C'est à toi de parler !

Thula parut contrariée. Elle regarda autour d'elle, constata que tous les esclaves attendaient sa réponse. Elle s'accorda quelques instants de réflexion et exposa son plan.

— Très bien. Tenez-vous prêts demain matin. Mais attention ! Seul le groupe de Kareb est concerné ! Nous donnerons le signal peu après le commencement des travaux. Ne tentez rien avant ! Il faut que nous ayons le temps de paralyser les sens des veilleurs... Cependant, il nous sera impossible de les neutraliser tous. Il faudra donc que vous vous dispersiez rapidement ! Gardez l'œil sur la meule. Dès que vous la

verrez tomber, foncez chacun de votre côté. Courez du plus vite que vous pourrez car Jésa et moi fuirons également, ce qui provoquera le réveil de ceux que nous aurons paralysés !... Maintenant, Liad, réponds vite à mes questions !

— Non ! dit Jed. Nous n'avons pas terminé ! Nous aurons besoin d'eau, de petites outres facilement transportables...

— Vous les aurez ! répondit vivement Thula. Nous irons les cacher dans les buissons, là où vous travaillez habituellement... Á présent, Liad, je t'en prie, dis-moi où et quand tu as...

— Pas encore !

— Laisse parler Liad ! dit Thula menaçante. Il y a trop longtemps que je suis séparée de Jésa et j'ai mal...

— Liad parlera quand tu auras promis de m'apporter un objet... un tube bleu, en métal...

— Tu l'auras... Tu l'auras bien que cette chose m'inspire la plus vive méfiance...

— Et des armes ! coupa Jed. Il faut nous fournir des armes !

— Ne pense pas à cela ! Nous les avons en horreur !

— Á nous, elles sont nécessaires ! Car nous, les humains ordinaires, nous ne possédons pas des dons pour nous défendre ! Il nous faut ces armes, tu entends ?

La géante grimaça. Jed ne sut si c'était à cause de l'horreur qu'elle éprouvait pour les armes ou si c'était la souffrance qui décomposait ainsi son visage.

— Nous en avons besoin ! insista Jed. Apporte-nous des sagaies, des couteaux, des arcs et des flèches. Tout ce que tu pourras ! Et surtout, n'oublie pas mes hachettes ! Tu dois bien savoir où elles sont, non ?

Thula ne répondit pas. Sa bouche se tordit en une affreuse grimace. Son corps se contracta et ses yeux devinrent ternes.

— Promets, Thula ! Promets que tu nous apporteras des armes !

La géante dut fournir un terrible effort pour reprendre empire sur elle-même. Elle acquiesça.

— D'accord ! dit-elle dans un souffle. Tu auras tout cela... Mais, Liad, je t'en prie, parle. J'ai mal. Jésa aussi...

En quelques mots le garçon lui précisa le lieu de la rencontre ainsi que le temps qui s'était écoulé depuis : un peu plus de deux mois.

— Il est parti vers l'est, acheva-t-il.

Thula ferma les yeux, les rouvrit.

— Merci, dit-elle sourdement.

Elle se pencha, caressa le visage de Liad et ajouta :

— En me révélant l'existence d'un autre semblable, tu as fait renaître en moi la torture. Mais tu as eu raison. Á présent, Jésa et moi avons un nouveau but... Merci...

Elle se tut, se redressa et sortit très vite. Un instant, on entendit

mugir le vent, puis la porte se referma.

Troublés, les esclaves se gardèrent bien de manifester leurs sentiments. Mais pour des motifs différents. Les uns avaient confiance en la géante et se taisaient. Les autres continuaient à se méfier de Thula et ne voyaient pas la raison de se réjouir. Sabad était de ceux-là.

— Elles ne nous aideront pas ! confia-t-il à Jed. Thula est venue de son plein gré, certainement à la demande de Mahed ! Il s'agit d'une manœuvre destinée à nous éprouver. Mahed veut savoir ce que nous pensons. Si nous tentons de fuir, nous serons massacrés !

— Les géants sont incapables de mentir ! affirma Liad. Moi, j'ai confiance !

— Tu es fou ! déclara Sabad en haussant les épaules.

— Alors, je le suis également, dit Jed, car moi aussi j'ai confiance en Thula ! Je suis persuadé qu'elle nous aidera. Demain, nous verrons bien si ce que nous avons demandé est à l'endroit convenu... Jusqu'à là, nous ne courons aucun risque.

— C'est une manœuvre, je te dis !

— Chacun suivra sa voie, dit Jed. Je ne peux pas te forcer à fuir !

On discutait à voix basse. Dehors, la sentinelle avait probablement repris ses sens mais, gênée par le bruit du vent, elle n'entendait pas les conversations, même lorsque, prise de passion, une voix s'élevait un peu trop.

— Et tu te dirigeras vers les marais ! critiqua Sabad.

— J'irai là où Thula m'a conseillé d'aller !

— Si tu échappes aux Rampants !

— On verra bien. Je crois que les marais, malgré le danger qu'ils représentent, nous offriront une certaine protection.

— Tu ne réussiras pas à fuir !

— J'essaierai ! Réfléchis, Sabad ! Une chance pareille ne se renouvellera pas !

— Tu appelles ça une chance ? Je n'ai pas confiance !

— Et tu as tort ! Thula souffrait d'être séparée de Jésa. Nous en avons été les témoins ! Et rappelle-toi ce qu'elle a dit à Liad avant de partir... « En me révélant l'existence d'un autre semblable, tu as fait renaître en moi la torture... »

— Et alors ? Qu'est-ce que ça prouve ?

— Ça prouve que, désormais, les deux géantes ne vont plus penser qu'à rejoindre ce Jazan qui est de leur race ! Elles s'évaderont avec nous après avoir paralysé une partie des effectifs de Mahed...

— Ah ? Parce que tu crois qu'elles ont vraiment le don de... ?

— Je le crois, oui ! J'ignore comment elles procèdent, mais je le crois. Plusieurs fois, alors que Thula me regardait, j'ai senti son regard me pénétrer...

Sabad secoua négativement la tête et soupira bruyamment.

— Ecoute ! fit Jed, agacé par ce dialogue de sourds. Mets-toi dans le crâne que les géantes sont nos alliées. Tu en auras la preuve demain quand tu trouveras les armes. Et quand tu les trouveras, tu agiras ! Tu agiras si tu n'es pas devenu un Solitaire ramolli ! Tu fuiras et tu rejoindras Chadar, puisque telle était ton intention. Tu fuiras et les autres fuiront si la liberté représente encore quelque chose pour eux !... Á présent, nous ferions bien de dormir !

Jed alla reprendre la place qu'il occupait avant la venue de Thula. Les autres esclaves l'imitèrent. Quelques échanges se poursuivirent à voix basse, le doute continuant de flotter dans les esprits.

— Je serai avec toi, Jed, murmura Lorella. Toujours...

Elle lui tendit ses lèvres. Ils échangèrent un baiser furtif qui déplut à Liad. Le garçon se détourna et chercha le sommeil.

Jed demeura songeur.

— Qu'est-ce que tu as ? chuchota Lorella.

— Il se peut que nous soyons obligés de nous séparer, répondit-il. Si cela devait arriver, et si nous nous perdions de vue, nous nous retrouverions à la cité d'Uster...

— Tout se passera bien, dit-elle.

Jed, cependant, aurait voulu en être sûr...

CHAPITRE XIII

Le moment attendu ne venait pas. Les esclaves se retournaient fréquemment et constataient que la meule fonctionnait, manoeuvrée par Thula et Jésa. Alors, l'incertitude, l'impatience, le doute reprenaient leur place dans les esprits.

— Je te l'ai dit, glissa Sabad à Jed, elles ne nous aideront pas ! Il y a un moment que j'observe les sentinelles les plus proches. Elles font les cent pas !

— Eh bien ! Continue de les observer et préviens-moi quand tu les verras immobiles !

— Décidément, tu y crois !

— Jusqu'à ce que j'aie la preuve du contraire, oui !

Jed adressa à Lorella un signe discret pour l'inviter à se tenir prête. Elle savait que, dès qu'elle serait armée, elle devrait courir droit devant elle, sans attendre. Les marais se trouvaient précisément dans cette direction, à une distance de huit kilomètres environ. Jed tenait cette information d'un esclave qui connaissait la région.

Liad jubilait, faisait des grimaces dans le dos de Kareb, et Lorella avait du mal à le calmer. Sabad, quant à lui, maîtrisait difficilement son envie de rire aux pitreries du garçon qui, pour le moment, ne mesurait pas l'étendue des risques que présentait l'évasion. D'une évasion qu'il considérait déjà comme appartenant au passé.

— Le signal !

Jed se retourna, et tous les autres avec lui. Les deux géantes venaient de renverser la meule. Les sentinelles, figées dans une immobilité de statue, ne constituaient plus une menace.

Quelques clameurs s'élevèrent dans les champs voisins, les esclaves ayant compris qu'une chance unique s'offrait à eux.

— Une révolte ! souffla Kareb.

Il était décomposé.

L'un des hommes se jeta sur lui, lui arracha son fouet avec lequel il l'étrangla avant qu'il ne réagisse.

— Jed ! cria Sabad. Tes hachettes !

Jed bondit et récupéra ses armes, ses biens, avec une satisfaction débordante.

— Il faut nous séparer, vite !

Liad n'avait pas récupéré son lance-pierres mais il n'avait pas perdu au change, ayant choisi une magnifique sagaie. Quant à Lorella, si elle

avait également opté pour une sagaie, elle n'avait pas délaissé le couteau à longue lame dont elle avait jugé l'équilibre parfait.

Les deux géantes avaient disparu. Dans les champs, les esclaves des autres troupes avaient désarmé les sentinelles pétrifiées et s'enfuyaient par petits groupes devant les renforts qui déjà accouraient.

— Droit devant, Lorella ! Cours, Liad !

Il fonça derrière eux, vit Sabad qui s'éloignait à grandes foulées. Désormais, chacun avait à défendre sa propre vie. Jed se retourna une première fois et aperçut, en retrait sur sa droite, un groupe d'esclaves qui fuyait. Derrière, à une vingtaine de mètres, courait un autre groupe. Des hommes de Mahed.

— Vite ! Vite ! dit Jed lorsqu'il eut rattrapé ses compagnons.

Il se retourna une deuxième fois et ajouta :

— Quelques imbéciles sont restés groupés et ils sont poursuivis. Je ne crois pas qu'ils soient armés... Ils ne tiendront pas longtemps !

— Mais nous, nous le sommes ! répliqua Lorella. Et nous avons de l'avance ! Cachons-nous dans un creux ou derrière des buissons. Si les hommes de Mahed nous poursuivent, nous les verrons arriver !

— Non. Il est préférable de conserver notre avance...

Ce fut Liad qui, le premier, se rendit compte du danger.

— Jed ! Ils nous ont vus ! Ils se séparent !

Le Solitaire tourna la tête.

— Ils sont cinq, constata-t-il, mais ils ne nous rattraperont pas facilement. Gardons une allure régulière...

Grisâtre, piquetée de buissons, une lande balayée par le vent s'étendait devant eux. Les endroits où l'on pouvait se dissimuler étaient rares et peu sûrs. Mieux valait donc continuer et essayer de conserver l'avance.

— Ils ne nous lâchent pas ! dit Lorella.

— Ça doit te rappeler quelque chose, non ? plaisanta Jed. Mais cette fois nous sommes trois !

Ils couraient, une outre dans une main, et dans l'autre leurs armes. Jed n'avait gardé que l'essentiel : ses hachettes, le tube bleu, son couteau.

— Dans combien de temps tu crois qu'on sera à la cité ?

— Ça, petit, je l'ignore ! Mais le principal est d'y arriver ! Je te rappelle qu'on a les marais à traverser !

— Thula a dit que c'était facile.

— Faux ! Elle a simplement dit que les risques seraient diminués grâce à la sécheresse... Espérons qu'il ne pleuvra pas !

Ils passèrent à proximité d'un arbre mou puis s'engagèrent sur un terrain pierreux, accidenté, où ne poussait pas le moindre brin

d'herbe. Ils étaient totalement à découvert.

— On dirait que ça ne va pas très fort pour les hommes de Mahed, supposa Lorella. Il y en a deux qui ont dû abandonner...

— Ils n'ont pas abandonné, assura Jed. Ceux que tu cherches ont simplement couru plus vite. Regarde sur la gauche... On dirait qu'ils veulent nous obliger à changer de direction...

Jed s'arrêta un court instant, vérifia machinalement qu'il était toujours en possession du tube bleu.

— Ce sont des archers, dit-il. Ils se sont placés ainsi pour que leurs flèches aillent dans le sens du vent !

— Ils tirent ! s'écria Liad.

Ils foncèrent de nouveau.

— Ils finiront par atteindre l'un de nous, déclara Jed. Continuez à courir, je vais tâcher de les retenir !

Lorella n'était pas de cet avis.

— Je reste avec toi !

— Pas question ! Si nous nous séparons, ils se sépareront également. Les trois autres, je crois, n'ont que des javelots, et ils sont encore à bonne distance...

— Jed...

— N'insiste pas, nous n'avons pas le temps de discuter ! File avec Liad... Dès que tu atteindras les marais, ne t'arrête pas ! Ne m'attends pas et ne reviens pas sur tes pas ! Continue ! Tu dois atteindre la cité d'Uster...

— Jed...

— File ! Je te rejoindrai !

CHAPITRE XIV

Il avait vaincu deux de ses poursuivants, avait échappé aux autres, mais un archer l'avait blessé.

Il ne faisait pas encore jour lorsqu'il se réveilla. Il ne ressentait plus la moindre douleur à l'épaule. Doucement, du bout des doigts, il tâta la plaie dont les lèvres étaient gonflées. Le mal s'était endormi.

Jed se leva. Le repos qu'il s'était accordé lui avait rendu une partie de ses forces. Lorsqu'il vit poindre le jour, langue monstrueuse et blafarde qui léchait l'horizon, il se mit en route, emportant les javelots des vaincus.

Au loin, il apercevait une épaisse ligne verte et brune. Ici et là, bien que le sol fût parfaitement sec, poussaient des touffes de ces grandes herbes à feuilles coupantes si communes aux abords des lieux humides. Elles devenaient plus nombreuses à mesure que Jed approchait des marais. D'ordinaire, il aurait rebroussé chemin ou cherché une autre voie ; c'était la première fois qu'il s'aventurait dans les terrains maudits.

Il arriva bientôt à la hauteur des premiers buissons qu'il longea sur quelques centaines de mètres, cherchant les traces laissées par Liad et Lorella. Il n'en découvrit aucune. Le vent et la poussière les avaient toutes effacées.

Jed ne s'attarda pas. Il pénétra dans les marais dont la bordure était aussi sèche que la lande. De minuscules insectes voletaient en grappes mouvantes autour des arbustes garnis d'épines. Jed ne se fia pas à leur apparence inoffensive. Il les évita. En un lieu inconnu, tout devait être considéré comme dangereux. Sous ses pieds, la terre était ferme, craquelée par endroits. Il avança avec précaution, tenant dans sa main droite une hachette, et dans l'autre les deux javelots.

Jed ne tarda pas à découvrir des mares de plus en plus grandes entre lesquelles sinuaient des bandes de terre plus ou moins larges. L'eau le préoccupait, lui rappelait sans cesse sa soif. Elle était presque noire et portait sur son dos traîtreusement étale des masses vertes au-dessus desquelles dansaient les insectes. Derrière les hauts roseaux, au-delà des herbes folles et des plantes à ombelles, des fleurs mauves et rouges piquetaient le limon. D'étranges borborygmes produits par les racines creuses et flottantes de certains arbrisseaux, répondaient aux clapotis visqueux que provoquait, dans les mares les plus noires, une invisible faune.

La chaleur montait avec le jour, rendant l'atmosphère pestilentielle. D'immondes odeurs de charogne envahissaient certains lieux jonchés de cadavres ou de carcasses de petits animaux, restes écœurants autour desquels grouillaient des dizaines de gros vers blancs.

Jed avait de plus en plus soif. Cependant, il n'allait pas boire cette eau pourrie. Il résisterait, sachant que, dans le cas contraire, c'était la mort elle-même qu'il avalerait. Parallèlement, la fièvre le reprenait insidieusement dans ses filets, et le mal se réveillait. Il voulait ignorer les élancements qui atteignaient son cou et son dos.

Parvenu à proximité d'un ensemble d'arbustes au tronc lisse et aux feuilles étroites bizarrement découpées, il renonça à avancer. Un peu plus loin, le chemin s'enfonçait sous l'eau trompeuse...

Jed revint sur ses pas, choisit sur sa droite une bande de terre molle, assez large pour permettre à trois hommes de passer de front. Chaque pas provoquait un désagréable bruit de succion. On aurait dit que le sol s'appropriait à avaler l'étranger qui le foulait.

Le Solitaire parcourut une centaine de mètres dans des conditions difficiles : sur cette bande de terre s'enchevêtraient des branches dont certaines étaient garnies de piquants. Puis sa progression redevint plus aisée.

Ayant repéré des estellas, de minuscules fleurs roses qu'il avait souvent vues dans les collines et dont la corolle était constamment tournée vers l'est, il s'orienta. Il était heureux de constater que ces fleurs abondaient dans les marais alors qu'elles étaient rares partout ailleurs.

Le chemin qu'il suivait disparaissait sous l'eau et réapparaissait quelques mètres plus loin. Jed s'arrêta, regarda autour de lui pour vérifier qu'il n'existait pas d'autre passage. Renseigné sur ce point, dominant sa répulsion, il s'engagea doucement dans l'élément mi-solide mi-liquide. Ses pieds s'enfoncèrent dans la vase. Il avança, assurant chaque pas, épiait la surface des eaux.

En retrouvant la terre, il poussa un soupir de soulagement. Il préférait affronter les chiens jaunes et les hommes armés plutôt que patauger dans les fonds gras, mais heureusement peu profonds, de ces cuvettes puantes.

Il pensa de nouveau à Liad, à Lorella. Avant lui, ils avaient été confrontés à cet espace... Peut-être se trouvaient-ils encore dans cet immense bourbier ?

Comment était la nuit dans les marais ?

Si Jed l'ignorait, Liad et Lorella, en revanche, le savaient ! Ils n'avaient certainement pas dormi...

Devant lui, le terrain s'élargissait. Sur un sol de boue séchée, de longues traces, larges de deux mètres au moins, luisaient faiblement dans l'ombre. Elles ressemblaient au mucus que laissaient derrière eux

les escargots, mais elles étaient beaucoup plus importantes. Jed en conclut qu'elles étaient produites par des animaux de grande taille et, instinctivement, il inspecta les alentours. Bien qu'il n'y eût rien qui fût de nature à l'inquiéter, il préféra ne pas s'attarder dans les parages.

Vers la mi-journée, il éprouva une forte émotion. Il avait entendu comme un sanglot. On aurait dit que, non loin de lui, quelqu'un pleurait. Immédiatement, il pensa à Liad et à Lorella. Il les appela. Au son de sa voix répondit le silence. Presque tous les bruits s'étaient tus.

Jed eut le sentiment que sa présence dérangeait les hôtes de ces lieux si particuliers. L'angoisse lui noua la gorge. Non pas qu'il eût peur... Il était simplement impressionné par le décor, par le silence soudain, par ce qu'il avait entendu avant que ne s'étouffent les bruits. Et surtout, il craignait pour la vie du garçon et pour celle de la fille aux yeux myosotis.

D'autres sanglots, d'autres gémissements s'élevèrent. C'était une femme qui pleurait... Ou un enfant !

— Liad ! Lorella ! Où êtes-vous ?... Répondez !

Il poursuivit sa route, doutant de ses oreilles. Pourtant, il en était persuadé, ce qu'il avait entendu n'était pas un produit de son imagination, et jamais le vent n'avait modulé de semblables sanglots...

Tournant et retournant, revenant sur ses pas, traversant avec appréhension et dégoût des bras liquides, harcelé par les gémissements, par les bruits qui avaient repris et par des nuées d'insectes, Jed se faufilait entre les hautes herbes et les buissons, évitait les mares trop importantes, cherchant désespérément des empreintes de pieds.

Assoiffé, il maintenait son effort. Ses jambes étaient encore assez solides pour le porter, mais sa blessure cuisait. Il étouffait. Il frissonnait. Il espérait de toutes ses forces que Liad et Lorella avaient trouvé un chemin plus praticable dans cette zone infecte.

Un sanglot puissant, tout proche, le cloua sur place. Il ne douta plus que cela avait été produit par un animal. Il oublia instantanément sa blessure, sa soif, sa faim, redevint le Solitaire attentif, prêt à affronter l'ennemi. Cependant, la fièvre rongait sa vitalité, son énergie. C'était au moment où il avait le plus besoin de ses forces que celles-ci l'abandonnaient !

Il recula en titubant, se vit perdu. Il sentit son corps mollir. À travers le rideau qui venait de tomber sur ses yeux, il distingua le monstre. Il continua de reculer, espérant que l'animal n'attaquerait pas. Mais, jouant de malchance, il se heurta l'épaule à une branche basse, ce qui lui arracha un cri de douleur. Un cri auquel répondirent un sifflement furieux et deux coups de tonnerre...

CHAPITRE XV

L'homme possédait un visage glabre, taillé à coups de serpe. Plus très jeune comme en témoignaient ses cheveux gris très courts, il avait toutefois conservé une vitalité que ne démentaient pas ses yeux noirs. Jed voulut se redresser mais une main puissante l'obligea à demeurer étendu.

— Du calme ! Ici, tu es en sécurité.

Le regard vague, Jed chercha à rassembler ses souvenirs... Il était ailleurs.

La voix grave de l'inconnu le mit en confiance mais réveilla ses pensées. Des images se bousculèrent.

Pour la seconde fois, il voulut se redresser comme pour se persuader qu'il ne rêvait pas. Il y parvint. Il ne comprit pas. Assis sur une confortable litière, il examina le décor puis constata qu'il était nu, propre, et que sa blessure avait été pansée. L'inconnu le regardait en souriant.

Jed le détailla longuement, sourcils froncés, puis observa tour à tour les éléments du décor, chacun d'eux étant pour lui une source d'inquiétude. Il n'aimait pas cet endroit. Cela lui rappelait... Mais non. Cela ne lui rappelait rien. Il se trouvait dans une grande pièce bien éclairée, pourtant il ne distinguait pas le ciel. Aucune ouverture n'était visible.

Il s'intéressa de nouveau à l'inconnu, posa sur lui un regard lourd d'étonnement.

— Tu m'as soigné..., murmura-t-il.

— Ta blessure était très infectée, dit l'homme.

— Ça va bien... Parle-moi du lézard. C'est toi qui l'as tué ?

— Oui, mais ce n'était pas un lézard. Plutôt une sorte de salamandre géante. Une saloperie de bestiole, tu peux me croire !... Remarque que tu aurais pu tomber plus mal car elles ne sont pas seules à hanter les marais. Il y a les rats. Une vraie peste ! Et surtout ces espèces de grandes méduses ! On les farcirait de plomb qu'elles continueraient à se traîner sur leur bave !... Tu as eu de la chance !

— Je le crois mais... parle plus lentement !

— Tu as raison. Tu as à peine renoué avec la vie que, comme un imbécile, je te bombarde de discours. Mais j'ai l'excuse d'être resté muet pendant trop longtemps. Te voir là, vivant, me réchauffe le cœur. Quel est ton nom ?

— Jed, répondit le Solitaire en faisant jouer son épaule blessée. Tu es un homme curieux et ta maison encore plus que toi !... Explique-moi comment tu as tué cette... comment c'est, le nom ?

— Salamandre. C'est une salamandre d'une taille impressionnante. Heureusement, elles ne sont pas très nombreuses. Moins nombreuses en tout cas que les méduses ! Celles-là, pardon ! Dans certains coins, on en compte des centaines ! Une fois, j'en ai vu une qui s'en prenait à un bataillon de rats longs comme mon bras. Eh bien ! tu me croiras si tu veux, elle les a tous digérés ! Comme ça ! Un vrai massacre !

Jed secoua la tête, agita les mains devant son visage.

— Attends ! Tu dis des mots que je ne comprends pas et tu parles trop vite. Explique-moi d'abord comment tu as tué la salamandre !

— Bah ! Deux balles ont suffi ! La première a atteint le cou. J'en ai tiré une seconde tout de suite après, en visant l'œil.

Jed fit une grimace comique. Il ferma les yeux, gonfla les joues. Il n'insista pas. Après tout, l'animal était mort. Peu importait la manière dont il avait été tué.

— D'autres personnes vivent avec toi ?

Le visage de l'homme, subitement, s'assombrit.

— Je suis seul depuis longtemps, Jed. Nous sommes ici dans les marais, dans un grand îlot, à l'intérieur d'un petit abri qui a été construit il y a... de nombreuses années...

Jed tiqua.

— Est-ce que... est-ce que c'est une construction avec... avec un dôme ?

— Ben, oui, répondit l'homme qui ne voyait pas pourquoi ce détail paraissait si important.

— Alors, dit Jed effaré, tu es un Dormeur ! Tu es... un Ancien !

Le maître des lieux répondit avec retard.

— Un ancien, répéta-t-il doucement. Oui, c'est le mot qui convient, je crois. Ancien... Mon nom est David Hacht. Mais appelle-moi simplement David.

— D'accord, David.

— Bon ! Hum !... Est-ce que je peux te poser une question ?

— Je t'écoute.

— Pourquoi me regardes-tu avec autant d'insistance ? Parce que je suis un ancien ?

— Tu n'es pas différent de nous...

— Pourquoi je serais différent ? Je suis un homme comme toi !... Tu les imaginais comment, les anciens ?

— Oh ! pour moi, c'était simple : je croyais qu'ils n'existaient pas !... J'ai vu beaucoup de dômes, et toutes les histoires qui parlent des constructions sous la terre disent qu'il y a des Dormeurs à l'intérieur, mais j'ai toujours été à peu près sûr que ces Dormeurs-là

devaient être morts !

— Et tu étais proche de la vérité ! Car si tous les abris se ressemblent, toutes proportions gardées, il est probable que les anciens ne seront jamais très nombreux...

Hacht s'interrompit, désigna la grande salle.

— Regarde ! Ces sarcophages ne contiennent plus que des corps morts. Mes compagnons d'hibernation n'ont pas supporté le long sommeil gelé...

Sa voix s'altéra. Il poursuivit néanmoins :

— Parmi eux, il y avait ma femme... Cet abri avait été construit pour vingt personnes, toutes âgées de plus de cinquante ans. Durant notre sommeil, les appareils que tu vois là-bas devaient veiller sur nous constamment... J'ignore ce qui s'est passé, car ils fonctionnent toujours...

Un silence.

— Sans doute n'étaient-ils pas très au point ?... Bien sûr, nous connaissions les risques. Nous savions que, plus l'on était âgé, plus l'hibernation était dangereuse, mais nous n'avons pas eu le choix !... Il y a eu plusieurs vagues d'hibernation. On a évidemment commencé par les plus jeunes, par les familles, par ceux qui, bien avant la catastrophe, avaient retenu leur place. Ma femme et moi, on était de ceux-là... Lorsque la guerre a éclaté, j'avais cinquante-deux ans. Tout le monde n'a pas été hiberné. J'ai vu des foules hurlantes se précipiter vers les abris, vers ces abris, vers ces abris tout juste assez nombreux pour accueillir le millième de la population mondiale ! Un hiberné pour mille condamnés !... C'étaient évidemment les pays les plus riches qui possédaient le plus d'abris... Avec la guerre, tout devait être détruit. Il n'existait, du moins on le pensait, aucune chance de survie pour les non-hibernés. J'avoue ne pas avoir eu bonne conscience. Mais ne pouvais-je faire ?... Ma femme et moi sommes descendus dans l'abri, avec les autres. Nous avons suivi les instructions et nous nous sommes confiés aux robots et aux ordinateurs... Il y a de cela presque quatre ans, je me suis réveillé le premier... SEUL !

David Hacht se prit la tête entre les mains et demeura silencieux. Jed avait suivi ses explications sans trop comprendre, mais il pensait avoir saisi l'essentiel. Il laissa couler quelques minutes puis demanda :

— L'ancien monde est loin du présent... Comment peut-on dormir aussi longtemps ?

— Les dates ne te diront rien, certainement... Mais nous avons effectivement dormi pendant des centaines et des centaines d'années. Nous possédions les techni... les secrets qui nous le permettaient. Dans les abris se trouvaient déjà des aliments, des armes, des outils, tout ce dont nous estimions avoir besoin à notre réveil, mais en petites quantités...

— Oui, mais pourquoi les Anciens ont-ils détruit leur monde ? Il ne leur plaisait plus ?

David Hacht poussa un long soupir.

— Si je voulais tout expliquer, il faudrait que je te raconte tout de A jusqu'à Z, dit-il en se passant les mains sur le visage. Et je ne veux plus penser à ce monde-là !... Le passé est mort, Jed ! C'est dans le présent que je vis !...

— Belles paroles !

— Quand je me suis réveillé, et quand j'ai constaté que j'étais le seul survivant, j'ai voulu me tuer. Mais je n'en ai pas eu le courage... Quelques jours plus tard, je suis sorti de l'abri avec un équipement spécial. J'ai vu où j'étais... J'ai toujours vécu dans les marais. Je n'osais pas m'éloigner... Je pensais qu'il n'existait plus personne à la surface de la terre, mis à part quelques rescapés comme moi... Au début, je ne me suis pas aventuré très loin mais, peu à peu, j'ai exploré les marais que je connais à présent comme pas deux ! Je me suis progressivement habitué à l'air nouveau, ce qui me permet de sortir sans équipement. Et j'ai construit une barque... Tu vois, Jed, au moment de la catastrophe, il n'y avait pas de marais à cet endroit. Seulement des champs pour les cultures intensives qui régénéraient celles que l'on pratiquait dans les centres hydroponiques... Ah ! mais je m'égare encore. Tu ne dois rien entendre à tout ça !... Deux ou trois fois, au loin, j'ai aperçu des hommes alors que je me tenais en bordure des marais. J'ai résisté à l'envie d'aller vers eux...

— Tu as certainement bien fait ! Tous les hommes sont dangereux !

— Dangereux ?... Même toi ?

— Ça dépend pour qui...

— Je ne sais rien du nouveau monde, Jed... Est-ce que les hommes sont nombreux ?

— Il faut voir ce que tu entends par « nombreux ». Il y a des groupes plus ou moins importants, des Solitaires...

— Et des villes ? Est-ce qu'il y a des villes ?

Jed pensa à la cité d'Uster, à Liad, à Lorella.

— Il n'y a que des ruines, répondit-il.

— Des ruines !... Les hommes n'ont pas rebâti ?

— Beaucoup sont nomades. Comme la plupart des Solitaires, ils ignorent ce qu'ils cherchent. Ils marchent, ils se battent pour préserver leur vie. D'autres pillent. D'autres tuent pour le plaisir. D'autres encore tuent leurs semblables pour les manger. D'autres encore construisent des villages. Et d'autres encore font travailler des esclaves... C'est ce que tu voulais savoir ?

Hacht écarquilla les yeux, parut horrifié.

— Ce n'était pas comme ça, autrefois ? demanda Jed.

Hacht fut sur le point de parler de la civilisation mais préféra se

taire, se rendant compte qu'il allait dire des stupidités. Le nouveau monde était-il pire que l'ancien ? Était-il si différent ?

— Je crois, dit-il gravement, que j'ai tout à découvrir... Je ne suis ici qu'un étranger.

— Pourtant, certains affirment que les Dormeurs se réveilleront un jour et qu'ils voudront reprendre leur terre !

— Non ! hurla David Hacht. Surtout pas ça !... De toute façon, ils ne seront jamais assez nombreux pour tenter quoi que ce soit de ce genre... Mais sait-on jamais ?

— Des hommes veillent, en tout cas ! Les groupes s'entendent au moins sur ce point. Pour la plupart d'entre eux, les Dormeurs sont des ennemis. Lorsqu'ils sortiront de leurs abris, ils seront massacrés ! Les groupes ne les épargneront pas !

« Et leurs lointains parents seront vengés ! » songea David.

— Parlons de toi. Qu'est-ce que tu cherchais dans les marais ?

— Une sortie ! répondit Jed. J'étais sur les traces d'une femme et d'un enfant. Nous avons échappé à un groupe qui nous obligeait à cultiver la terre. On nous a poursuivis. Nous avons dû nous séparer... Est-ce que tu connais la cité d'Uster ?

— Uster ? répéta Hacht comme s'il voulait arracher à sa mémoire le nom qu'elle dissimulait. Uster... Non. Elle devait s'appeler autrement...

— C'est là où je dois aller, déclara Jed en se levant. Liad et Lorella y sont certainement. Je l'espère !... J'aurais aimé parler plus longuement avec toi, te poser d'autres questions, mais il faut que je parte. Où sont mes armes ?

David Hacht pâlit.

— Tu veux partir ? Tu n'es même pas guéri !... Et puis, tu es tout nu !

— Où sont mes armes ?

— Il y a quatre ans que je parle tout seul comme un vieux fou ! Quatre longues années pendant lesquelles j'ai cru que je resterais seul jusqu'à ma mort !... Tu peux comprendre ça, Jed ? Quatre ans à vivre avec les souvenirs les plus atroces ! Quatre ans à ruminer et à tourner en rond ! Quatre ans à maudire ceux qui ont détruit l'humanité !... Reste ! Reste encore un peu ! Il y a trois jours que tu es là, tu peux bien attendre...

— Qu'est-ce que tu dis ? Trois jours ?... Il y a trois jours que je suis ici ?

— Tu n'as pas cessé de délirer...

— Alors c'est pire que ce que je pensais ! Vite ! Mes hachettes, mon couteau ! Mon... Est-ce que tu as un objet bleu... ?

— Tout est resté là-bas...

Jed écarta David. L'instant de curiosité passé, l'étonnement effacé,

la réalité de son présent reprenait le dessus. Et la réalité, c'était la cité d'Uster.

David vint se planter devant lui.

— Je viens avec toi ! déclara-t-il avec fermeté. Je connais les marais. Je t'aiderai à en sortir ! Nous irons ensemble à Uster !... Si tu le veux bien...

Jed sourit.

— Je savais que tu dirais ça !... Dépêche-toi !

— Hé ! une minute ! Il faut t'habiller. Prends tout ce dont tu as besoin, ne te gêne surtout pas !

David s'éloigna, ouvrit une porte et disparut un instant dans une autre pièce. Jed hocha la tête en guise d'acquiescement puis se mit à fouiner partout. Ayant déniché un sac de toile grise, il y glissa un bidon en plastique ainsi qu'une grande corde en nylon devant laquelle il resta quelque peu admiratif. Il délaissa tous les autres objets.

David revint avec une combinaison blanche qu'il tendit à Jed.

— Tiens ! Enfile ça !

Jed examina le vêtement puis, à l'aide de son couteau, le coupa au niveau de la taille, ne conservant que le pantalon. David disparut une seconde fois. Jed le rejoignit après avoir embarqué sa culotte de peau, ses armes, ainsi que le tube bleu.

— Encore une minute ! Mets ça dans ton sac. On en aura besoin.

— C'est quoi ?

— Des boîtes d'aliments concentrés. Des trucs pleins de vitamines !

Jed s'exécuta sans poser de questions. Il vit que David, de son côté, bourrait un sac semblable au sien. Aliments, médicaments, trois briquets à gaz, les deux dernières boîtes de cartouches, une combinaison de rechange...

— Il faut partir, maintenant !

David acquiesça, prit son fusil et regagna la grande pièce. Ayant désigné à Jed la porte de sortie, il se retourna. Son regard s'attarda sur un sarcophage particulier : un caisson d'hibernation qui n'était plus qu'un cercueil.

Il ferma les yeux pendant un instant, adressa à son épouse défunte un adieu muet puis, la gorge serrée, tourna les talons.

Jed l'attendait.

David décrocha l'un des petits boîtiers alignés sur un panneau mural. Ses doigts pianotèrent sur les touches numérotées. Une cloison métallique glissa sans bruit, découvrant un couloir nu, fermé par une autre cloison étanche. David renouvela l'opération en employant un code différent. Nouveau couloir. Nouvelle porte. Même système d'ouverture.

Le troisième panneau dissimulait un réduit dans lequel David pénétra le premier, invitant Jed à le suivre. La porte se referma. Jed

eut alors l'impression que le sol vibrait légèrement, mais cette impression ne dura pas. David composa un autre code. Il se produisit un chuintement.

Le plafond se souleva. Jed se contenta d'observer et d'accepter les choses telles qu'elles se présentaient. Une bouffée d'air vicié accueillit les deux hommes dès que la porte fut ouverte. Ils sortirent, et Jed découvrit l'îlot. Il reconnut alors ce dôme aplati qu'il avait si souvent remarqué. Un dôme de faibles dimensions, cependant, et qui se mit à tourner, qui s'immobilisa dès qu'il affleura le sol.

David fit sauter deux ou trois fois le boîtier dans sa main droite, le serra en regardant l'abri puis, brusquement, il le lança devant lui, de toutes ses forces.

Le tombeau était à jamais fermé.

— Tu n'as pas d'arme ! fit remarquer Jed.

— Pas d'arme ? Et ça ?... Ça s'appelle un fusil. Et c'est avec ça que j'ai tué ta bestiole !

— Avec cette espèce de matraque ?

— Tu comprendras plus tard quand tu le verras à l'œuvre. Les cartouches sont trop rares pour que je te fasse une démonstration gratuite... Viens ! Ma barque est là plus loin.

Ils la trouvèrent derrière des buissons et y prirent place. Tangage et roulis surprirent Jed qui, ne se sentant pas en sécurité, s'empressa de s'asseoir, mains crispées sur le plat-bord.

David déposa son sac et son fusil, s'empara d'une longue perche et, pesant sur elle de tout son poids, éloigna la barque du bord.

— J'ai passé du temps à la fabriquer, dit-il. Tu peux avoir confiance, elle est solide !

CHAPITRE XVI

Évitant les espaces trop découverts, Liad et Lorella progressaient de pan de mur en pan de mur, enjambant les gravats, les poutrelles rouillées et les blocs de béton prisonniers d'une gangue de poussière. Liad avait décidé de poursuivre l'exploration de la ville morte, espérant trouver les traces laissées par les Gardiens du détachement.

— Regarde derrière toi ! conseilla-t-il à Lorella. Parfois, il existe des communautés dans les cités, et elles sont dangereuses !

Ayant escaladé un tas de pierres, de briques et de ferrailles tordues, ils se préparèrent à traverser ce qui avait été autrefois une avenue. Des carcasses informes gisaient sous les décombres.

— Liad ! souffla Lorella. J'ai aperçu un homme...

Tendant le bras, elle montra un immeuble effondré dont il ne restait qu'une partie de la façade. L'homme avait disparu.

— Il se cache, murmura la jeune femme.

Liad serra sa sagaie, ne bougea pas.

— Comment était-il ? demanda-t-il à voix basse.

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas vu très longtemps... Et il était trop loin.

Trois cents mètres environ les séparaient de l'endroit où Lorella avait vu disparaître l'homme.

— S'il se cache, c'est qu'il nous a repérés, dit-elle. Et il n'est peut-être pas seul !... Non, regarde ! Le revoilà !... On dirait... On dirait qu'il est blessé...

En effet, l'homme avançait en titubant, avec une exaspérante lenteur, prêt à s'écrouler. Il était tombé quelques instants plus tôt, sa chute l'ayant momentanément dissimulé aux regards. Il ne portait aucune arme. Il vacillait à chaque pas, s'arrêtait pour retrouver un semblant d'équilibre, et repartait.

— Jed..., supposa Lorella.

À ce moment, l'homme s'écroula, face contre terre, bras écartés, ayant essayé, dans un réflexe, d'amortir sa chute.

Liad partit comme une flèche, aussitôt imité par Lorella. Oubliant les dangers possibles, ils coururent jusqu'à l'endroit où l'homme était étendu.

Lorella le saisit par les épaules, le retourna avec précaution, constata avec soulagement que ce n'était pas Jed. L'inconnu était sale. Quelques menues blessures, au visage et aux mains, menaçaient de

s'infester. Ses lèvres étaient sèches. Il respirait à peine... Il mourait de soif, et il était épuisé.

Liad ne quittait pas ce visage qu'il reconnaissait.

— C'est Ranamir, dit-il doucement. C'est l'un des miens...

Il n'eut pas à fournir de gros efforts d'imagination pour connaître le sort des autres Gardiens. Le détachement avait dû se faire surprendre par une communauté quelconque...

— Ranamir...

— On va le transporter ! réagit Lorella. On va l'emmener à l'abri.

Ranamir ouvrit les yeux, voulut parler. Ses lèvres remuèrent, sa bouche s'ouvrit toute grande mais il n'en sortit aucun son. Il retomba aussitôt dans l'inconscience.

— Il doit vivre ! dit Liad. Tu entends, Lorella ? IL DOIT VIVRE !

— Prends-le par les pieds !... Allons-y !

Au chevet de Ranamir, Liad se confondait en suppositions et parvenait difficilement à admettre que les Gardiens aient pu subir un échec. Fier de son clan, il le plaçait au plus haut niveau dans la hiérarchie des communautés, mais les Gardiens n'étaient que des hommes, vulnérables comme les autres...

— Si Ranamir peut marcher, nous partirons dès son réveil, décida Liad. En chemin, nous trouverons peut-être des racines blanches...

Son regard croisa celui de Lorella. La jeune femme ne répondit pas. Son silence fut comme un acquiescement. Il devenait impossible d'attendre Jed plus longtemps.

— Nous laisserons des traces de notre passage, poursuivit Liad. Jed nous suivra !

— À condition qu'il soit toujours en vie ! observa Lorella avec angoisse.

Liad ne dit rien. Il parut surveiller la respiration de Ranamir. Puis il demanda :

— Tu l'aimes ?

À cet instant, un bruit, fort et bref, suivi de plusieurs échos, hacha l'atmosphère.

— Tu as entendu ?

Liad avait pâli.

— Oui, répondit-il. Et je sais ce que c'est !

Dans les yeux myosotis naquit une lueur d'intérêt.

— Ce bruit provient d'une arme, expliqua Liad. Les Gardiens en possèdent quelques-unes semblables...

— Alors, c'est peut-être le détachement qui...

— Non, malheureusement ! Les membres d'un détachement ne portent jamais de fusil... C'est ainsi que l'on nomme l'arme. Cependant, ils auraient pu en découvrir... Viens !

Ils sortirent, inspectèrent les alentours. Un deuxième coup de feu les

fit sursauter.

— Ça vient de par là ! dit Liad en désignant un secteur totalement rasé. Suis-moi !

— Attends ! Si les Gardiens sont capables de découvrir des armes qui font du bruit, d'autres ont pu faire la même découverte ! Il vaut mieux ne pas nous montrer !

Rasant les murs, ils allèrent se cacher parmi les décombres. Il y eut un troisième coup de feu, plus proche. Les échos moururent. Des voix s'élevèrent :

— Liad ! Lorella !

Ils faillirent hurler de joie en reconnaissant la voix de Jed. Pourtant, ils conservèrent une certaine méfiance car leur ami n'était pas seul.

Ce n'est que lorsque Liad eut l'assurance que l'inconnu n'était pas un ennemi qu'il bondit comme un laprat hors de son terrier. Jed le reçut dans ses bras puis accueillit Lorella de la même manière.

Un peu en arrière, David Hacht souriait.

— J'ai eu peur pour vous deux, avoua Jed. Depuis quand êtes-vous ici ?

— Cinq jours, répondit Lorella. Nous avons traversé les marais sur un chemin dur...

— Un chemin dur ! Evidemment !... Moi, je m'en suis sorti grâce à David. Mais je vous raconterai ça plus tard... Est-ce que tu as retrouvé les tiens, Liad ?

— Un seul... Ranamir. Il y a peu de temps... Il est complètement épuisé. Il n'a pas dû boire depuis trois jours au moins !

— Où est-il ? demanda David.

— Pas très loin...

— Conduis-nous. Je vais m'occuper de lui !

— Nous étions à Uster depuis trois semaines environ et nous menions nos recherches sous la conduite de Sithoniel, le chef du détachement. Nous considérions que la cité était propre à l'exploration mais nous n'avions fait aucune découverte importante. Á la déception s'ajoutait une lassitude liée à la chaleur qui, dans la ville, était beaucoup moins supportable que dans la plaine.

« La ville n'avait rien à nous offrir, aussi songions-nous au départ. Nous pensions de plus en plus que les Gardiens devaient prendre une nouvelle orientation, mettre à profit les découvertes et œuvrer à la construction d'un avenir solide et durable. L'idée avait depuis longtemps conquis le clan tout entier. Nous possédions suffisamment d'éléments pour travailler ; nous avons des textes à déchiffrer, des dessins et des images à comprendre, et nous devons découvrir l'utilité des objets que nous collectionnons. Nous étions persuadés que ce n'était pas en nous dispersant que nous parviendrions à retracer

l'histoire des Anciens et à comprendre pourquoi ils ont détruit leur monde.

« Nous avons donc décidé de partir, de rejoindre le clan qui se dirigeait vers le sud afin de s'y établir. Nous faisons des projets. Cependant, peu après avoir quitté Uster, notre groupe est tombé sous la domination des Rampants. Nous ne nous sommes rendu compte de rien. Subitement, nous étions privés de volonté, vidés de toute substance... Des créatures à peine humaines, à la peau verruqueuse, aux bras terminés par des mains aux longs doigts griffus ! Des êtres incapables de se tenir debout mais qui possédaient une force de pensée à laquelle il était impossible de résister...

« Ils ont grimpé sur notre dos ; nous leur avons servi de montures. C'est ainsi que nous sommes arrivés dans leur repaire. Ils nous ont enfermés dans une sorte d'enclos, avec d'autres prisonniers.

« Les Rampants nous ont forcés à travailler. Mon travail consistait à chercher de la nourriture. Je n'étais d'ailleurs pas seul. Nous partions en groupe, parfois très loin, chacun de nous étant dirigé psychiquement par un Rampant. Le soir, on nous ordonnait de retourner dans l'enclos. Un jour, cependant, à la limite d'une zone dangereuse, j'ai repris empire sur moi-même. Je ne sais pas comment cela est arrivé mais j'étais de nouveau maître de ma pensée, de ma volonté ! J'ai pourtant continué prudemment à obéir aux ordres mentaux que je recevais. J'espérais que mes compagnons en feraient autant s'ils recouvraient leurs facultés.

« Je les ai observés plusieurs jours durant. J'ai même tenté deux ou trois fois d'aider Sithoniel et les autres à se libérer de l'emprise des Rampants. En pure perte ! Ils semblaient ne pas m'entendre. Ils étaient... ailleurs. Ils me regardaient avec des yeux inexpressifs, un étrange sourire sur les lèvres. Ils étaient réduits à l'état d'organes et palliaient l'infirmité de leurs maîtres... Je devais me rendre à l'évidence : j'étais le seul à pouvoir m'échapper. Toutefois, je reculais sans cesse l'échéance.

« Un matin, un autre groupe de Rampants a attaqué nos maîtres. Ceux-ci, incontestablement, étaient informés des intentions de leurs ennemis car ils avaient fait construire des pièges et des fortifications autour de leur repaire. Ce jour-là, avant que l'aube ne se lève, ils sont entrés dans l'enclos. J'aurais voulu, d'un simple regard, faire éclater leur abominable peau, arracher leurs jambes molles, leurs cheveux laineux et blancs, crever leurs yeux presque aveugles et finalement labourer leur corps nu avec leurs propres griffes ! Je les vois encore, petits, maigres, affreux, se traînant sur le sol, unis dans un même mouvement de reptation... Des parodies d'hommes et de femmes que j'aurais eu plaisir à écraser !

« Le combat a eu lieu. Les Rampants des deux groupes antagonistes,

montés sur des humains, se sont lancés à l'attaque. Il y a eu beaucoup de morts. Surtout des humains ! L'humain asservi représentait la richesse, la mobilité, la possibilité de prospérer. Le groupe qui en était privé retombait dans le plus parfait dénuement et devait se soumettre. Nos maîtres s'employaient donc à tuer les humains du camp adverse... Leurs ennemis, naturellement, s'en prenaient à nous.

« J'ai vu mourir Geselron, Sithoniel, Phédès... et Liween. Liween que j'aimais ! Je me souviens m'être emparé d'une sagaie. Je me suis battu après avoir jeté au sol une femelle puante. J'ai tué une dizaine de Rampants des deux camps puis j'ai pris la fuite. Je suis revenu à Uster avec l'intention de me reposer... Mais j'y serais mort si vous n'aviez pas été là... »

Ranamir était tiré d'affaire. Deux jours avaient suffi à le remettre sur pied. Deux jours pendant lesquels David et Lorella s'étaient relayés pour lui donner régulièrement une gorgée d'eau. À présent, il se déclarait prêt à marcher.

Quand il eut terminé son récit, nul ne parla. On essayait d'imaginer ce qu'avait été sa captivité. Ce fut lui qui rompit le silence.

— J'ai reconnu Liad, déclara-t-il, et j'ai su que je pouvais avoir confiance... Hier, dans un demi-sommeil, je vous ai écoutés parler. Je n'ai pas compris grand-chose à vos propos mais j'ai entendu plusieurs fois Liad interroger David sur l'ancien monde...

— Alors, tu dois savoir que je ne lui ai jamais répondu ! dit David.

— Evidemment ! Qu'aurais-tu pu lui apprendre ?

— Tout ! Ou presque ! répondit Jed. David est un Ancien !

Ranamir, qui était adossé à un pan de mur, se redressa vivement comme s'il venait d'être piqué par quelque insecte indésirable.

— Un Ancien ? fit-il, incrédule.

Il détailla David de la tête aux pieds. La mine qu'il afficha révéla qu'il n'était nullement convaincu. Sans doute s'était-il fait une autre idée de l'allure des Anciens ?

— Ce n'est pas possible ! décréta-t-il. Les Anciens ne sortent que rarement de leurs abris, et nul n'est jamais parvenu à leur parler !

— Je t'assure que c'est un Ancien ! dit Jed. Aussi vrai que tu es un Gardien et que je suis un Solitaire ! Je suis descendu dans son abri !

Jed raconta à Ranamir ce qui lui était arrivé, son réveil dans l'abri, sa rencontre avec David.

Le Gardien l'écouta avec un intérêt croissant et révisa son jugement.

— Un Ancien ! s'exclama-t-il. C'est inespéré ! Tu vivras avec nous ! Tu nous expliqueras tout ! Tu nous raconteras ton monde !

— À ta place, je n'y compterais pas trop ! répliqua l'homme aux cheveux gris. Pour moi, le passé n'a plus d'importance. Je ne désire pas me retourner. Seuls comptent le présent et l'avenir !

— Mais il faut que tu parles aux Gardiens, que tu leur dises tout ce que tu sais !

— Et après ? Qu'est-ce qu'ils auront de plus ?

— Nous avons toujours voulu savoir comment c'était avant ! La connaissance de l'ancien monde a toujours été notre but !... Il est important de savoir d'où nous venons !

— Bah ! Il vaut mieux que vous restiez ignorants sinon vous risqueriez fort d'être déçus !... Toutefois, je vais te dire une chose, Ranamir. Une seule chose ! C'est la connerie des hommes, et elle seule, qui a détruit le monde !

— La... connerie ?

— La stupidité, l'idiotie, l'imbécillité, la bêtise et tout ce qui va avec, oui ! Si vous voulez être édifiés, c'est de ce côté qu'il faut chercher. Et, crois-moi, avec une veine pareille, vous n'êtes pas près d'en voir la fin !

Ranamir hocha la tête.

— Pour le moment, tu ne veux pas nous aider mais... mais quand tu connaîtras les Gardiens, quand tu verras leurs collections...

— Ce sera pareil, ne te bile pas ! D'ailleurs, je ne vois pas ce que j'irais faire chez les Gardiens !

— Vous n'allez pas vers le sud ?

— Si, dit Jed. Justement, je voudrais te demander... si les Gardiens savent où se cache le sphinx de métal.

— Pourquoi cette question ? s'enquit Ranamir. Qu'est-ce que tu appelles « le sphinx de métal » ?

Jed haussa les épaules.

— Bah ! c'est sans importance...

— Tu ne dis pas la vérité. Il y a un instant, tu paraissais beaucoup plus intéressé !

— C'est un nom que j'ai entendu prononcer une ou deux fois et qui m'a toujours intrigué. Comme les Gardiens ont la réputation de connaître beaucoup de choses, j'ai pensé que tu aurais pu me renseigner... Mais, vraiment, c'est sans importance.

Ranamir détailla Jed avec insistance.

— Je pensais que tu cherchais un endroit particulier...

— Un Solitaire n'a jamais de but précis. Enfin, avec Liad, j'en ai un... Quoique, puisque tu es de son clan...

L'adolescent pâlit.

— Jed ! Est-ce que tu veux dire que nous allons nous séparer ?

— Cela devra bien arriver. Á présent, nous n'avons plus beaucoup de raisons de rester ensemble. Ranamir prendra soin de toi...

— Mais tu ne peux pas me laisser, Jed ! Pas comme ça !

— Allons ! Chacun doit suivre sa voie, et celle des Gardiens n'est pas la mienne.

— Et Lorella ? Et David ? Tu vas les quitter aussi ?

— Eux n'ont pas de clan à retrouver...

— Nous n'avons pas d'armes, déclara Ranamir. Moi, en tout cas, je n'en ai pas !... Si toi et tes amis vouliez nous accompagner, nos chances de revoir les nôtres seraient plus grandes... Il y a beaucoup de groupes qui vont vers le sud. Cela inquiète d'ailleurs les Gardiens mais...

Il s'interrompit.

— Mais quoi ? demanda Jed.

— Rien. Est-ce que tu nous accompagneras ?

— J'aurais préféré repartir vers le nord, mentit Jed.

Il y a quelqu'un que j'aimerais bien revoir... Mais ce sera pour plus tard. D'accord, Ranamir, nous t'accompagnerons.

Liad ne dissimula pas sa joie en apprenant la décision de Jed. Il espérait que celui-ci, lorsque l'on aurait rejoint le clan, ne songerait plus à le quitter.

— Très bien, dit Ranamir. On se mettra en route quand tu le voudras.

— Dans ce cas, nous partirons demain, au lever du jour.

CHAPITRE XVII

La nuit tombait sur la plaine mamelonnée, prenait possession des creux, habitait déjà la moindre anfractuosité. Jed observait les cinq feux disposés en cercle au centre duquel des hommes dormaient. Il n'y avait qu'une seule sentinelle.

— Ils sont treize, dit Lorella.

— Oui, fit Jed, mais ils sont fatigués ! Nul groupe ne prendrait le risque de dormir avant que l'obscurité ne soit totale. Et, surtout, ils n'allumeraient pas de feu ! Approcher ne sera pas difficile.

— Je n'aime pas cela, opina Ranamir. Nous sommes trop peu nombreux pour nous attaquer à un groupe. D'ailleurs, les Gardiens n'ont jamais attaqué mais se sont toujours défendus !

— Et l'eau, tu la trouveras où ? demanda Jed. Nous n'en avons plus une goutte ! Et la chaleur persiste. Il fait une chaleur à crever !... Tu sais ce que ça veut dire ?

— Je ne fais que te répéter qu'il va pleuvoir ! Attendons encore un jour... De toute façon, rien ne prouve que ce groupe a de l'eau !

— Tu apprendras que les groupes ne manquent jamais d'eau !

— Tu veux avoir raison ? Soit ! Agis comme tu l'entends, mais sache que je désapprouve ton entêtement !

— Je ne t'ai pas demandé de venir avec moi ! Si ça tourne mal, tu fuiras... et tu attendras qu'il pleuve !

Liad ne savait que penser. Il avait confiance en Jed et également en Ranamir, et il regrettait la tension qui régnait entre les deux hommes depuis leur départ d'Uster.

— Moi, j'irai avec toi, proposa David.

— Non, refusa Jed. J'agirai seul... Je sais que je prends un gros risque mais nous n'avons pas le choix ! Il nous faut de l'eau et de la nourriture ! Or...

— État d'esprit de pillard ! jeta Ranamir.

— Lâcheté de groupé ! renvoya Jed. Qu'est-ce que tu voudrais qu'on fasse, hein ? Qu'on attende qu'il pleuve ? Nous serons morts avant ! Demain, nous n'aurons plus non plus de provisions !

— Tous les groupes ne sont pas belliqueux...

— Oui, je sais ! On apprend ça aux enfants, chez les Gardiens ! Mais nous n'avons pas les moyens de vérifier si celui-ci l'est ou pas !

— La discussion est toujours possible. On pourrait demander de l'aide ?

Jed ricana.

— De l'aide ! C'est ça ! Et ceux d'en face sont tellement bons qu'ils s'empresseront de te satisfaire !... Á mon sens, les Rampants ont dû te déranger l'esprit. Mais assez parlé. J'y vais !

Il confia son sac à Lorella, saisit l'une de ses hachettes et se coula dans l'obscurité. Souple et silencieux, il effectua un crochet de manière à s'approcher du campement dans les meilleures conditions.

Postée à proximité de l'un des feux, la sentinelle lui tournait le dos et semblait dormir debout. Jed jeta un coup d'œil en direction des formes allongées, repéra des outres et des sacs. Ce n'était pas la première fois qu'il visitait un groupe pour lui dérober quelques biens. La survie avait ses lois !

L'opération lui parut facile à réaliser. Il lui fallait toutefois éviter le plus petit bruit. Mais le déplacement silencieux était une spécialité de Solitaire...

Jed rampa jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'à trois ou quatre mètres de la sentinelle, puis il se releva doucement, avança prudemment, se détendit d'un seul coup, plaquant une main sur la bouche de celui qui était censé donner l'alerte en cas d'agression. Il l'assomma immédiatement. L'homme lui tomba dans les bras sans pousser un cri. Jed le déposa délicatement sur le sol, satisfait de son action, et contourna les corps immobiles prisonniers de leur sommeil.

Sacs et outres étaient groupés. Jed se baissa pour les palper.

— Jette tes armes ! tonna une voix. Si tu résistes, tu es mort !

Jed se raidit. Des silhouettes venaient de sortir de l'ombre : trois hommes qui montaient la garde hors du campement et qui le menaçaient de leurs flèches. Déjà, les autres membres du groupe se levaient, s'emparaient de leur hache, de leur sagaie ou de leur couteau.

Jed abandonna ses hachettes. Il était pris ! Il avait négligé certaines précautions ! Jamais une telle chose ne lui serait arrivée auparavant. Jamais ! Il ne possédait plus les réflexes d'un vrai Solitaire. Il avait changé...

— Approche doucement ! Approche qu'on te voie !

Il obéit, entra dans le halo jaune des flammes.

— Jed ! s'écria un archer. Espèce de vieux corbeau ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

Le Solitaire ne répondit qu'avec un temps de retard. Ahuri, il venait de reconnaître Sabad.

— Sabad ?... Tu es avec eux ?

— Baissez vos armes, déclara celui-ci à l'adresse de ses compagnons. Jed n'est pas un ennemi...

— Je le sais, dit une voix. Nous nous sommes déjà rencontrés... Heureusement pour lui que tu as prononcé son nom, Sabad !

Jed se retourna vivement, reconnut Odranc le roux, bras droit et ami de Chadar, ainsi que quelques autres dont Nabb, Klav et Hanigat.

— Si j'avais pu prévoir, commença-t-il, je...

Sabad se mit à rire et quelques autres avec lui. Il rit alors à son tour et alla récupérer ses hachettes.

Liad et Lorella étaient heureux de retrouver leur ami Sabad qui s'empessa de leur offrir de l'eau, et tandis que d'autres sentinelles allaient se poster aux alentours, on s'occupa de celle que Jed avait assommée.

— Tu as eu beaucoup de chance, déclara Odranc. Tu aurais fait un seul mouvement, tu tombais sous nos flèches !

— Je reconnais que tu avais bien protégé ton campement... Mais tu attendais qui, au juste ?

— Vaughn ! répondit Odranc. Du moins l'un de ses groupes.

— Vaughn..., répéta Jed, pensif. J'ai déjà entendu ce nom.

— Rien d'étonnant à ça. Souviens-toi de notre première rencontre. Ceux qui t'avaient pris étaient de la bande !

— Mmm ! Parle-moi de ce Vaughn.

— C'est un homme que l'on doit craindre car il est puissant. Sa bande doit comporter environ trois cents hommes. Des Pillards pour la plupart. Mais il y a aussi des Prédateurs et des Solitaires. La bande est divisée en quelques groupes, chacun sous les ordres d'un chef tout dévoué à la cause de Vaughn... Le but de celui-ci est de se rendre maître d'un territoire, le plus grand possible, et il n'hésite pas pour cela à s'attaquer à tous ceux qu'il rencontre. Nomades ou Sédentaires, Gratteurs, Prédateurs ou Pillards deviennent ses ennemis s'ils refusent de se soumettre, ce qui est souvent le cas !... L'homme est intelligent, fort habile. Il sait parler. Il sait employer les mots qu'il faut pour frapper les imaginations et pour encourager ses hommes. Il leur promet qu'ils seront les fils d'une nouvelle civilisation...

Jed hocha la tête.

— En quelque sorte, il a un peu imité Chadar !

— Nous n'avons pas les mêmes idées ! rectifia Odranc. Nous désirons, certes, posséder un territoire, mais c'est pour bâtir, pour vivre en paix ! Nous ne sommes pas animés du désir de conquête ! Quant à la force que nous employons, c'est pour notre défense ! ... Toutefois, Chadar représente pour Vaughn la plus grande menace. Nous sommes inférieurs en nombre, et nous avons des femmes et des enfants, mais nous savons nous battre, construire des pièges et tendre des embuscades !

— Je n'en doute pas, mais si ce Vaughn est aussi puissant que tu le dis, il finira par vous décimer !

— Il a déjà commencé, dit sombrement Odranc. Avec le gros de nos

effectifs, Chadar l'a déjà repoussé deux fois. Tigath, qui commande l'avant-garde, s'est heurté six ou sept fois à ses groupes ! Quant à nous, à l'arrière, nous avons combattu il y a quatre jours. Á un contre trois ! Norok... C'est l'un des plus dangereux séides de Vaughn. Norok disposait de près de quatre-vingts hommes ! Nous étions vingt-quatre, nous ne sommes plus que seize... Grâce à une ruse de Klav, nous avons pu nous échapper. Nous avons fui sans laisser de trace. Nous nous sommes arrêtés aujourd'hui car nous étions épuisés...

Odranc marqua une longue pause puis demanda :

— Et toi ? Est-ce que tu ne devais pas retrouver les Gardiens du Savoir ?

— Si. En vérité, nous n'avons découvert qu'un seul d'entre eux. Les autres membres de son groupe ont été victimes des Rampants.

Odranc tourna la tête vers Ranamir.

— Chadar a l'intention de proposer une alliance aux Gardiens du Savoir. Contre Vaughn, évidemment ! Car celui-ci n'hésitera pas un seul instant à les défier. Il les harcèlera comme il nous harcèle, et s'il atteint son but il n'y aura plus demain que des maîtres et des esclaves !

Jed songea au groupe de Mahed, revit quelques scènes.

Comme s'il avait capté ses pensées, Odranc déclara :

— Sabad m'a parlé de votre évasion. Il t'apprécie beaucoup... Moi aussi. Je souhaiterais que toi et tes amis restiez avec nous. Notre route est la même... Nous devons, au plus vite, rejoindre Chadar car nous avons appris que Vaughn se prépare à frapper un gros coup. Il rassemble tous ses groupes...

— Ça prouve qu'il veut en finir rapidement mais qu'il n'est pas assez puissant pour abattre Chadar !

— Il dispose de trois cents hommes, je te le rappelle ! Et ses rangs ne cessent de grossir. Vaughn rencontre de moins en moins de résistance, à présent.

— Hum ! Á quelle distance se trouve Chadar ?

— Compte tenu de l'écart que nous avons dû effectuer pour échapper à Norok, nous devrions nous situer à une quarantaine de kilomètres en retrait. Mais Chadar continue d'avancer... Par contre, Norok n'est certainement pas très loin. Il aura gardé suffisamment d'hommes pour nous intercepter et nous empêcher d'avertir Chadar de ce qui se prépare...

— Notre intérêt est de rester avec toi, dit Jed sans hésiter. Mais il faut que mes amis soient d'accord...

— Oh ! moi, je le suis, dit David.

— Et moi également, déclara Ranamir. J'ai craint un instant que Jed ait, une fois de plus, un avis différent. Je suis content de voir qu'il n'en est rien !... Merci de ton accueil, Odranc. Au moment opportun, les

Gardiens sauront te témoigner leur reconnaissance... Quant à cette alliance envisagée par Chadar, elle sera la bienvenue. Je t'ai entendu parler de Vaughn qui n'est pas pour nous un inconnu bien que nous n'ayons jamais eu à l'affronter. Il est bon que nous fassions cause commune pour l'abattre !

— Tes paroles me réjouissent, Ranamir. Puisque tu es désormais des nôtres, sache que tu auras les mêmes devoirs et les mêmes droits. Tes avis nous seront précieux...

Un coup de vent emporta les derniers mots de l'homme roux. Il y eut ensuite plusieurs rafales successives.

— Il pleuvra avant demain, augura Ranamir.

Le vent montait, emplissait la nuit de ses sifflements, soulevait de gigantesques nuages de poussière. Les toiles imperméables, heureusement fixées solidement, claquaient. On avait calé les récipients avec de grosses pierres.

Étendu près de Lorella, Jed dormait... Du moins semblait-il dormir. Yeux mi-clos, il observait Ranamir qui, lentement, s'était approché d'un sac qui l'intriguait : celui de Jed, précisément. Le Solitaire ne bougea pas.

Peu à peu, Ranamir réduisit la distance entre lui et l'objet visé, et lorsqu'il toucha ce dernier, il oublia la prudence. Avec des gestes vifs, il vida le sac de son contenu. Il paraissait chercher quelque chose de précis.

Jed intervint alors :

— Ce sac m'appartient ! Qu'est-ce que tu veux ?

Ranamir sursauta. Il dut pâlir mais la lueur tourmentée des flammes ne le trahirent pas. Sa surprise pouvait passer pour une simple émotion. Il eut la présence d'esprit d'en profiter.

— Je ne désirais pas te voler, répondit-il. David m'a appris que ton sac, comme ce qu'il contient, est un produit de l'ancien monde... J'ai voulu voir et... toucher ! Bien sûr, tu ne peux pas comprendre ça, toi ! Tu ignores la valeur de ces objets !

— Que je comprenne ou pas n'a aucune importance, répliqua Jed. Je m'étonne simplement que tu aies attendu le milieu de la nuit pour fouiller dans mes affaires ! Il aurait été plus facile de me demander... à voir et à toucher pendant le jour. Pour commencer, tu aurais certainement mieux vu !

— Nos... nos rapports, jusqu'ici, n'ont pas été excellents, se défendit Ranamir, c'est pourquoi j'ai préféré agir sans ta permission.

— J'aurais pu te tuer ! Il n'y a pas si longtemps, tu aurais reçu une hachette en pleine tête ! Il faut croire que je me suis ramolli !

— Non : tu t'es simplement civilisé au contact des autres humains ! c'est un bon point pour toi. La présence de Liad et celle de Lorella

t'ont été bénéfiques. Dans quelque temps, tu auras perdu ton fichu caractère de Solitaire !

— Bah ! Á ta place, je n'y compterais pas trop !... Á présent, nous ferions mieux de dormir. Nous risquons de réveiller les autres. Demain, si ça t'amuse encore, tu poursuivras ta fouille !

Jed tourna les talons et alla se recoucher. Il ne croyait pas un traître mot des explications de Ranamir... De Ranamir dont il se méfiait depuis qu'il lui avait parlé du sphinx de métal.

Criblant la chaleur et l'aube, la pluie se mit à tomber avec une rare violence, réveilla les dormeurs et éteignit les feux. L'allégresse s'empara des hommes qui abandonnèrent aussitôt leurs vêtements pour offrir leur corps à cette eau tiède que le ciel déversait dans un accès de générosité. Toutefois, Odranc demeura sur la défensive. Il se souvenait que certaines attaques avaient eu lieu en pareilles circonstances, l'ennemi profitant de l'affairement général pour conduire son action destructrice. Aussi s'empressa-t-il de recommander à chacun la vigilance, et il demanda que l'on remplisse les outres sans tarder.

Rien aux alentours. Le secteur était calme. Pas une ombre mouvante.

Sur le sol se formaient des petits ruisseaux qui convergeaient vers les flaques. Songeur, Odranc regarda onduler les serpents liquides qui volaient au ciel sa lumière blême, et il imagina des conduits taillés dans le bois ou dans la pierre, qui transportaient l'eau jusqu'à un bassin. Une idée de Ligorn. Pour l'avenir...

Odranc s'en voulut de s'être laissé distraire. Il réagit en allant aider ses hommes à remplir les outres. Jed s'approcha de lui.

— Je n'ai pas de conseil à te donner, déclara-t-il, mais je pense que nous devrions partir au plus vite.

— J'en avais l'intention, répliqua Odranc. La pluie effacera nos traces... Nous nous mettrons en route dès que les outres seront prêtes et que le matériel sera rassemblé...

Il prit une pause, se redressa, et tendit le bras.

— Avec la pluie, on ne les voit pas, poursuivit-il, mais il y a dans cette direction des collines assez importantes. Nous ferons un détour puis nous reprendrons la route du sud. Ce mouvement trompera Norok au cas...

— Tu crois qu'il se soucie encore de toi ?

— Je suis sûr qu'il nous cherche. La pluie va l'occuper pendant un bon moment, certes, mais je préfère me montrer prudent.

Le groupe se mit en marche sous les trombes d'eau, pataugea dans la boue. Jed remarqua que Liad appréciait la compagnie de Ranamir

et, bien que cela lui parût naturel, il ne put s'empêcher d'éprouver un petit pincement au cœur. Qui savait ce que Ranamir raconterait au garçon ? La veille, le Gardien avait eu une attitude pour le moins curieuse... Surpris, il s'en était tiré par une pirouette, par un mensonge auquel, naturellement, Jed n'avait pas cru, ayant immédiatement deviné que Ranamir cherchait le tube bleu ! Cela signifiait que ce même Ranamir savait ce qu'était le sphinx de métal, qu'il connaissait son emplacement ainsi que l'utilité du tube. Cependant, nourrissant à l'égard du Gardien un doute profond, Jed avait dissimulé l'objet dans la gaine de son couteau.

Il se retourna, vit que Lorella, sur son conseil, marchait auprès de David. Satisfait, il rejoignit Odranc et Sabad qui guidaient le groupe.

— Jamais vu une pluie pareille ! dit l'homme roux. J'espère qu'on trouvera un abri dans les collines.

— En tout cas, il faudra nous méfier, déclara Sabad. Il fait chaud. Le brouillard blanc se formera dans les cuvettes...

— Nous ne risquerons rien tant qu'il pleuvra, affirma Jed.

Odranc ne cacha pas son inquiétude, une inquiétude qui n'était pourtant pas liée au brouillard blanc.

— La poussière accumulée se transforme trop rapidement en boue, dit-il. Par endroits, on s'enfonce jusqu'aux chevilles !... Je crains que Chadar ne soit contraint de s'arrêter.

— Pourquoi s'arrêterait-il ? demanda Jed.

— Parce qu'il a des chariots, répondit Odranc. Nous transportons notre bois et notre matériel, nos malades et nos blessés. Si la pluie continue de tomber, Chadar ne pourra plus avancer, et je crains que Vaughn ne mette la situation à profit.

— Bah ! Chadar doit y avoir pensé. Il réagira en conséquence !

— Oui, mais il ignore très certainement que Vaughn se prépare à lui tomber dessus !

— L'un d'entre nous devrait tenter de le rejoindre, proposa Jed.

— Jed a raison, approuva Sabad. On gagnerait du temps... Mais je crois que nous ne devons pas nous alarmer. Si Norok nous cherche, c'est parce qu'il veut nous empêcher de rejoindre Chadar, ce qui tendrait à prouver que Vaughn ignore encore la position de celui-ci ! S'il la connaissait, il passerait immédiatement à l'action.

— C'est une éventualité, admit Odranc.

— Je crois que Norok a d'abord voulu nous affaiblir, s'imaginant peut-être que notre groupe n'était qu'un détachement d'un groupe plus important...

— Peut-être, en effet. Il est possible que Norok ait cru notre arrière-garde plus importante... Mais pourquoi provoquerait-il un nouveau combat alors qu'il lui suffirait de nous suivre de loin pour connaître la route empruntée par Chadar ? Pourquoi s'encombrerait-il de

prisonniers qui lui mentiraient de toute façon ?... Norok est un malin. Il préférera nous suivre à bonne distance et mettre ainsi toutes les chances de son côté. Il n'a plus aucun intérêt à nous attaquer. Et nous allons jouer là-dessus !... Quand nous aurons traversé les collines, nous reprendrons la direction du sud. Et ce n'est que lorsque nous nous estimerons suffisamment proches de Chadar que l'un d'entre nous partira tandis que le groupe entraînera Norok sur une fausse piste. Nous mettrons alors notre avance à profit pour tendre une embuscade. Voilà ce que nous allons faire !

Le groupe ne s'arrêta qu'une seule fois au cours de la journée. Si la pluie n'avait pas cessé, elle tombait moins drue. On avait pénétré dans les collines sans découvrir le moindre abri, et la nuit venait. Odranc commanda la halte, appela Sabad et Jed.

— On va établir le campement, déclara-t-il. Nous construirons des abris avec les toiles imperméables et les peaux, et nous nous reposerons à tour de rôle...

— Il serait préférable de continuer, dit Sabad. Personne ne parviendra à dormir.

— Marcher la nuit ! s'exclama l'homme roux. Tu n'y penses pas !

— Si, justement !... Si nous étions en plaine, rien ne serait plus dangereux. Mais nous nous trouvons dans les collines et nous ne risquerons rien si nous suivons les lignes de crête... Ton avis, Jed ?

Jed pinça les lèvres, se gratta la barbe.

— On peut essayer. Pourquoi pas ? Ce sera une bonne occasion d'échapper à Norok si par hasard il nous a observés jusqu'ici... Je suis d'accord ! Tu conduiras le groupe, Sabad, et je fermerai la marche. Nous avons, toi et moi, des qualités que les groupes ne possèdent pas...

— Mais, protesta Odranc, nous sommes tous fatigués !

— Eh bien, nous marcherons lentement. D'ailleurs, je ne vois pas comment on ferait autrement !... Mais accordons-nous un peu de repos. Nous repartirons quand la nuit sera complètement tombée.

Sabad avait parcouru près de deux kilomètres, espérant découvrir quelques laprats. Ayant attaqué le flanc d'une colline, il grimpa jusqu'au sommet et inspecta minutieusement les alentours. Il remarqua que, vers le sud, la végétation était plus abondante. Les ondulations des collines, moins prononcées, se perdaient dans des amas touffus...

Son regard glissa lentement sur le décor ambiant puis se fixa soudain sur le bord d'une mare. Trois corps étaient étendus, immobiles, dans une position qui ne laissait aucun doute quant à leur état.

Ils étaient morts tous les trois. Leur corps, atrocement mutilé, était couvert de sang et de boue. Á n'en pas douter, il s'agissait de Prédateurs. Leur crâne rasé, les longs couteaux qu'ils possédaient les trahissaient. Ce n'étaient pas, comme l'avait d'abord cru Sabad, les hommes de Chadar. Ils étaient affreux. L'un avait le ventre ouvert ; il lui manquait les entrailles. Sa peau était couverte de taches noirâtres. Quant aux deux autres, ils n'étaient que plaies et brûlures des pieds à la tête.

Sabad supposa qu'un combat entre Prédateurs et tueurs avait eu lieu à cet endroit précis, car seuls des tueurs pouvaient mutiler gratuitement leurs victimes. Puis il repoussa cette idée. Les Prédateurs avaient conservé leurs armes ! Or, quels qu'ils fussent, leurs ennemis n'auraient jamais abandonné ces dernières...

Le Solitaire s'inquiéta. Il examina le sol avec beaucoup d'attention, ne vit nulle empreinte hormis les siennes. Il ne comprit pas.

Comme pour répondre à sa question muette, l'eau de la mare s'agita furieusement, un crépitement s'éleva, accompagné d'un bruit écœurant de suction.

Sabad se dressa d'un bond, recula, sagaie levée.

Au milieu de la mare, une masse verte, gélatineuse, remuait. Son dos se gonflait comme une outre trop pleine. Sur les bords de sa forme circulaire, de fines mais larges membranes ondulaient et frappaient l'eau. La créature avait pour le moins trois mètres de diamètre. On ne distinguait ni yeux ni bouche, ni d'ailleurs aucun orifice particulier. Elle était verte. Uniformément lisse. Monstrueuse.

Sabad recula encore. Jamais il ne s'était trouvé devant pareil animal.

D'autres crépitements, plus puissants, montèrent. La créature sembla s'aplatir comme si elle désirait occuper une plus grande surface, puis elle se gonfla de nouveau. Elle avança ainsi, en une succession de mouvements curieux, se dirigeant vers le Solitaire.

Quand elle sortit de l'eau, Sabad la vit tout entière. Il y avait sous elle, et sur ses membranes vibratiles, une écume blanche, épaisse et gluante. Sans cesser d'émettre sa série de crépitements, elle glissa vers les cadavres qu'elle recouvrit totalement. Et elle ne bougea plus.

Sabad comprit qu'elle défendait ce qu'elle considérait désormais comme son bien. C'était elle qui avait tué les Prédateurs, et elle ne permettait à quiconque de voler sa nourriture !

Le dégoût s'empara du Solitaire. Serrant les dents, il lança l'une de ses sagaies dans l'amas de chair flasque. L'arme s'enfonça sans difficulté. Mais alors que Sabad était sur le point de hurler sa victoire, la créature projeta sur lui le liquide épais et blanc qu'elle sécrétait. Il n'eut que le temps d'effectuer un saut de carpe. Cependant, quelques gouttes l'éclaboussèrent. Il poussa un cri rauque. Cela brûlait comme

le feu.

Très vite, il recueillit de l'eau dans le creux de ses mains et lava les endroits touchés. Il se rendit compte que la chair était déjà à vif !

— Une méduse ! s'écria David quand Sabad lui eût décrit l'animal.

C'était du moins le nom qu'il avait donné à ses créatures vertes à chair gélatineuse qu'il avait souvent aperçues dans les marais.

— Ces saloperies quittent leur domaine de prédilection ! Et les salamandres suivront certainement ! Á croire qu'elles n'attendaient que la pluie !... S'il continue de pleuvoir, elles vont croître et multiplier. Ça nous promet de beaux jours !

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? s'enquit Jed.

— Du feu, répondit l'Ancien.

— Le bois est mouillé, observa Odranc.

— Dans ce cas, il vaudra mieux ne pas nous attarder dans les parages. Les méduses se déplacent le plus souvent en bandes, parfois très importantes. Rien à faire pour les tuer. Leurs organes principaux sont situés sur leur face ventrale ! On les couperait en rondelles qu'elles continueraient à vivre !

— Avec ton fusil..., commença Jed.

— Contre elles, mon fusil ne vaut guère plus qu'un pet de lapin ! Seul le feu est efficace. Qu'on leur lance des torches, et on les verra flamber. J'ai fait l'expérience, une fois. Leur bave, qu'elles peuvent projeter à une dizaine de mètres, brûle comme le bois le plus sec, ce qui provoque leur dessèchement rapide et leur mort.

— Nous allons couper du bois, dit Odranc, et nous le mettrons à sécher. Il faut espérer que nous parviendrons à faire du feu avant que les... méduses ne nous attaquent.

— Ouais ! fit David. Et moi, j'espère que cette foutue pluie va s'arrêter !

CHAPITRE XVIII

Odranc avait cru qu'en huit jours de marche il rejoindrait Chadar. Il n'en était rien. On avait atteint une vaste région boisée, un peu clairsemée, que traversait une large rivière. Celle-ci, gonflée par les eaux de pluie, constituait une barrière naturelle que l'homme roux contemplait avec désespoir. Chadar, lui, était passé. Ce qui prouvait que l'écart entre les deux groupes était important. Les chariots avaient pu traverser à gué alors que la rivière, à présent, n'était plus franchissable.

— Cette fois, nous sommes bloqués ! dit Odranc, découragé.

— Chadar va s'étonner de ne pas avoir de nouvelles de notre groupe, supposa Klav. Nous nous sommes quittés il y a longtemps... Il n'est pas impossible qu'il envoie quelques hommes à notre rencontre.

— Á moins qu'il ne soit déjà aux prises avec Vaughn ! répliqua Odranc en serrant les poings.

— Il doit bien exister un pont quelque part, supposa Jed.

Odranc haussa les épaules.

— Nous perdrons beaucoup de temps. Et nous ne sommes même pas certains de découvrir un pont en bon état !... De plus, nous devrons effectuer des kilomètres et des kilomètres supplémentaires, risquer de rencontrer Norok ou des bandes de méduses...

— Vous êtes compliqués, intervint David. Nous n'avons qu'à construire un radeau. Il y a ici tout ce qu'il faut pour ça !

Tous se tournèrent vers lui, étonnés, ne sachant évidemment pas ce qu'était un radeau puisqu'ils s'étaient toujours méfiés de l'eau. David le comprit aussitôt, se rappelant les réactions de Jed lorsqu'il l'avait fait monter dans sa barque. Il se mit donc en devoir de fournir des explications. Cependant, contrairement à ce qu'il avait supposé, l'idée n'engendra pas l'enthousiasme. On n'avait nullement confiance en ce curieux assemblage de pièces de bois !

— Mais ça flotte ! Ça flotte, je vous dis ! s'écria David. Avec un radeau, on passera !... De toute façon, c'est la seule solution.

Ranamir, qui était le seul à approuver l'idée de l'Ancien, l'appuya :

— David a raison, déclara-t-il. Écoutez-le. Ce qu'il dit est vrai. Mettons-nous au travail dès maintenant. Il faut construire ce radeau !

Odranc consulta du regard tous les membres de son groupe, ne lut sur leur visage que l'indécision. D'un coup, il sentit le poids des responsabilités peser plus fort sur ses épaules. Il était seul.

— Tu veux rejoindre Chadar, oui ou non ? interrogea Ranamir.

— Quelle question ! On doit le rejoindre !

— Alors, il faut nous en remettre à David et faire ce qu'il dit !

Odranc soupira.

— C'est bon, dit-il après un long silence. On va essayer... Qu'on abatte des arbres !

David sourit, confia son fusil à Jed, heureux d'avoir enfin l'occasion de se rendre utile. Sans hésiter, il entra dans la rivière, partit à la nage sous les regards d'effroi.

— Il est fou, murmura Hanigat.

— Non, dit Ranamir. Il sait simplement des choses que nous ignorons.

David disparut dans le courant. Il reparut un peu plus loin, puis disparut encore. Il plongea ainsi à plusieurs reprises sans se douter qu'on l'admirait.

Quand il reprit pied sur la berge, on se pressa autour de lui.

— Comment as-tu fait ça ? Il n'est pas possible de... de ramper sur l'eau !

— Je t'apprendrai à nager une autre fois, Odranc, répondit David en riant. Crois-moi, ça n'a rien de bien difficile... Je suis allé sonder la rivière. Elle n'a guère plus de deux mètres cinquante de profondeur. Il y a toutefois quelques trous dont nous devons tenir compte... Je ne crains qu'une seule chose : les courants du milieu. Mais nous passerons !

— J'aimerais bien en être sûr ! dit Sabad avec une moue dubitative. Tu as dit que le radeau allait flotter mais pas comment il allait avancer ! Si nous le laissons flotter, l'eau nous emportera !

— Exact ! Seulement, on se servira de cordes et de perches. Voilà comment nous allons nous y prendre... Quand le radeau sera construit, nous l'attacherons solidement à des cordes que des hommes maintiendront depuis la rive. Ils les laisseront filer progressivement tandis que ceux qui se tiendront sur le radeau dirigeront celui-ci avec leur perche... La traversée, en raison du courant, ne se fera pas en ligne droite, j'en conviens, mais je vous garantis que nous atteindrons l'autre rive ! Á condition qu'on m'écoute !... Naturellement, plusieurs voyages seront nécessaires, le premier étant le plus dangereux. Nous passerons par équipes de cinq ou six. Quand le premier sera arrivé de l'autre côté, on attachera de nouvelles cordes. Á l'avant, cette fois ! Ainsi, le radeau pourra être tiré dans les deux sens, ce qui limitera les risques !... Et, ne craignez rien, je serai de tous les voyages puisque je suis le seul à savoir nager. On passera le matériel en dernier lieu...

— Á t'entendre, on pourrait croire que tout se déroulera comme tu le dis, déclara Odranc. Mais j'avoue sans honte que j'ai peur.

— Je l'admets. Cependant, je le répète, si chacun suit mes

directives, nous passerons. Dès à présent, il faudrait vérifier les cordes, leur solidité ainsi que leur longueur. Videz aussi toutes les outres...

Odranc tiqua.

— Vider les outres ?

— Oui. Et les gonfler. Elles vous serviront de bouées de... Enfin, si l'un de vous tombe à l'eau, l'outre qu'il aura fixée sur son dos l'empêchera de couler. De la sorte, j'aurai le temps d'agir !

L'homme roux parut peu convaincu.

— Je te donne ma parole que nous traverserons ! dit David.

— Espérons-le !... Qui passera en premier ?

— Qui ?... Euh ! moi, bien sûr ! Et puis toi, Odranc ; Jed, Sabad, Ranamir et Nabb. Il faudra des hommes très solides, de l'autre côté... Allons ! Nous discuterons plus tard. Au travail !

Le radeau fut terminé le lendemain ; embarcation de trois mètres sur deux que David vérifia point par point. Puis il renouvela ses explications, attacha lui-même les bouées de fortune sur le dos de ceux qu'il avait choisis pour le premier voyage et, après s'être passé les mains sur son visage mouillé, il donna le signal du départ.

Le radeau flottait, ballotté par le mouvement de l'eau. On le poussa un peu et les six hommes y prirent place. David fut naturellement le seul à n'éprouver aucune appréhension. Il se voulait gai, maître de lui. Pourtant il ne pouvait être totalement certain de sa réussite.

— Mettez-vous à genoux, commanda-t-il. Vous aurez un meilleur équilibre... Jed ! Avance un peu. Tu es trop près de Nabb. Il faut répartir les poids !... Allons-y !

Il se tourna vers la rive.

— Laissez filer les cordes, cria-t-il à l'adresse de ceux qui étaient chargés de contrôler la vitesse de l'esquif. Doucement ! Et évitez les secousses !

Lentement, le radeau quitta le bord. On pesa sur les perches pour le guider, ce qui ne demanda pas de gros efforts dans les dix premiers mètres. David, debout, se tenait à l'arrière et dirigeait toutes les manœuvres.

— Plus fort ! Plus fort ! commanda-t-il alors qu'ils approchaient du milieu de la rivière. À cet endroit, le courant est plus vif... Viens de notre côté, Ranamir !

Le Gardien hésita mais finit par s'exécuter. Il quitta Nabb et Sabad qui occupaient le côté droit du radeau et alla se placer entre Jed et Odranc.

— Enfonce ta perche ! lui dit David. Nous dérivons trop !

— Je ne touche pas le fond ! s'écria Odranc.

— Il y a des trous ! Cherche un autre point d'appui. Vite !

Le radeau dérivait, en effet. Il n'avait pas encore atteint le milieu du

cours d'eau. David s'inquiétait quant à la longueur des cordes. Si l'on continuait de se déporter, il faudrait que, sur la rive, les autres se déplacent rapidement en dépit des arbres et des arbustes qui les gênaient.

— Poussez ! Poussez ! C'est le passage le plus difficile !... Du nerf ! On doit passer ! Empêchez le radeau de dériver ! Nous aurons bientôt vaincu !

Des remous, des petits tourbillons agitaient le radeau qui tanguait ou virait, heureusement relié à la rive par un double cordon ombilical.

Comme pour accroître la difficulté, la pluie se mit à redoubler. Le ciel était noir et ouvrait toutes ses vannes. C'étaient de véritables trombes d'eau qui s'abattaient comme si une mystérieuse volonté avait voulu rendre en une fois à la terre ce dont elle avait été pendant si longtemps privée.

Dents serrées, tous muscles bandés, les six hommes pesaient sur leur perche, ayant la désagréable impression de ne pas avancer. La pluie sauvage les fouettait, avivant leur ardeur. Pourtant, à un moment donné, Nabb fut près de céder à la panique.

— On ne passera pas ! hurla-t-il.

— Si ! répliqua fermement David. Garde ton calme. Nous sommes au milieu du plus fort courant. Ce n'est pas le moment de fléchir !

— Mais on dérive encore !

— C'est vrai, mais il y a très peu de fond, par ici. Plantez votre perche, et faites exactement ce que je vous dis. Nous allons essayer de rétablir le cap !

Ils y parvinrent à peine, ne gagnèrent que quelques mètres mais, sur la rive de départ, les hommes qui tenaient les cordes s'étaient déplacés dans le sens du courant, à la grande satisfaction de David qui remarqua tout à coup que les cordes étaient de nouveau tendues et qu'elles étaient presque perpendiculaires au cours d'eau.

— Courage ! dit-il d'une voix forte. Nous sommes à moitié chemin. Et la chance est avec nous : le fond est à moins de deux mètres... Allez ! Poussez ferme !

En ligne droite, il leur restait environ vingt mètres à franchir. David s'excitait, voulait croire qu'il réussirait dans son entreprise. Il espérait de toutes ses forces que l'opération serait un succès, car il désirait prouver qu'un homme de l'ancien monde valait un homme du nouveau monde. Il souhaitait être regardé comme un vrai membre du groupe et non plus comme un Ancien.

— Allez-y ! Allez-y ! On s'en sortira !

Soudain, Jed sentit une fulgurante douleur lui déchirer les entrailles. Des aiguilles de feu le traversaient de part en part, lui broyant la poitrine, lui arrachant le ventre. Il lâcha sa perche, hurla comme un dément, se redressa brusquement et porta les mains à sa

tête qu'il serra comme pour l'écraser. Il tomba.

— Jed ! cria Odranc. David ! Jed est...

Mais David avait déjà plongé.

Jed souffrait le martyre, se débattait. La douleur était atroce. Elle lui vrillait le crâne, lui hachait les membres et dévorait son corps. Il hurlait, avalait de l'eau, suffoquait. Des images, des images étranges défilaient devant ses yeux... Un monde clos et trouble. Des lumières. Des formes mouvantes et blanches... Il retrouvait dans la souffrance des impressions bizarres, des odeurs particulières. Il entendait des voies déformées. Et tout cela tournait et tournait. Il avait mal, terriblement mal... Mal !

Sa mission ! Le tube bleu ! Tout était lié. Pourtant, il n'avait pas oublié. Il ne méritait pas cette souffrance. Alors, pourquoi ? Pourquoi ?

Emporté par le courant, mais heureusement soutenu par sa bouée, il luttait contre la mort liquide, disparaissant ici, émergeant là. Il connaissait la plus grande peur de son existence, et aussi la plus grande souffrance. On le dévorait vif. On le brûlait. On le déchiquetait. Les formes blanches de ses visions provoquaient ces douleurs qui atteignaient leur paroxysme.

Jed perdit connaissance, ce qui permit à David de l'approcher sans risque, de le saisir et de lui maintenir la tête hors de l'eau. Luttant contre le courant, emportant Jed, David choisit de gagner la rive plutôt que le radeau. Il y parvint au prix d'un prodigieux effort.

Il se laissa tomber sur le sol, se redressa un peu, vomit l'eau qu'il avait avalée, toussa, se traîna au pied d'un arbre et se releva en vacillant. Quand il eut recouvré son souffle, il adressa un signe à ceux qui se trouvaient à bord du radeau. Tout allait bien, à présent.

Plaçant ses mains en porte-voix, il cria :

— La corde ! Envoyez la corde !

Il dut répéter cela plusieurs fois avant d'être entendu car le bruit de la pluie, allié à celui de la rivière, couvrait sa voix.

Odranc regretta de n'avoir pas emporté son arc et ses flèches. Nabb prit sa hache, l'attacha à l'une des extrémités de la corde qui devait servir à haler le radeau. Et il se mit debout, fit tourner l'arme. Ses compagnons, ayant planté leur perche dans le fond sableux du cours d'eau, assuraient à l'embarcation une certaine stabilité.

Nabb ne réussit à effectuer un bon lancer qu'à la quatrième tentative. La hache, entraînant la corde, tomba non loin de la rive. David n'eut aucune peine à aller la chercher.

Haletant, il s'empessa de lier la corde autour d'un tronc de chêne puis fit comprendre à ses compagnons qu'ils avaient presque gagné.

— Avancez, maintenant ! leur cria-t-il.

Et, tirant sur la corde, il les aida de son mieux.

Quelques instants plus tard, le radeau abordait. Au grand soulagement de ses passagers. On entendit alors une clameur s'élever de l'autre rive. Le plus dur était fait.

— Et Jed ? s'inquiéta Odranc.

— Il va bien. Il est là-bas...

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?... Sur le moment, j'ai cru qu'il avait reçu une flèche, que nous étions attaqués !

— Il aura peut-être eu peur, suggéra Nabb qui se souvenait de ce qu'il avait éprouvé.

— Non, contra Sabad. Nous avons tous eu peur, mais pas au point de crier... Je crois plutôt qu'en multipliant ses efforts il a dû réveiller le mal provoqué par une ancienne blessure... Cela arrive parfois.

Ranamir demeura muet.

On interrompit pour un temps le commentaire. Déjà, David se préparait à traverser de nouveau la rivière.

— Ce sera facile, maintenant... Bon ! J'emporte les outres. Vous avez compris ce que vous avez à faire, hein ? N'hésitez pas à tirer sur la corde. Surtout quand nous serons en plein dans le courant. Et évitez les secousses ! Je ne tiens pas à jouer au maître nageur à chaque voyage !

À présent relié à chacune des deux rives, le radeau ne risquait plus d'être emporté. David s'y installa, agita les bras au-dessus de sa tête afin de prévenir les hommes de l'autre rive qu'il souhaitait les rejoindre.

À quelques pas de là, Jed reprenait conscience. Toute douleur avait disparu. Étonné, il se redressa, aperçut ses compagnons sur la terre ferme. Ils regardaient s'éloigner David, maintenaient la corde attachée au radeau.

Jed rampa sans bruit jusqu'à un buisson, se dissimula, ayant peur que Ranamir ne l'aperçoive. Et, saisissant la gaine de son couteau, il s'empara du tube avec soulagement. Un instant, il avait cru que le Gardien avait profité de son évanouissement pour le voler.

Mais il s'inquiéta aussitôt : le tube avait pris la couleur noire et était quatre à cinq fois plus lourd. Par surcroît, il dégageait une chaleur anormale...

Pour expliquer ce qui lui était arrivé, Jed avait déclaré qu'un effort important lui avait brutalement occasionné une vive douleur dans tout le corps.

— Tu parais tout de même préoccupé, remarqua Odranc, ayant attiré Jed à l'écart. Tu es malade, n'est-ce pas ?

— Tu te trompes, ami. Tu te trompes totalement ! Je pensais à Chadar. Il est temps que l'un d'entre nous tente de le rejoindre... Je suis toujours volontaire ! Un homme seul attirera moins l'attention...

L'homme roux se caressa le menton. Sa barbe crissa sous ses doigts. Pendant un instant, il dévisagea Jed, se demandant sans doute de quelle nature étaient les véritables pensées du Solitaire.

— Tu es solide, déclara-t-il, et notre groupe a besoin d'hommes comme toi. En cas d'attaque, tu serais plus efficace que... Hanigat, par exemple.

— Dois-je comprendre que tu n'as pas confiance en moi ?

— Je n'ai jamais rien dit de pareil ! Seulement, pour ce genre de mission, Hanigat me convient mieux... Comprends-moi bien, Jed : je suis responsable d'un groupe et il n'est pas toujours facile d'être à la hauteur de la tâche. Mais je sais une chose : il faut toujours veiller à utiliser au mieux les possibilités de chacun. Le bon archer ne sera pas obligatoirement bon lanceur de hache... Dans le cas présent, si je pense à Hanigat, c'est parce que je sais qu'il court vite et qu'il est très résistant.

— Ce sont là des qualités que je possède également ! répliqua Jed. Où veux-tu en venir exactement ?

— Je tiens simplement à utiliser les possibilités de chacun d'une manière intelligente. Ne cherche rien d'autre.

— Très bien ! Cependant, il faut que Chadar soit prévenu ! Et nous ignorons totalement à quelle distance il se trouve ! Il faudra courir beaucoup, résister, déjouer les pièges, se passer de dormir au besoin ! Hanigat n'est pas habitué à cela. Moi si ! Je suis un Solitaire, ne l'oublie pas !

— On dirait que tu es pressé de nous quitter !

— Je suis surtout pressé de rejoindre Chadar pour l'informer. Je veux qu'il envoie des hommes à votre rencontre pour le cas où l'une des bandes de Vaughn vous tomberait dessus !... Je pense que tu ne seras pas surpris si je te dis que j'aimerais revoir Lorella et Liad en vie ! Et puis... et puis, il y a une autre raison. La solitude me manque. J'ai besoin de retrouver, pendant quelque temps du moins, ma véritable nature ! Est-ce que tu peux comprendre ça ?

Odranc, tout à coup, parut soulagé.

— Nous y voilà ! J'avais donc raison de croire que tu avais un motif pour nous quitter !

— Ce n'est pas *le* motif ! rectifia Jed. J'ai effectivement le désir de rejoindre Chadar au plus tôt. Et mes raisons sont les mêmes que les tiennes !... Mais il est vrai que j'ai vu là une occasion de redevenir un Solitaire.

— Je te crois... Pars donc ! Si Chadar ne s'est pas encore arrêté, qu'il le fasse sans tarder et qu'il prépare sa défense. Ce sont trois cents hommes qui se préparent à fondre sur lui !

Ranamir fut le premier à s'inquiéter de l'absence du Solitaire. On

avait fait faire au radeau sa dernière traversée et la joie régnait dans tout le groupe, David étant, bien entendu, au centre de toutes les conversations. Toutefois, le Gardien ne participait pas à l'allégresse. L'absence de Jed le tracassait.

Il s'en voulait de ne l'avoir pas surveillé plus étroitement.

— Tu n'as pas vu Jed ? demanda-t-il à Liad.

— Non. Il est certainement en train de monter la garde... Ou bien il est parti faire une reconnaissance. Demande à Odranc. Il doit savoir où il est.

Ranamir s'empressa de rejoindre l'homme roux et reçut, non sans éprouver une contrariété certaine, une réponse à sa question.

— Tu n'aurais pas dû le laisser partir ! reprocha-t-il.

— Il était volontaire ! Et j'ai confiance en lui !

— La question n'est pas là... Jed nous a menti. Quand nous avons traversé la rivière, il a été en proie à de violentes douleurs qui ne sont pas dues à l'effort qu'il a fourni !

— Que veux-tu dire ?... Je ne...

Sabad vint interrompre la conversation :

— Klav aimerait te voir, Odranc. Il a l'intention de partir dès le lever du jour pour rejoindre Chadar.

— L'un de nous est déjà en route.

Sabad jeta autour de lui un regard circulaire.

— Jed ? interrogea-t-il.

— Oui : Jed ! répondit Ranamir, mâchoires crispées. Á l'heure qu'il est, il est déjà loin !

— On dirait que ça ne te plaît pas !

Le ton de Sabad amena le Gardien à changer d'attitude.

— Jed est malade, dit-il avec un air de compassion. Il le sait ! C'est pourquoi il a voulu se rendre utile... une dernière fois ! Mais j'ai peur qu'il ne puisse parvenir jusqu'à Chadar !

Odranc blêmit.

— Tu es sûr de ce que tu dis ?

— Absolument ! Jed l'ignore encore, mais la mort le surprendra... J'ai vu quelques cas semblables. Rares, il est vrai. Cela commence avec des douleurs atroces qui ne durent pas. Puis, un ou deux jours plus tard, elles reviennent, plus fortes, plus longues, et elles demeurent jusqu'au dernier moment !

Sabad se pinça le nez. Le propos de Ranamir ne le convainquait pas. Et il n'ignorait pas cette curieuse tension qui régnait entre Jed et le Gardien. Toutefois, il joua le jeu.

— Il souffre de quoi ?

— Piqûre d'insecte, répondit le Gardien.

— Bizarre ! Ils se cachent, en ce moment !

— Sous les feuilles, oui ! Mais ils sont là !

— Jed sait soigner les piquûres d'insectes. Il ne mourra pas !... S'il s'était cru malade, vraiment malade, il se serait d'ailleurs confié à David qui possède les meilleurs remèdes !

Ranamir soupira.

— J'ai peur que tu ne sois bien loin de la vérité, Sabad. Je te le répète : Jed est très malade... Son mal est provoqué par un venin sécrété par un insecte minuscule quasiment inconnu. Il n'arrivera pas à destination !

— D'accord ! Jed va mourir ! Dans ce cas, je vais prendre sa place ! Je pars immédiatement !

— Non ! refusa Odranc. Tu restes ici ! J'ai besoin de toi !

— Un Solitaire se débrouillera mieux que n'importe quel groupé !

— C'est certainement vrai, admit l'homme roux, mais tu resteras tout de même ici ! N'oublie pas la promesse que tu as faite lorsque nous t'avons accueilli ! Tu désirais te joindre à nous. Tu as promis de servir le groupe, de reconnaître mon autorité, d'agir selon nos lois !

— Il faut que quelqu'un aille... prévenir Chadar !

— Juste ! J'enverrai Hanigat !

— Attends ! intervint Ranamir. Je voudrais être ce messenger, si tu le permets. J'ai, moi aussi, certaines qualités qui ne doivent rien à celles d'un Solitaire ! Je suis un Gardien, pensez-y !... Et je me souviens d'avoir entendu dire que Chadar préparait une alliance avec les miens. Ma présence ne pourrait que favoriser nos relations futures...

Sabad n'était pas de cet avis. Il protesta :

— Pourquoi toi ? Posons la question au groupe ! Il a le droit de savoir, non ?... Klav est volontaire, moi également ! Et je suis sûr qu'il y en aura d'autres ! On tirera au sort !

— Et nous perdrons encore du temps ! jeta Ranamir. Je doute que tu veuilles vraiment cela !

— Chadar doit être prévenu, j'en suis conscient ! Mais je suis aussi conscient d'une chose : entre toi et Jed, ce n'est pas la grande amitié ! J'ignore ce qui vous divise, mais l'animosité existe !... Je te préviens, Ranamir : si Jed devait mourir par ta faute, ou si tu le tuais, tu ne tarderais pas à le regretter !

— Tu me prêtes des intentions que je n'ai pas ! renvoya sèchement le Gardien. Il est vrai que nous nous opposons souvent, Jed et moi, mais nous ne sommes pas ennemis ! Un caractère de Gardien ne ressemble pas forcément à celui d'un Solitaire ! Les relations ne sont pas toujours faciles. Surtout quand le Solitaire est borné !... Á présent, si Odranc est d'accord, je m'en vais. Nous avons assez perdu de temps !

— Odranc ! Tu ne vas pas le laisser partir ?

— Calme-toi, Sabad. Ranamir est libre. Nous n'avons exigé aucune promesse de lui. Je te rappelle que nous faisons route ensemble. C'est

tout... Qu'il soit volontaire pour une mission est tout à son honneur. Je crois que, comme Jed, il a de bonnes raisons de vouloir nous quitter.

— J'en ai ! déclara Ranamir. Mais elles sont différentes de celles auxquelles pense Sabad ! Je te donne ma parole d'aider Jed s'il se trouve en difficulté, et d'accomplir la mission au cas où il ne pourrait aller jusqu'au bout !... Mes raisons, vous les connaîtrez plus tard.

— Il est facile de parler comme tu le fais ! dit Sabad. Mais je prends note de ton engagement. Toi, de ton côté, n'oublie pas le mien !... Maintenant, tu peux partir !

Sabad tourna les talons et s'éloigna d'un pas rapide.

— Un Gardien respecte toujours sa parole, murmura Ranamir à l'adresse de l'homme roux. Sois tranquille !

À présent, Jed devait faire vite. En lui, le mal couvait comme un feu sous la cendre. Il devait penser à sa mission, découvrir le sphinx de métal et gagner enfin sa liberté.

Des souvenirs l'assaillaient, images déformées, troubles ou précises. Quelque temps avant de rencontrer Liad il avait découvert le tube au fond de son sac, un objet qu'il avait, croyait-il, confondu avec un morceau de bois... N'avait-il pas, ce jour-là, ramassé beaucoup de menues branches couvertes de boue ?

Confusion possible.

Confusion possible mais interprétation fausse. Ce tube, il en était maintenant persuadé, lui avait été remis ! Les formes blanches, l'univers clos, les lumières, les voix n'appartenaient pas à un rêve ! Tout était réel ! Réel comme ce tube dont il était le prisonnier, ce tube qui devenait de plus en plus lourd et dont la chaleur ne cessait d'augmenter...

CHAPITRE XIX

La pluie tombait avec un bruit de cataracte. Sous une tente de peau, Chadar et Ligorn devisaient tandis que l'on fortifiait le campement.

— Pas de nouvelles de Tigath ! Pas de nouvelles d'Odranc !... Je crains le pire, Ligorn. Les hommes de Vaughn sont partout... Je me demande si je ne vais pas envoyer quelques-uns des nôtres vers nos amis. Habituellement, nous avons des liaisons tous les deux ou trois jours. Ce long silence ne me dit rien qui vaille...

— Je préférerais que nous restions groupés, au contraire, et que nous préparions notre défense ! Vaughn cherche certainement à nous attaquer. Je crois qu'il est persuadé que la pluie nous a forcés à nous arrêter.

— J'aimerais bien que Tigath et Odranc le croient également et qu'ils nous rejoignent !

— Cela leur sera difficile bien qu'ils ne possèdent qu'un matériel léger. Si Vaughn ne les a pas... massacrés, il doit avoir pris les précautions nécessaires pour interdire tout regroupement de nos forces... Je souhaiterais, moi, que Tigath aille de l'avant, qu'il trouve les Gardiens du Savoir et qu'il revienne avec des renforts. Quant à Odranc, je ne serais pas fâché qu'il reste loin derrière, ce qui lui éviterait de tomber dans une embuscade... Comptons plutôt sur nous-mêmes, Chadar ! Nous sommes moins nombreux que les hommes de Vaughn mais nous sommes bien armés. Nous occupons des positions privilégiées ! Nous avons tendu de nombreux pièges !

— Je sais, Ligorn, je sais. Et nous savons nous battre ! Mais je redoute néanmoins l'affrontement. Vois-tu, nous avons rêvé d'une terre saine pour nous établir et vivre heureux, et j'aurais voulu que nous la trouvions sans avoir à combattre...

— Tu n'es pas le seul à penser cela, mais c'est une utopie ! Nous vivons dans un monde où la brute envie les fruits du travail de l'homme. Celui qui construit dérange... Au fond, je me demande s'il n'en a pas toujours été ainsi...

Ligorn allait ajouter quelque chose quand l'un des hommes du clan pénétra dans la tente.

— Chadar ! Nous avons un prisonnier ! Il désire te parler.

Chadar et Ligorn échangèrent un regard, ayant eu tous deux la même pensée. Vaughn désirait peut-être parlementer ? Ou peut-être voulait-il, en envoyant un messenger, se renseigner sur les forces du

campement qu'il envisageait d'attaquer ?

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Il ne nous l'a pas dit. Quand les guetteurs l'ont encerclé, il n'a pas eu un seul geste de résistance. Il paraît d'ailleurs très fatigué...

— C'est bon ! fit Chadar. Qu'on l'amène ! S'il s'agit de l'un des hommes de Vaughn, il ne quittera pas le camp !

Ce fut un Jed ruisselant qui se présenta devant Chadar. Celui-ci le reconnut presque immédiatement.

— Jed ?... C'est toi, hein ? Qu'est-ce que tu fais par ici ? Comment nous as-tu trouvés ?

Le Solitaire se laissa tomber sur une caisse et s'essuya le visage. Un visage sur lequel se lisaient l'épuisement et la souffrance. Toutefois, il fit effort pour paraître en pleine possession de ses moyens.

— J'ai quitté Odranc il y a deux jours, déclara-t-il. Pour te prévenir... Vaughn a rassemblé tous ses groupes et il te cherche !

— Ça, on s'en doutait !

— Je les ai aperçus, poursuivit Jed. Ils sont très nombreux. Par deux fois j'ai failli tomber au milieu d'eux, mais j'ai traversé sans me faire prendre les zones qu'ils occupent...

— Mmm !... Odranc ?

— Il te rejoindra bientôt.

— Il a subi des pertes ?

— Il ne lui reste qu'une quinzaine d'hommes.

Chadar serra les poings, déglutit ; ses mâchoires se crispèrent.

— De combien d'hommes dispose Vaughn ?

— Trois cents environ.

— Ils sont encore plus nombreux que nous ne le pensions, observa Ligorn. Ils finiront par nous trouver... Sortons ! Jed nous indiquera la position de leurs forces...

— Je ne connais pas l'emplacement de tous les groupes, avança Jed.

Ils sortirent et le Solitaire révéla tout ce qu'il savait quant à la distance et à la position des ennemis. Les groupes les plus proches ne se trouvaient qu'à cinq ou six kilomètres.

— Nous allons construire d'autres pièges et renforcer nos murs de défense, décida Ligorn. Nous attendrons Vaughn de pied ferme !

Il se tourna vers Jed et demanda :

— Qu'est-ce que tu as l'intention de faire ?

— Je... je repars immédiatement !

— Repose-toi et mange d'abord ! dit Chadar. D'ailleurs, il vaudrait mieux que tu restes ici. Si tu es pris...

— Non. Je dois partir !

Chadar haussa les épaules.

— Comme tu voudras. Mais emporte tout de même un peu de

nourriture. Et de l'eau... Qu'est devenu l'enfant qui t'accompagnait ?

— Il est toujours avec moi... Enfin, avec Odranc. Nous avons retrouvé l'un des siens.

— Un Gardien ?

— Oui, un Gardien. Le seul survivant d'un détachement qui a eu affaire aux Rampants. Liad va...

Jed n'acheva pas. Une douleur lui traversa la poitrine et déchira son abdomen. Il se raidit, se retint pour ne pas hurler.

— Qu'est-ce que tu as ? s'écria Ligorn. Tu es malade ?

Jed eut un geste de dénégation, secoua la tête puis répondit :

— Rien, souffla-t-il. Ce n'est rien... Juste une ancienne blessure qui se réveille parfois.

La douleur s'effaça graduellement. Restèrent de désagréables picotements dans les jambes et quelques élancements auxquels Jed résista.

Il devait partir vite.

— C'est à cause de la fatigue, opina Ligorn. Ecoute ce que te dit Chadar. Repose-toi !

— Non ! jeta Jed. Je pars !

— Il est fou ! dit encore Ligorn en regardant s'éloigner le Solitaire. Il est épuisé et il court !

Chadar eut une moue d'impuissance.

— On ne pouvait pas le retenir contre son gré !... Laissons-le. Les Solitaires ont une résistance à la mesure de leur entêtement ! Ils ont la peau dure, et particulièrement celui-ci ! Même dans l'état où il est, je n'aimerais pas combattre contre lui à mains nues !

Il était à présent tout proche. Il n'en doutait pas. Un grand bien-être s'emparait de lui, effaçait sa fatigue et ses tourments, lui rendait toute sa vitalité. Il n'avait fait qu'une courte halte au cours de la nuit, puis il était reparti, répondant à une sorte d'appel de plus en plus pressant.

Il touchait au but. Il serait bientôt libre. Il pourrait de nouveau diriger sa vie, être maître de ses décisions...

Il s'arrêta, haletant, et écouta le crépitement de la pluie sur les feuillages. Le sphinx devait être là, non loin, dissimulé par un rideau de verdure. Jed en devinait la présence. Son cœur battait à tout rompre. Il puisait comme le tube de métal qui donnait vie à une lumière bleue.

Enfin !

Le Solitaire se laissa guider par son intuition. Il avança prudemment comme s'il redoutait quelque danger inconnu, et découvrit dans une trouée une vaste plaque de métal, de forme circulaire, au centre de laquelle se détachait un panneau rectangulaire, en métal lui aussi, dont les pulsations lumineuses, extraordinairement vivantes, entraînaient

en parfaite harmonie avec celles du tube.

Troublé par sa découverte, Jed hésita. Que devait-il faire, à présent ? Cette étrange vie liée au métal l'inquiétait. Pourtant, il désirait continuer, aller de l'avant, s'extraire de la fascination, se dépasser lui-même.

Le tube dans une main, une hachette dans l'autre, il posa le pied sur la plaque circulaire. Il était sur le qui-vive, prêt à rebrousser chemin. Mais il ne ressentit que le froid contact du métal. Rien d'autre. Alors il s'enhardit. Il avança lentement en direction du centre, épiait les alentours. Le panneau se souleva sans bruit.

Jed s'immobilisa. Le sphinx ressemblait à un abri, à une demeure d'Anciens.

Non sans appréhension, le Solitaire s'approcha du panneau. Ce dernier avait démasqué un escalier qui s'enfonçait dans le sol. L'invitation était claire, pourtant Jed hésita encore. Le doute, en lui, grandissait. Personne ne lui avait promis la liberté ! Personne ne lui avait promis la vie sauve ! Que se passerait-il lorsqu'il aurait accompli sa mission ?

Insidieusement, les douleurs reprirent, lui rappelant la réalité pour l'inciter à continuer. Il n'avait pas à réfléchir. Il devait simplement s'exécuter. Il avait véritablement peur.

Il s'engagea dans l'escalier qu'il descendit sans se presser, marche après marche, tous les sens en alerte. Levant la tête, il remarqua que le panneau était resté ouvert. Cela le rassura un peu.

Graduellement, il perçut des bruits divers, sourds. De légers bourdonnements continus qui évoquèrent un instant ceux des essaims de siklits, ainsi que des cliquetis feutrés.

Quelqu'un vivait-il là ? Un groupe, peut-être ?

Quand il atteignit la dernière marche, Jed trouva devant lui un couloir étroit qu'il emprunta. Très vite il se rendit compte qu'il n'existait qu'une seule issue.

Le couloir débouchait dans une grande salle aux murs couverts d'appareils dont certains ressemblaient à ceux que Jed avait vus dans l'abri de David.

Au milieu de la pièce, posé sur un pied métallique, se dressait un énorme cylindre transparent qui, telle une colonne, reliait le sol au plafond. D'un diamètre de trois mètres, il contenait une sphère de couleur laiteuse dont la masse se paraît sporadiquement d'éclairs mauves et violets. Cette sphère montait et descendait avec une vitesse constante, comme un ludion dans un bocal : le seul objet animé de la salle, si l'on exceptait les jeux lumineux des témoins et des voyants.

C'était, à n'en pas douter, l'œuvre des Anciens. Pourtant, dans l'abri de David, il n'existait pas de chose semblable. Sa signification, son utilité échappaient naturellement à Jed. A Jed qui s'avança vers le

cylindre.

Il tendit la main et, bien que fortement impressionné, il le toucha du bout des doigts.

Il retira vivement sa main, croyant s'être brûlé. Mais c'était au contraire un froid intense qui l'avait surpris.

Il recula de quelques pas. Spectateur immobile, passif, il suivit des yeux le lent mouvement de la sphère. Si tout ce qu'il voyait lui paraissait inutile, il en retirait néanmoins une certaine satisfaction. C'était beau. Cela le charmait. Cette boule le fascinait, le libérait ! Il ne regrettait pas d'être venu en ce lieu.

Il ne voyait plus qu'elle. Bizarrement, il se sentait léger. La paix et la douceur s'installaient dans son corps et dans son esprit. Il s'abandonnait, sans remarquer que le mouvement de la sphère se ralentissait...

À l'inverse, l'activité occulte des appareils disposés sur le périmètre augmentait. Une activité rendue évidente par quantité de détails que Jed, pourtant, ignore purement et simplement. Son regard ne quittait pas la sphère laiteuse traversée d'éclairs.

Il était ailleurs. Ailleurs. Dans un monde inconnu qui lui offrait les plus agréables sensations...

Une femme...

Une femme lui souriait. Délicieusement belle, elle lui apparaissait dans une lumière irisée, et dans ses yeux brillaient d'étranges feux. Il aurait voulu, tout à coup, qu'elle lui parle. Il aurait voulu la prendre dans ses bras et l'aimer...

L'aimer...

Il la désirait.

La sphère s'immobilisa à mi-hauteur et se mit à tourner sur elle-même. Doucement, d'abord. Puis de plus en plus rapidement. À un moment donné, il se produisit un léger chuintement qui s'accompagna presque aussitôt de sons aigus, discontinus.

Une ouverture apparut à la base du cylindre.

La femme avait tendu la main. Elle demandait le tube. Jed devait le lui donner...

La sérénité se peignit sur le visage de Jed qui, envoûté par la projection holographique, effectua les mouvements attendus. Il se baissa pour déposer le tube aux pieds de la belle inconnue...

— Non !

Jed sursauta. Il se redressa, lâcha le tube et s'empara de ses hachettes. Seul l'instinct avait commandé. À quelques mètres du Solitaire, juste à l'entrée de la salle, un homme : Ranamir. Ranamir qui tenait un arc bandé.

— Ne bouge pas ! Ne bouge surtout pas ou je te tuerai !

Jed avait instantanément recouvré sa lucidité. Le charme particulier

de la sphère n'opérait plus. Le Solitaire redevenait le combattant, l'homme sauvage habitué à affronter la mort. Cependant, Ranamir possédait l'avantage.

— Qu'est-ce que tu veux ? lança Jed avec agressivité. Pourquoi m'as-tu suivi ?

— Je veux le tube ! C'est à moi que tu dois le remettre !

Jed ricana.

— Viens le prendre !

— Attention, Jed ! Je tire vite, et bien ! Je ne te manquerai pas... Je veux ce tube et je l'aurai. Même si je dois t'abattre pour cela !

— Tu me tueras... peut-être, Ranamir ! Je suis rapide, moi aussi !

— Ne sois pas stupide. Je ne désire pas ta mort.

— Mais tu veux le tube !

— Je l'aurai !

— Pourquoi ?

— Parce que si tu vas jusqu'au bout de tes intentions, tu provoqueras la mort de milliers de personnes ! Et tu mourras toi aussi, de toute façon !

— Tu te moques de moi ?

— Non... Ecoute, Jed. Tu n'ignores pas que les Gardiens cherchent depuis très longtemps à connaître l'histoire de leur monde. Liad t'en a parlé... Ce monde, Jed, ce monde appartient encore aux Anciens ! Car ceux-ci ne sont pas morts ! Ils dorment. Certains, cependant, se sont déjà réveillés, et ils savent que la surface est... disons occupée ! Or, ils veulent redevenir les maîtres. Ils avaient d'ailleurs, en leur temps, prévu la reconquête. Ils ont construit des sphinx, c'est-à-dire des bases de destruction capables d'anéantir toute vie animale, et donc humaine, dans un rayon de cent kilomètres !... Cette base n'est pas la seule, Jed. Il en existe d'autres un peu partout. Les Gardiens du Savoir en ont détruit quatre. Celle-ci sera la cinquième !

Jed grimaça, secoua la tête, serra plus fort ses hachettes.

— Je ne comprends pas grand-chose à ce que tu me racontes, Ranamir. Ces histoires-là ne me concernent pas... Va-t'en !

— Tu veux que nous mourions tous ?

— C'est toi qui parles de mourir !

— Pense à Lorella, à Liad et aux autres ! Ils mourront ! C'est ce que tu veux ?

— Tu mens, Ranamir ! J'ignore quelle valeur tu accordes à ce tube, mais je suis certain que seule sa possession t'intéresse ! Tu aurais dû inventer une autre histoire !

— Non, Jed ! Non ! Je t'ai dit la vérité, et je vais te le prouver !

— Inutile ! Je ne veux pas discuter. Pars ! Pars ! C'est ma liberté que je viens reprendre ! Et tu ne m'en empêcheras pas !

— Tu m'écouteras d'abord jusqu'au bout !

— Non !

Jed serra les dents. Un spasme violent venait de le secouer. Les douleurs allaient reprendre. Il fallait qu'il agisse. Vite !

Je sais ce que tu as, dit doucement Ranamir. Un jour, tu as eu une sorte de malaise. Tu as dormi sans voir arriver le sommeil... Ce malaise et ce sommeil ont été provoqués par les Anciens qui t'ont soumis à un conditionnement spécial. Ils ont gravé dans ton cerveau une obligation : celle de trouver une base de destruction située dans le sud, et d'y apporter un certain tube, ce tube devant déclencher tout un processus que je ne puis t'expliquer... Pour te contraindre à obéir, on a... comment dire ? On a mis dans ton cerveau une aiguille minuscule qui devait à la fois te rappeler ta mission et provoquer la souffrance en cas de rébellion. Puis on t'a libéré. Tu ne t'es souvenu de rien... Aujourd'hui, si tu es ici, c'est parce que les Anciens l'ont voulu ! Parce qu'ils veulent détruire cette région, du moins les hommes qui s'y sont rassemblés !

Jed avait écouté malgré lui, résistant aux brûlures internes qui devenaient plus fortes.

— Ils auraient pu envoyer l'un des leurs ! Ton histoire n'est pas vraisemblable !

— Elle l'est ! affirma Ranamir. Et tu te trompes en disant qu'ils auraient pu envoyer l'un des leurs. Les Anciens ne supportent pas très longtemps l'air que nous respirons. Ils sortent très peu...

— Mais David a...

— David est un cas ! coupa Ranamir. Il s'est adapté... Et il ne fait pas partie de ceux qui désirent reconquérir le monde en ayant recours au génocide...

Le Gardien baissa son arc et poursuivit :

— Nos recherches nous ont appris que les hommes d'hier n'étaient pas solidaires, que des groupes antagonistes, fort importants, existaient. Exactement comme aujourd'hui ! Nous savons aussi que ceux qui désirent nous exterminer doivent se réveiller les premiers ! Ils ont pour mission de préparer le retour à la vie. Tu comprends ça, Jed ?... Les Anciens ont trouvé plus commode de se servir des hommes d'aujourd'hui. Cela leur permet d'être efficaces tout en demeurant cachés... Note bien, cependant, qu'ils savent prendre des risques, quelquefois. Certains d'entre eux, quittant leurs vêtements protecteurs, n'ont pas hésité à sortir de leur abri pour se mêler à certains groupes. Leur but : faire courir le bruit que le sud recèle des richesses, comme l'eau, le bois, le gibier, et amener le plus de monde possible dans cette région ! C'est pourquoi nous sommes si nombreux par ici... Quand les Gardiens se sont aperçus de cela, ils ont cherché la base de destruction. Et ils l'ont trouvée ! Chacun de nous devait veiller à ce que personne ne puisse déclencher le processus !

Jed, à son tour, baissa ses armes, l'air grave. Les explications de Ranamir le troublaient sans toutefois le convaincre. Mais elles avaient l'accent de la vérité.

— Donne-moi le tube, Jed !

Le Solitaire fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Comment peux-tu savoir exactement ce qui m'est arrivé ? demanda-t-il.

— J'attendais cette question. La réponse est simple. J'ai été, comme toi, porteur d'un tube !

Jed tressaillit.

— Comme moi ? Tu veux dire que... ?

— J'ai souffert comme toi, Jed. J'ai connu tout ce que tu as connu... Quand la base dans laquelle je devais me rendre a été détruite, je n'ai plus ressenti la moindre douleur.

Jed demeura silencieux, debout auprès du cylindre. Il doutait encore.

— Il faut agir, Jed. Le temps presse !... Déjà, tu souffres. Les douleurs seront bientôt de plus en plus violentes, et j'ai peur de ne plus être en mesure, alors, de te raisonner...

— Je tiendrai un moment encore... Je m'étonne que, puisqu'ils connaissaient l'emplacement de la base, les Gardiens du Savoir ne l'aient pas détruite !

— Ce n'est pas aussi facile que tu le crois ! Le panneau supérieur ne s'ouvre que devant le porteur du tube !

— Pourquoi ne me l'as-tu pas volé ?

— Y serais-je parvenu ?... Mais c'est vrai, je l'ai cherché. Je voulais seulement m'assurer que mes soupçons étaient fondés, que tu étais bien un porteur... J'ai préféré t'observer, te laisser agir pour intervenir au dernier moment.

Jed observa Ranamir. Longuement. Il rangea ses hachettes et ramassa le tube qu'il tendit au Gardien.

Celui-ci abandonna instantanément son arc et ses flèches et se précipita vers une console.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Hésitant, Ranamir enfonçait des touches, manœuvrait curseurs et petits leviers, consultait des cadrans.

— Ah ! Je me suis encore trompé ! s'écria-t-il. C'est cette touche-là qu'il faut d'abord frapper...

— Mais qu'est-ce que tu fais ? demanda Jed pour la seconde fois.

En lui, la douleur devenait plus aiguë.

— J'essaie d'annuler tous les programmes, répondit Ranamir. Mais c'est compliqué. J'ai appris les manœuvres à effectuer, cependant je ne sais pas très bien m'y prendre...

Jed ne fut pas plus renseigné.

— Un jour, expliqua Ranamir, les Gardiens du Savoir ont recueilli un Ancien... Je n'étais pas né, à cette époque. L'homme se mourait... C'est par lui que le clan a appris la menace qui planait sur le nouveau monde. Il a eu le temps de nous prévenir, de nous indiquer la façon dont il convenait de neutraliser les bases de destruction... Tiens ! Regarde ! Ça s'éteint...

En effet, plusieurs appareils avaient cessé de fonctionner. Le bourdonnement s'estompait.

— Quand je te le dirai, tu iras placer le tube dans l'ouverture prévue...

— Mais... c'était justement ce que tu ne voulais pas que je fasse ! répliqua Jed.

— Désormais, il n'y a presque plus de risques. J'ai privé d'énergie les trois quarts des appareils. Le programme de destruction est en train de s'effacer. Quand cela sera fait, le tube perdra tout son pouvoir...

— Qu'est-ce que c'est exactement ?

— Tu m'en demandes beaucoup. Je vais te répéter ce que j'ai appris... Le tube est une sorte de clé qui contient une quantité impressionnante d'informations, de directives. En agissant sur la sphère que tu as vue dans le cylindre, il oblige celle-ci à émettre des ondes mortelles d'une très grande puissance, des ondes qui tuent dans un rayon de cent kilomètres !

— C'est quoi, des ondes ?

— Eh bien... je ne sais pas trop... Je crois que c'est un peu comme un poison qui se répandrait... Mais c'est le moment. Va placer le tube dans la cavité.

Jed s'exécuta sans comprendre, résistant toujours aux douleurs qui traversaient son abdomen.

Un sifflement strident emplit la salle. Á l'intérieur du cylindre, la sphère perdit sa luminosité. Sa surface fut parcourue d'un tremblement et commença de se fendiller. Petit à petit, elle s'estompa jusqu'à ce qu'elle disparaisse totalement.

Jed hurla, martela son crâne de ses poings. Mais l'atroce douleur ne dura que quelques secondes.

— C'est fait ! annonça Ranamir. Nous avons réussi... Tu es libre, Jed !

La douleur avait été si violente que le Solitaire était tombé. Prenant appui sur ses coudes, il se redressa avec peine. Ranamir alla l'aider.

— Libre..., murmura Jed.

— Oui, libre !... Allons ! Secoue-toi ! Il faut que nous partions. Dans quelques instants, toute l'énergie aura disparu et il fera noir comme dans une cave...

Jed acquiesça.

— Tu disais qu'il existe encore des endroits comme celui-là ?

— Hélas !... Mais nous les trouverons !
— Nous aurions dû garder le tube.
— Inutile. Le tube que l'on remet au porteur n'ouvre que le panneau d'une base déterminée...

Jed suivit Ranamir. Ensemble ils quittèrent la base et retrouvèrent la pluie.

Ranamir soupira.

— L'ancien monde n'est pas encore mort, Jed, et celui qui naît se déchire. Mais je crois venu le temps des alliances. L'avenir peut être beau pour l'homme à condition que celui-ci le veuille !

— Peut-être, murmura Jed. Peut-être...

Puis, plus fort :

— Mais c'est le présent qui compte. Il faut rejoindre Chadar !

EPILOGUE

Il bruinait. Le paysage entier semblait se liquéfier. Le crépuscule s'annonçait. Enveloppé dans un grand carré de toile imperméable, Ligorn se promenait à la limite du camp, échangeait quelques mots à mi-voix avec les sentinelles puis gagnait un autre poste. Il était anxieux. Quelque chose l'avertissait de l'imminence de l'attaque. Quoi ? Il n'aurait su le dire car les hommes de Vaughn, apparemment, occupaient toujours les mêmes zones. Il les avait fait surveiller. Cependant, il lui était impossible de se débarrasser de ses appréhensions.

Il s'éloigna, s'enfonça dans la végétation. Seul, plongé dans la réflexion. Il avait fait doubler les sentinelles. Des hommes assuraient la liaison entre les différents postes d'observation. Chadar ne risquait pas d'être surpris. Pourtant, malgré toutes les précautions qu'il avait prises, Ligorn était inquiet.

Baissant la tête, il remarqua des empreintes de pieds : celles de Liven et de Mabir, probablement. Elles étaient fraîches. Les deux hommes avaient pris depuis peu leur tour de garde.

La flèche traversa la gorge de Ligorn qui s'écroula sans un cri. Les feuillages remuèrent. Cinq archers se montrèrent, examinèrent le corps d'un air satisfait.

Contre toute attente, Vaughn avait décidé d'agir de nuit, ses archers ayant pour mission de surprendre, de désorganiser les forces de Chadar, de semer la panique dans le camp. Déjà, ils avaient éliminé bon nombre de sentinelles, détruit quelques pièges, et avaient poursuivi leur manœuvre d'infiltration. Bien que disposant d'un nombre plus important de combattants, Vaughn avait préféré employer la ruse. Il n'ignorait pas le courage des hommes de Chadar, ni leur habileté à construire des pièges et des emplacements fortifiés. Aussi, plutôt que de les attaquer de front, il avait décidé d'opérer en finesse afin de mettre toutes les chances de son côté. Son plan avait reçu l'approbation de tous les chefs de groupes. Les pertes seraient limitées...

Pourtant, s'il s'était trouvé avec ses séides à proximité du camp de Chadar, Vaughn aurait été beaucoup moins sûr de sa victoire. Son plan comportait une faille, un imprévu qui allait annihiler tout effet de surprise...

— C'est Ligorn, glissa Hanigat à Sabad. Il n'y a pas longtemps qu'il

est mort. Va rejoindre Odranc et dis-lui d'accourir ! Je vais essayer de parvenir jusqu'à Chadar.

En apprenant la nouvelle, Chadar entra dans une colère noire. Contre lui-même. Il s'adressa des reproches et se traita d'imbécile. Mais il ne gâcha pas son temps en vaines paroles. Celles-ci, comme tous les regrets, étaient inutiles.

— Tu n'as rien à te reprocher, Chadar, déclara Nimis. Comment aurais-tu pu prévoir que Vaughn allait agir de cette manière ? Nul ne t'accusera d'avoir commis une erreur !... D'ailleurs, nous savons maintenant à quoi nous en tenir !

— Oui ! Parce que Hanigat nous a prévenus ! Nous avons beaucoup de chance !...

Chadar soupira, ferma les yeux, tourna le dos à Nimis puis fit rapidement volte-face.

— Bon ! Tu vas aller prévenir tous les responsables de la défense. Mais attention ! Je ne veux pas voir la moindre agitation. Rien ne doit changer dans le camp ! L'ennemi ne doit pas se douter que nous savons !

— Compris. Tout se fera en douceur.

Quand Nimis fut sorti de la tente, Chadar s'empara de son arc et de son carquois. Il sortit à son tour, la rage au cœur.

La nouvelle se répandit peu à peu et l'on s'organisa sans fébrilité mais de façon efficace. On activa les feux. On prépara du bois sec. On rappela discrètement les sentinelles les plus proches. On regroupa les forces, particulièrement les archers qui, sur les directives de Chadar, se postèrent en des endroits choisis.

Et l'on attendit.

Ce fut une pluie de flèches qui s'abattit sur le champ de Chadar, perçant les toiles et les peaux des tentes sous lesquelles on était censé dormir. Mais les abris avaient été aménagés. Tout ce qui pouvait servir de bouclier avait été utilisé.

— Au nombre de flèches, il y a bien cent archers aux alentours ! fit remarquer Nimis. Mais, au fond, je me demande ce qu'ils espéraient. Il va faire nuit. Ils ne peuvent viser !

— On y voit encore assez clair pour tuer ! répliqua Chadar. La preuve : regarde les tentes ! Si nous n'avions pas été prévenus, on compterait déjà nos blessés et nos morts. Femmes et enfants compris !

Une autre grêle de flèches s'abattit sur le campement.

— Quatre ou cinq tirs comme celui-là ne demandent que quelques minutes, observa Chadar. Tu imagines le résultat ?

Ses hommes, dissimulés sous les chariots et dans les points fortifiés, attendaient le signal de la riposte. Par précaution, les femmes et les

enfants s'étaient retirés un par un dans la partie boisée du campement, ayant trouvé abri parmi les chênes. Sous les tentes ne restaient que ceux qui ne maniaient pas l'arc. Ils se tenaient prêts, eux aussi, à passer à l'action.

— Ils vont s'étonner que nous ne réagissions pas, fit remarquer l'un des compagnons de Chadar.

— C'est bien ce que j'espère, Gai ! Cela les décidera peut-être à se montrer !

— Ou a les rendre méfiants !

— Ils seront battus dans les deux cas ! S'ils se découvrent, nous les accueilleront comme il convient. Et s'ils se retirent, Vaughn sera obligé de se battre de la manière prévue, c'est-à-dire qu'il devra compter avec nos pièges et nos défenses !... Et malgré le nombre de ses hommes, il nous craint, sois-en sûr !

Il y eut une troisième pluie de flèches qui, cette fois, fit une victime. Un homme un peu trop découvert avait été atteint en pleine poitrine. Mais nul n'entendit son cri. Au même moment, une détonation s'était produite. D'autres suivirent. Des appels, des ordres, des cris s'élevèrent alors.

— J'ignore ce qui provoque ces bruits, déclara Chadar, mais je suis sûr qu'on se bat. Odranc, certainement... Il veut faire diversion. On doit l'aider, car il ne tiendra pas longtemps... Gai ! Nimis ! Prenez chacun dix hommes et attaquez ! Je fais de même de mon côté. J'agirai à deux ou trois cents mètres sur votre droite. Allons-y !

Surpris, les archers de Vaughn cherchaient à se regrouper pour faire face à un ennemi qui les attaquait sur leurs arrières ? Un ennemi qu'ils croyaient puissant. Mais leur précipitation les desservit. Quand voulant trouver le salut dans la fuite ils se heurtèrent aux hommes de Chadar, ce fut la panique. Comment auraient-ils su qu'ils conservaient l'avantage du nombre ?

Arcs et flèches devenus inutiles, ils abandonnèrent le terrain. Seuls quelques-uns parvinrent à fuir.

— Laissez-les ! ordonna Chadar. Qu'ils aillent faire le récit de leur défaite ! Vaughn sera vert de rage !

— Et s'il attaque cette nuit ? interrogea Nimis.

— Non... Il ne commettra pas cette erreur. Toutefois, nous nous tiendrons sur nos gardes ! Nous allons diviser nos forces en trois et nous arranger pour que Vaughn tombe juste au milieu d'elles !... Nous vaincrons, Nimis ! Nous vaincrons ! Il ne peut en être autrement !

Le jour n'était pas encore levé quand les groupes hurlants de Vaughn se ruèrent à l'assaut du campement, mais Chadar les attendait et ce furent les attaquants qui subirent les plus grosses pertes. Les

défenses et les pièges mis au point par Ligorn avaient stoppé net les combattants les plus hardis.

Le repli de Vaughn engendra l'enthousiasme, mais l'on sut toutefois garder la tête froide. L'ennemi n'abandonnerait pas la partie.

— Ils vont revenir, déclara Odranc, et cette fois il ne sera pas aisé de les repousser. Ils connaissent nos défenses !

Chadar leva les yeux vers le ciel, contempla l'aube grise puis se tourna vers son ami.

— Nous tiendrons, Odranc ! Nous tiendrons !

David caressa son fusil, compta ses cartouches.

— Dix..., murmura-t-il. Après ça...

Il se raidit tout à coup, imposa le silence.

— Écoutez !

Tous ceux qui se trouvaient près de lui tendirent l'oreille, croyant qu'une nouvelle attaque se préparait.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Chadar au bout de quelques instants.

David différa sa réponse. Il écouta encore, sourcils froncés, et serra son arme.

— Les monstres ! Les méduses !... Bon Dieu ! Elles sont là tout près. J'en suis sûr !

— Je n'entends rien, dit Odranc en hochant la tête.

— Attends ! Ecoute encore... Elles se rapprochent ! Tu parles si je les connais ! J'ai vécu avec elles !... Je crois que je les entendrais à mille kilomètres !... C'est l'odeur du sang qui les a attirées !

Peu à peu, les crépitements devinrent perceptibles. Ici et là on donna l'alerte. Les guetteurs furent les premiers à revenir vers le campement. C'étaient des dizaines de masses vertes qui avançaient, provoquant l'effroi.

— Là-bas ! prévint Odranc. Il y en a une !

Des archers ajustèrent le monstre qui, malgré les flèches, continua d'avancer au même rythme.

— Qu'est-ce qu'on peut faire contre ça ? demanda Chadar.

— Du feu ! répondit David. Il faut faire du feu, allumer le plus grand nombre de foyers !... Vite ! Utilisez tout le bois. Brûlez tout ! Même les chariots s'il le faut !

On courait en tout sens, on appelait. Les créatures gélatineuses se rassemblaient, unissant leurs crépitements. Elles approchaient et, devant elles, les hommes les plus courageux reculaient tout en leur lançant des projectiles dans l'espoir de ralentir leur progression.

Mais l'on s'organisait.

— J'ai peur qu'elles soient trop nombreuses, dit Odranc. Nous ne réussirons pas à les arrêter !... Et fuir est impossible. Elles sont partout !

— On les arrêtera ! affirma David. On les arrêtera, ne t'inquiète pas !... Est-ce qu'il y a de l'étaupe quelque part ?

— De l'étaupe ? Qu'est-ce que... ?

— Bon ! Ça ne fait rien ! Dis aux femmes et aux gosses d'enlever les fils des couvertures et des vêtements. Qu'ils démolissent les cordes également. Il me faut beaucoup de charpie !

— Qu'est-ce que tu veux faire avec ça ?

— Des boules que l'on enduira de graisse ou d'huile, que l'on fixera près de la pointe des flèches et que l'on enflammera ! Mais il faut agir vite !

Le campement se transformait en fourmilière. D'instinct, on utilisait le feu, celui-ci ayant toujours tenu les animaux en respect. Déjà s'élevaient les flammes de nombreux foyers. Les méduses les plus proches s'arrêtaient, reculaient ou tentaient de contourner les obstacles. L'odeur de la fumée les incommodait ou leur inspirait de la crainte. Cependant, elles ne renonçaient pas.

— David ! s'écria Liad tout à coup. Il y en a d'autres par là !

Quelques monstres, en effet, venaient d'apparaître à proximité de la partie boisée du campement. Un lieu où aucun foyer n'avait encore été allumé.

— Appelle Chadar ! Qu'il vienne avec quelques hommes !

Sans attendre, David s'empara de plusieurs tisons et donna l'exemple. Lentement, il se dirigea vers les méduses. Mais il dut vivement rebrousser chemin, un jet de liquide blanchâtre venait de passer à moins d'un mètre de lui.

— Saloperie ! grinça-t-il.

Il lança ses torches improvisées sur le premier monstre qui hurla. Un hurlement terrible, extraordinairement puissant qui, l'espace d'une seconde, paralysa tout le campement.

— Vite ! Vite ! supplia David. Il ne faut pas qu'elles nous encerclent ! Il y en a encore d'autres là-bas ! Ne pensez qu'au feu ! Et attention à leur bave !

En se retournant, il aperçut Chadar qui accourait.

— Dépêche-toi !

— Les autres arrivent !

— Il faut faire front, empêcher ces saletés d'avancer. Brûlez des couvertures, tout ce qui prend feu rapidement !

À présent, les créatures surgissaient de partout à la fois, glissant sur leur odieux mucus, mais demeurant loin des feux qu'elles contournaient. Quelques-unes d'entre elles, touchées par les torches, flambaient instantanément, déchirant l'air de leurs hurlements. Elles se recroquevillaient, devenaient noires. Leur chair dégageait une odeur atroce, les autres, pourtant, continuaient d'avancer tout en projetant leur corrosive sécrétion.

On avait oublié Vaughn et sa horde. L'ennemi qui envahissait le campement était encore plus redoutable. Une quinzaine de victimes, atteintes par le liquide blanc, se tordaient de douleur, devenant des proies faciles. Mais le combat se poursuivait avec acharnement.

Quand les premières flèches furent prêtes, il tourna à l'avantage des hommes. Les méduses étaient parfois très proches l'une de l'autre, et le feu les détruisait par groupes de quatre ou cinq.

Le succès de l'opération encouragea les femmes qui voulurent à leur tour s'attaquer aux monstres. Elles n'étaient pourtant pas restées inactives, ayant jusque-là entretenu les feux, préparé les flèches et les torches, mais on les vit s'élancer vers les masses vertes, et l'on dut à plusieurs reprises leur rappeler la prudence.

Toutefois, aucune des hideuses créatures ne recula. Si elles étaient venues ensemble, elles conservaient farouchement leur individualité. Elles craignaient le feu, pas l'homme. Cet entêtement leur valut de se faire massacrer jusqu'à la dernière.

Il ne resta plus bientôt que des masses de chair calcinée qui dégageaient une infâme odeur.

Mais c'était fini.

Liad, fièrement, s'approcha de David.

— J'en ai eu quatre ! s'exclama-t-il.

David sourit, lui ébouriffa les cheveux. Puis son visage redevint grave.

— On a tous fait ce qu'il fallait, déclara-t-il. Mais le campement a souffert ! Vaughn aurait la partie belle s'il nous attaquait maintenant !

— Tu as raison, approuva Chadar, mais nous y avons déjà pensé. Les sentinelles ont repris leur poste...

On se réorganisait rapidement. On ramassait les flèches et les armes éparses, chacun feignant d'ignorer l'insupportable et écœurante odeur qui insultait l'air.

On vécut dans l'attente jusqu'à la mi-journée marquée par l'heure du repas. Un maigre repas. Cependant, personne n'avait faim. Quand Jed et Ranamir arrivèrent au campement ce fut du délire. On les avait crus morts tous deux. On les pressa de questions auxquelles ils ne répondirent pas. Plus tard. Ils s'expliqueraient plus tard...

— Il y a plus important, déclara Ranamir. Vaughn a été également attaqué par les monstres !... Et il ne disposait d'aucun feu. Nous avons suivi le carnage de loin...

Il n'y eut aucun cri d'enthousiasme, aucun commentaire. Ce fut le silence le plus total qui accueillit la nouvelle. Une fois de plus, l'homme avait perdu devant ce que le nouveau monde avait engendré. La lutte pour la vie était loin d'être terminée.

— Vaughn ne constitue plus une menace, poursuivit Ranamir. Bien avant la fin du jour, il ne restera rien de lui et de ses hommes...

Son regard glissa sur la boue, s'arrêta sur une flaque d'eau.

— Le temps de l'eau a été depuis longtemps annoncé par les Gardiens, dit-il encore. L'eau sera à l'origine de bien des changements. Certains nous seront profitables, d'autres non. De nouveaux dangers apparaîtront. Les monstres verts en sont un exemple...

Il se tut, parut réfléchir, penser à l'avenir.

— Nous continuerons donc notre route, dit Chadar. Mais, auparavant, nous devons nous occuper de nos morts...

— J'ai autre chose à t'apprendre, Chadar. Les miens ne sont qu'à quelques jours de marche d'ici...

— Les Gardiens ? Tu les as vus ?

— Non, mais je sais qu'ils ne sont pas loin. Nous utilisons, depuis longtemps, le langage des signes. Nous en traçons sur les arbres ou sur les pierres, parfois sur le sol. Et nous en avons d'autres. Ces signes permettent aux détachements de retrouver aisément le clan, et j'en ai découvert un certain nombre... Si tu tiens toujours à cette alliance, peut-être pourrons-nous, ensemble, construire quelque chose de durable ? Je dis « peut-être », car nos épreuves ne sont pas terminées. Le nouveau monde n'a pas livré tous ses secrets. Mais il faut espérer, n'est-ce pas ? Sans espoir, rien ne peut être entrepris...

Jed serrait Lorella contre lui et écoutait les paroles de Ranamir. Il était libre, enfin libre, et il avait renoncé à sa vie de Solitaire.

— Je la veux, cette alliance ! déclara Chadar. Je la veux de toutes mes forces !... Le nouveau monde a besoin d'un vrai peuple !

— Oui, dit Ranamir, pensif. Nous n'en sommes qu'au commencement. Rien n'est encore gagné. Rien ne l'est jamais !... Mais tout est possible !

FIN

*Achevé d'imprimer en octobre 1986
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

Numérisation : mai 2014
Dépôt légal : octobre 1986
Imprimé en France



GITANES BLONDES

Ils se dirigent vers le sud, croyant y trouver le bonheur. Mais dans le Nouveau Monde, se rassembler signifie souvent rencontrer la mort...



9 782265 033979

Déc. VLOO · YOUNG ARTISTS
(Les Edwars)

ISSN 0768-3014
ISBN 2-265-03397-9